CONTES

DE

LA FONTAINE

AVEC

ILLUSTRATIONS DE FRAGONARD

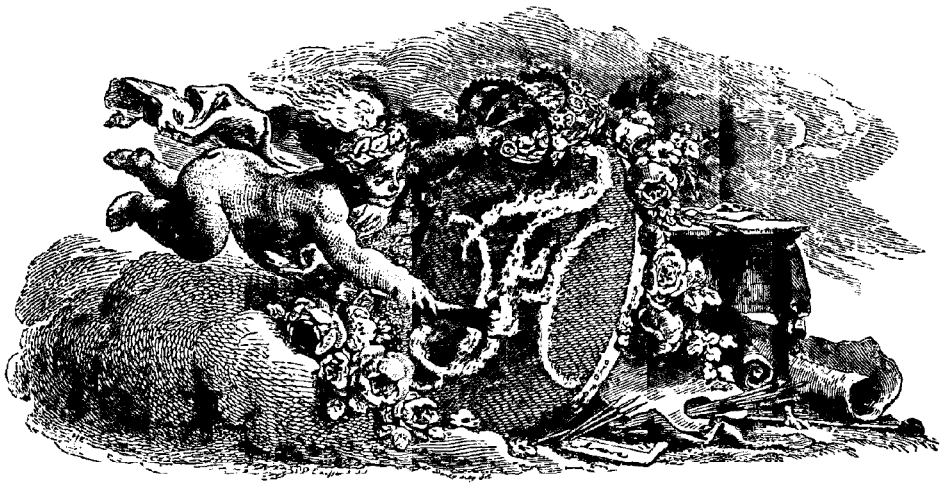
RÉIMPRESSION DE L'ÉDITION DE DIDOT, 1795

Revue et augmentée d'une Notice

PAR

M. ANATOLE DE MONTAIGLON

TOME PREMIER et SECOND



PARIS

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

53 *bis, quai des Grands-Augustins.*

—

1883

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS.

PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

M. DCC. XCV.

LES SOURCES

ET LES ILLUSTRATIONS DES CONTES

Les *Contes* ont empêché quelque temps leur auteur d'entrer à l'Académie. Ils valent pourtant les *Fables,* sans leur ressembler, et leur éloge n'est plus à faire ; ce serait apporter des chouettes à Minerve, des bûches à la forêt et de l'eau à la mer. D'ailleurs, comme cette édition a été faite pour les gravures, le sujet de la *Préface* est tout indiqué ; l'on s'étonnerait de ne pas la voir s'occuper des suites d'illustrations consacrées aux *Contes*.

Elles sont en dehors et comme à côté, mais elles ont leur importance personnelle et comme leur nom, si bien que l'amateur les rassemble et les réunit sur les rayons de sa

bibliothèque. Il avait les éditions de Romyn de Hooghe, Cochin, Eisen, Duplessis-Bertaux, Desrais, le Fragonard de 1795 et d'autres encore. Cette publication, qui donne pour la première fois Fragonard au complet, s'impose à son tour et tiendra bien sa place à côté de ses aînées.

De même, en dehors de la louange, vraiment inutile, du style, de l'esprit et de la grâce du poëte, on peut au moins indiquer ses sources. On pourrait là dessus être aussi abondant que curieux, et l'on aurait peu de peine à faire de vraies bibliographies sur la *Matrone d'Ephèse* et sur *Belphégor;* mais il serait trop long d'indiquer ici tous les auteurs qui ont, avant La Fontaine, traité les mêmes sujets, comme l'a fait M. Robert pour les *Fables*. Son travail, qu'on pourrait encore augmenter, est nouveau sur bien des points et aussi nombreux qu'érudit, mais une étude analogue sur les *Contes* arriverait à être une grosse étude sur les Conteurs de tous les pays comme de tous les temps, et la glose, ne fût-elle pas comme celle d'Accurse, serait bien lourde auprès de ce charme et de cette légèreté.

C'est un peu partout que La Fontaine a pris, comme dans les *Fables,* son bien où il le trouvait, et il en convient; mais, des deux côtés, la valeur et la nouveauté sont dans ce qu'il change et ce qu'il ajoute, dans son goût, dans son tour, dans tout ce qui est de lui; ce dont il est parti n'est jamais sous ses doigts qu'un motif, qu'un croquis sur lequel il brode, et ses modèles, égalés ou surpassés, disparaissent quand on le lit.

Par là, le véritable intérêt littéraire n'est pas la curiosité érudite; ce qui suffit, à ce point de vue, c'est seulement l'indication incontestable de la source qu'il a connue et à laquelle il a puisé son inspiration. Aussi, sans détails et sans appréciations, c'est le tableau sommaire de ces sources directes que je veux résumer ici. On les connaît de reste, mais il y a peut-être quelque intérêt à en présenter d'ensemble, au lieu de l'éparpiller dans des notes, la suite, classée par auteurs. Il restera encore, au moins pour moi, assez de points d'interrogation.

I. — LES SOURCES DES CONTES

LES GRECS

Commençons, comme toujours, par les Grecs.

ANACRÉON. — Deux des pièces que La Fontaine a mises dans les *Contes,* et qui pourraient n'y pas être, sont des imitations du vieil et toujours jeune Anacréon.

L'une, *le Portrait d'Iris,* n'est qu'un madrigal, imité à la fois de deux Odes, la XXVIIIe et la XXIXe, qui sont relativement longues. Quant au petit chef-d'œuvre de *l'Amour mouillé*, c'est l'Ode troisième, *à l'Amour,* sur laquelle tant d'autres, avant comme après La Fontaine, se sont essayés.

On le voit, la poësie Grecque a peu donné à notre chercheur, qui aurait pu cueillir plus d'un bouquet dans le

jardin de *l'Anthologie*, et nous en aurons fini avec la Grèce en citant trois prosateurs, de valeur bien différente.

HÉRODOTE. — C'est dans le long et charmant récit de la première *Muse* d'Hérodote d'Halicarnasse (Livre I, 7-17) que La Fontaine, qui doit avoir lu le vieux narrateur dans la traduction dédiée par Pierre Saliat à Henri II, a pris l'histoire du Roi Candaule, de sa femme et du beau Gygès, fils de Dascyle.

ESCHINE. — *Le Fleuve Scamandre* vient des Lettres de rhéteur attribuées à l'orateur Eschine, le rival de Démosthène. La Fontaine les a dû connaître par la traduction latine des Epistolaires Grecs, faite par le grand jurisconsulte Jacques Cujas et imprimée, bien après sa mort, en 1625 ; la dixième de ces Lettres, soi-disant adressées au Sénat et au Peuple d'Athènes, raconte la supercherie de Cimon se faisant passer pour le Scamandre.

ATHÉNÉE. — Enfin trois épigrammes sont indiquées par La Fontaine comme tirées du *Banquet des Savants* d'Athénée, le Grammairien du troisième siècle, probablement d'après la traduction latine de la fin du seizième. Ce sont : *la Vénus callipyge, les deux Amis,* et *le Glouton.*

LES LATINS

Les Latins aussi lui ont peu donné. *Les Amours de Mars et de Vénus,* du *Songe de Vaux,* qui sont dans le qua-

trième Livre des *Métamorphoses* d'Ovide, sont en même temps un peu partout.

PÉTRONE. — Ce que La Fontaine a pris à Rome de plus considérable, c'est la *Matrone d'Ephèse,* sur l'histoire de laquelle Dacier a lu en 1773, à l'Académie des Inscriptions, toute une dissertation, imprimée dans le volume de 1770. La Matrone est partout, en Chine comme au Moyen-âge, dans les Fabulistes comme dans les Conteurs, et, depuis La Fontaine, même au Théâtre. Il ne l'a prise qu'à un seul livre, au *Satyricon* de Pétrone, l'arbitre des élegances à la Cour de Néron.

La Fontaine n'a imprimé son Conte qu'en 1672 avec le Poëme du *Quinquina* et l'Opéra de *Daphné*, mais l'aventure avait eu avant lui un regain de succès en France, au XVIIe siècle, par la publication des *Dames Galantes* de Brantôme (Discours IV, article III), et surtout dans l'imitation en prose de Saint-Évremond, imprimée dès 1664 chez Claude Barbin avec la date de 1665. Le volume où elle figure est ici tout-à-fait considérable; car, sous le titre de « Nouvelles de M. de L. F., tirées de Boccace et de l'Arioste « on trouve la *Matrone* de Saint-Évremond jointe aux deux seuls Contes du *Cocu battu et content* et du *Joconde*. La Fontaine, s'il l'eût voulu, aurait eu peine à plaider l'ignorance de l'imitation de Saint-Évremond, dont il sort peut-être encore plus directement que de Pétrone.

On trouve bien dans le Pogge le thème de cinq Contes de

La Fontaine, *le Cocu battu et content, le Raccommodeur d'oreilles, le Paysan qui a perdu son âne, l'Anneau du jaloux* et *les Quiproquo*. La Fontaine n'a pas pu ne pas connaître les *Facéties* de Pogge, soit dans l'une de ses innombrables éditions latines, soit dans la traduction faite par Guillaume Tardif pour Charles VIII; mais ses origines sont ailleurs, dans Boccace, dans les *Cent Nouvelles*, dans Rabelais, dans *l'Heptaméron*, et il ne doit rien à la sèche brièveté du Secrétaire Apostolique.

A plus forte raison est-il encore moins redevable au Napolitain Girolamo Morlino, dont les Nouvelles XXXV, XL et LXXIX sont *le Cuvier, le Psautier* et *les Quiproquo*. Le livre était alors si rare qu'il n'a été connu que par les réimpressions modernes de Caron et de M. Corpet. La Fontaine ne l'a jamais lu et même n'a probablement jamais su son nom.

En réalité il n'a rien pris aux conteurs Latins modernes; les *Gesta Romanorum* et les autres recueils du Moyen-âge lui étaient absolument inconnus. Si Térence et Virgile, les Dieux de La Fontaine, avaient raconté des histoires, il y aurait chez lui plus d'imitations Latines. Il est donc naturel qu'il ait surtout suivi les Italiens. C'est par eux seuls qu'il a entendu l'écho et qu'il a été touché de l'esprit de nos vieux contes Français, méconnus et oubliés depuis longtemps.

LES ITALIENS

BOCCACE. — Avant tous, celui des Italiens qu'il a le plus suivi, c'est leur grand Nouvellier Boccace, dont le père était établi à Paris et qui y est né en 1313, alors que la littérature de nos Fabliaux était encore en pleine floraison. La perfection des récits du prosateur a éveillé le poète, qui en a fait son livre de chevet et a dû plus d'une fois l'emporter et même l'oublier dans ses poches ; peut-être était-ce la vieille traduction Française, dont il a signalé « les grâces » dans l'Avertissement de ses premiers *Contes*.

En fait, il a pris juste le quart de Boccace, puisqu'il n'a pas imité moins de vingt-cinq de ses Contes, dont voici l'énumération, rangée dans l'ordre des dix Journées du *Décaméron*, et l'Italien n'a pas à se plaindre que, trois siècles après lui, le Français lui ait tant emprunté. Il l'a si largement payé qu'il n'y a plus, pour ainsi dire, ni créanciers ni débiteurs.

Deuxième Journée. — La Fontaine n'a pourtant rien pris à la première Journée, ni à la sixième, ni à la dixième, mais il a largement mis les autres à contribution. Son second Livre doit trois contes à la *Giornata seconda*, d'abord la deuxième Nouvelle, *l'Oraison de Saint Julien*. La huitième Nouvelle lui a donné *la Fiancée du Roi de Garbe*, ce léger roman d'aventures que, de copie en copie, l'Italien avait peut-être connu dans un écho lointain des Amours d'Abrocome et

d'Anthia, le pâle roman Grec de Xénophon d'Ephèse, publié seulement en 1727. *Le Calendrier des Vieillards* est la dixième Nouvelle, et La Fontaine y a gardé le nom italien de Quinzica, qui était, du temps de Manni, et qui est peut-être encore aujourd'hui celui d'une rue de Pise.

Troisième Journée. — Quant à la troisième Journée, elle a passé chez lui presque tout entière; un peu plus l'imitation tournait à la traduction complète.

La première Nouvelle est devenue *Mazet de Lamporechio,* la seconde *le Muletier,* la troisième *la Confidente sans le savoir ou le Stratagème,* la cinquième *le Magnifique,* la sixième *Richard Minutolo,* la huitième *Féronde ou le Purgatoire,* la dixième *le Diable en Enfer.*

Quatrième Journée. — C'est dans le préambule de la quatrième Journée que La Fontaine a pris les *Oies du Frère Philippe,* venues originairement du *Livre de Baarlam et Josaphat,* de Jean de Damas, et du quatorzième conte *des Cento Novelle antiche.*

C'est dans la seconde Nouvelle qu'il a pris *l'Hermite ou Frère Luce,* rencontré aussi par lui dans *le Faiseur de Papes,* la quatorzième des *Cent Nouvelles.* Il y a laissé la huitième pour que, deux siècles après, Alfred de Musset pût, comme lui et d'une façon exquise, écrire, à sa place et avec sa plume, *Sylvie* dans ces adorables vers irréguliers dont la liberté n'est facile que pour les présomptueux, et que La Fontaine toujours, Molière dans *l'Amphitryon,* et le vieux Corneille,

dans une scène de *Psyché*, ont été et demeurent les seuls à manier en maîtres.

Cinquième Journée. — La cinquième Journée a porté bonheur au Bonhomme; il en a tiré l'un de ses chefs-d'œuvre, *le Faucon,* qui en est la dixième Nouvelle. Il n'est pas sans avoir connu la cinquième, à laquelle se rapporte *le Mari confesseur*, et il l'aurait prise, s'il n'avait préféré et indiqué lui-même les *Cent Nouvelles*, dont c'est le LXXVIIIe conte. Ajoutons que *Zoon*, le quatrieme récit des *Filles de Minée*, qui est absolument un Conte, est une moitié de l'histoire de Cimon et de Lysimaque, première Nouvelle de cette cinquième Journée et que, dans une dizaine de vers du Prologue de *la Courtisane amoureuse*, il a fait allusion à la défaite de la sauvagerie du même Cimon, en lui conservant là le nom qu'il trouvait dans Boccace.

Septième Journée. — Après avoir sauté la sixième Journée, il a eu la main plus large envers la septième, où il a pris quatre Contes : *le Cuvier*, qui en est la sixième Nouvelle, venue soit du neuvième Livre des *Métamorphoses* d'Apulée, soit plutôt de notre vieux *Dict du Cuvier*; *le Cocu battu et content*, qui en est la septième Nouvelle et vient du Fabliau de la *Bourgeoise* d'Orléans, et le Conte de la *Gageure des trois Commères*. Celui-là est un faisceau de trois Contes, qui se pourraient appeler *la fausse Chambrière, le Poirier* et *le Fil*; *le Fil* vient de la huitième Nouvelle et le *Poirier* de la neuvième.

La huitième Journée n'est représentée que par un seul Conte. *A Femme avare Galant escroc* est, non pas la seconde Nouvelle, la même histoire sous une autre forme, mais la première, qui est *le Bouchier d'Abbeville* d'Eustache d'Amiens, le conte du Matelot dans les *Canterbury Tales* de Geoffroy Chaucer et, plus tard, la dix-huitième des *Cent Nouvelles*.

Neuvième Journée. — Par contre la neuvième Journée a donné quatre Contes. *Le Psautier,* qui en est la seconde Nouvelle, se trouve, avant Morlino, dans la seconde Branche de *Renard le contrefait*. *Le Berceau* est la sixième Nouvelle, qui vient du Fabliau de *Gombert et des deux Clercs* par Jean de Boves et qui a fait fortune en Angleterre, puisque c'est *The Reve's tale* dans Chaucer et qu'il existe sur le même sujet un poëme du Médecin Andrew Borde, qui vivait sous Henry VIII.

La Fontaine indique comme source, pour *le Faiseur d'oreilles,* Boccace et les *Cent Nouvelles*. Dans le Boccace cela ne se peut rapporter qu'à la huitième Nouvelle, qui est dans le même sens, mais dont les aventures sont toutes différentes; *la Pêche de l'anneau*, qui est la troisième des *Cent Nouvelles*, et le neuvième conte de Bonaventure Despériers : *De celui qui acheva l'oreille à la femme de son voisin,* sont les vraies sources.

Enfin la dixième Nouvelle est le type de *la Jument du Compère Pierre,* et le dernier emprunt fait à Boccace par La Fontaine, qui n'a rien pris à la dixième Journée.

L'ARIOSTE. — Pour le dix-septième siècle Français comme pour le dix-huitième, pour Voltaire comme pour La Fontaine, ce n'est plus Pétrarque, le Dieu de la Pléïade, c'est l'Arioste qui est le grand poëte Italien. Comme Boccace l'avait fait pour nos Fabliaux, c'est le poëme de l'Arioste, étincelant de fantaisie, qui, avec le sérieux *Amadis* Espagnol, a rapatrié en France les batailles horrifiques et les merveilleux coups d'épées de nos Chansons de gestes. Ce n'est pas là ce qui a touché La Fontaine; il s'est arrêté aux épisodes.

C'est du vingt-huitième Chant de *l'Orlando furioso* qu'il a tiré son *Joconde*, paru à part avec la date de 1665 — le Privilège est de janvier 1664 — pour donner idée de ses autres Contes et leur préparer la voie.

L'apparition du *Joconde* fut, comme on sait, le sujet d'une gageure littéraire. Dans les Œuvres de M. de Bouillon, ancien Secrétaire de Gaston, publiées en 1663 un an après la mort de l'auteur, il y avait, non pas une imitation, mais une traduction en vers du Joconde de l'Arioste. Monsieur de Boutigny, parent des Le Vayer, amis de La Fontaine comme de Molière, et Monsieur de Saint-Gilles, homme de la vieille Cour et, selon le témoignage de Brossette d'après Boileau, l'original de Timante dans la scène des portraits du *Misanthrope,* tenaient, l'un pour La Fontaine, le second pour Bouillon. Boileau, encore jeune — il n'avait que vingt-neuf ans — fut le juge du camp, et sa Dissertation, écrite en 1665, ne fut publiée qu'en 1669 à la suite d'une édition des *Contes,* imprimée chez Sambix à Leyde. Il n'est que juste

pour Bouillon; il y parle à merveille de La Fontaine, mais il est bien sévère pour l'Arioste.

La Fontaine qui, certainement goûtait celui-ci plus et mieux que le raisonnable Boileau, revint encore à *l'Orlando.* C'est aux Chants XLII et XLIII qu'il emprunta *la Coupe enchantée*, souvenir des Fabliaux du *Mantel mau-taillé.* Le sujet lui a été à cœur; car, avant de la donner en entier dans l'édition de 1671, il en avait, dès 1669, imprimé un long fragment, et plus tard, en y mêlant *les Oies du Frère Philippe,* il en fit une Comédie en prose, la meilleure de son Théâtre, qui fut jouée en juillet 1688 et imprimée en 1710, quinze ans après sa mort.

Enfin le Chant XLIII lui a donné *Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries,* dont toute la première partie est si charmante. — L'histoire de l'anneau donné à un Peintre par le Diable, qui termine la cinquième des *Satires* du poëte Modenais, dont la première traduction Française n'a paru à Lyon qu'en 1826, n'est qu'une des formes de *l'Anneau de Hans Carvel* et n'a pas été le point de départ de La Fontaine.

Machiavel. — Niccolo Macchiavelli a écrit autre chose que le Prince, les Discours sur Tite-Live et les Ambassades. Il a écrit aussi l'Ane d'Or, et sa Comédie en prose, la *Mandragola*, très facétieuse Comédie de Callimaque et de Lucrèce, composée en 1504, jouée plus tard devant Léon X, ensuite devant Clément VII, et traduite en Français pour la première

fois par Jean-Baptiste Rousseau, a été résumée par notre auteur dans le Conte de la *Mandragore*.

Son Démon marié se trouve avec d'autres noms — Nuit II, fable IV — dans *les facétieuses Nuits* du Seigneur Straparole, traduites par Pierre de Larivey avant La Fontaine, mais il l'a prise dans la Nouvelle en prose de Machiavel, qui s'appelle precisément *Belfegor* et qui fut publiée, au milieu du XVIe siècle, une vingtaine d'années apres la mort de son auteur. De plus, Tanneguy Lefebvre, le père de Madame Dacier, en a imprimé à Saumur une traduction française dès 1664, et le Conte de La Fontaine, qui doit avoir eu entre les mains plus d'une des nombreuses réimpressions et contrefaçons de Tanneguy Lefebvre, n'a paru qu'en 1682 à la suite de son Poëme du Quinquina.

L'Arétin. — Furetière, dans sa querelle avec La Fontaine, — et c'est lui qui a tort de tous points; comment se figurer La Fontaine l'ennemi de quelqu'un? — a eu le malheur, dans ses colères, de le traiter *d'Arétin mitigé*. Il faudrait pour cela que La Fontaine eût fort emprunté à l'Arétin, cet avide *Fléau des Princes*, qui se drapait dans un manteau d'impertinences plutôt que d'orgueil, pour faire argent de tout bois. Or, on n'a jamais cité que le *Tableau* comme pouvant venir de la première Journée des Raggionamenti. Pourquoi La Fontaine n'aurait-il pas eu comme thème un méchant tableau réel, rencontré dans quelque alcôve? Quand l'Arsinoë du *Misanthrope* cachait les nudités des tableaux,

je veux bien que ce fussent des mythologies, comme faisait le Fils du Régent quand il s'en prenait à la Léda, du Corrège; mais, si le dix-huitième siècle est celui qui a laissé le plus d'ordures miniaturées, le seizième et le dix-septième lui avaient bien montré la voie.

J'allais oublier Straparole parce qu'il n'a pas à être compté dans les sources de La Fontaine, et Perrault lui doit davantage. La quatrième Fable de la deuxième Nuit est *Belphégor* et la première Fable de la sixième Nuit *le Faiseur d'oreilles;* mais La Fontaine avait pris l'un à Machiavel et l'autre à Boccace.

Brusoni. — Les uns attribuent l'origine du Conte de *Nicaise* à *l'Amante schernito* — l'Amoureux méprisé — qui serait non pas la seconde des *Novelle amorouse* de Girolamo Brusoni, imprimées à Venise dès 1653, mais, comme me l'indique M. Guitton, très familier avec les Conteurs italiens, la première d'une série de cinq Nouvelles du même Brusoni, publiée en 1645 sous le titre de *Il Camerotto*, et Mathieu Marais, dans sa *Vie de La Fontaine* publiée par Chardon de la Rochette en 1811, le fait venir de la trente et unième Nouvelle du Sabordino.

Le Sabordino doit être une faute de lecture ou d'impression. Il doit s'agir de Sabadino degli Arienti, dont les Nouvelles, publiées en 1483 à Bologne par Enrio di Colonia sous le titre de *Porretane*, ont eu cinq éditions à Venise de 1484 à 1531 et une à Vérone en 1540; mais elles sont des plus rares et je n'ai pas réussi à en voir même une seule.

LES FRANÇAIS

Comme Molière, et même plus que Molière qui avait surtout recueilli la vieille tradition française au Théâtre et chez les Farceurs, La Fontaine est pénétré et comme saturé de nos vieux auteurs de la fin du XVe siècle et de la première moitié du XVIe. Il a écrit une pièce dans le mètre difficile du *Blason des folles Amours* par le Moine de Lyre Guillaume Alexis, et l'imitation de Martial d'Auvergne, qu'il a mise dans ses Contes, est prise au seizième des Arrests d'Amour, un livre amusant, plein d'esprit et écrit dans un style d'une rare souplesse; le dix-huitième siècle l'a réimprimé, et l'on devrait bien aujourd'hui en faire une nouvelle et bonne édition.

CENT NOUVELLES. — Pour La Fontaine ce sont des fantaisies; il était plus à son affaire avec les *Cent Nouvelles*, que, dès la fin du XVe siècle, on a attribuées au monde de Louis XI, mais qui émanent en réalité de Monseigneur, c'est-à-dire du Duc de Bourgogne Philippe le Bon, et d'autres de son Hostel, avec, pour secrétaire et pour teinturier, Antoine de La Salle, l'auteur des *Quinze joyes de Mariage* et du *Petit Jehan de Saintré;* il n'est pas beaucoup de prosateurs qui aient un aussi joli bagage.

Douze contes se retrouvent dans La Fontaine. Retranchons

en quatre : *L'Hermite, le Cocu battu et content* — XIV et LXXXVIII, — parce qu'ils sont dans Boccace, le XIe conte, l'anneau du vieux jaloux, pour lequel Rabelais suffit, et le IXe *les Quiproquos* parce qu'ils sont dans *l'Heptaméron*. La Fontaine restera encore bien et dûment redevable de sept Contes aux *Cent Nouvelles*.

La troisième lui a donné *le Faiseur d'oreilles*, la huitième les *Aveux indiscrets* répétés plus tard dans D'Ouville, la dixième *Pâté d'anguilles*, la douzième *le Villageois qui cherche son veau*, déjà raconté par le Pogge, la vingt et unième *l'Abbesse malade*, la vingt-huitième *On ne s'avise jamais de tout*, qu'il a rencontré aussi dans Bonaventure Des Périers, la trente-deuxième *les Cordeliers de Catalogne*, la soixante-dix huitième *le Mari confesseur*, qui vient aussi de Boccace.

Rabelais. — Que La Fontaine ait apprécié et étudié Maître François, on en serait sûr, même s'il ne l'avait pas directement imité, mais trois de ses Contes consacrent cette juste et naturelle admiration. *L'anneau de Hans Carvel*, le vieux Lapidaire du Roy Mégiste, vient du vingt-huitième chapitre du Second Livre, la digression sur Panurge et les moutons de Dindenaut, mise en prologue à *l'Abbesse malade*, des chapitres six à huit du Quart Livre, dont les chapitres XLVII et XLVIII lui ont donné le *Diable de Papefiguière*.

L'heptaméron. L'Heptaméron de la Reine de Navarre, Décaméron inachevé, est plutôt un livre de casuistique et de

philosophie amoureuse, moins préoccupé de gaillardises que de délicatesses presque mystiques ; dans la pensée et dans l'esprit de son religieux auteur, c'est un livre de conseil et de morale adressé aux belles et vraiment honnêtes Dames. La Fontaine, qui raffinait moins, a sauté les commentaires un peu alambiqués de la Marguerite des Marguerites pour s'amuser aux histoires.

C'est à la huitième Nouvelle de la première Journée, la mésaventure de Bornet qui se minotaurise lui même, qu'il a pris *les Quiproquo*. Peu de contes ont été plus répétés ; du Fabliau *du Meunier d'Arleux* il a passé, entr'autres, dans le Pogge, dans la huitième des *Cent Nouvelles* et dans les *Serées* de Bouchet.

Mais la Nouvelle qui l'a le plus touché, comme il le dit en si jolis vers :

Pour cette fois, la Reine de Navarre
D'un : C'était moi, naïf autant que rare,

est la cinquième de la cinquième Journée, l'adresse du Tapissier Tourangeau qui, pour cacher qu'il a donné les innocents à sa Chambrière, réussit à les donner ensuite à sa Femme. Le tour a paru si gai à La Fontaine et à Champmeslé que plus tard, en l'agençant avec *le Villageois qui cherche son veau* ils en ont fait une Comédie, représentée en août 1689, qui n'a pas été imprimée, mais que les frères Parfait ont connue et dont ils nous ont laissé l'analyse.

DES PERIERS. — La Fontaine n'est pas non plus sans s'être servi des jolis Contes de Bonaventure Des Periers, le Valet de Chambre de la Reine Marguerite, qui avait traduit en vers *l'Andrienne* de Térence comme La Fontaine a traduit *l'Eunuque* et à qui les *Fables* doivent *le Pot au lait de Perrette.* Sa seizième Nouvelle, qui reprend *On ne s'avise jamais de tout,* est déjà dans les *Cent Nouvelles,* mais, quoique sa neuvième vienne de Boccace, *le Faiseur d'oreilles* est plus près d'elle que de l'Italien. C'est sa soixante-douzième : « Du jeune garçon qui se nomma Toinette pour être reçu dans une Religion de Nonnains, et comment il fit sauter les lunettes de l'Abbesse, qui le visitoit », est la source directe *des Lunettes* de La Fontaine. *Le Gascon puni* vient aussi directement et à la fois de la Nouvelle CXXVIII de Bonaventure Des Periers et de la Nouvelle de Scarron *la Précaution inutile.*

BOUCHET et D'OUVILLE. — *Le Bât* n'a été signalé que dans les petits *Conteurs Français*, dans *le Formulaire récréatif* de tous contrats de 1594, dans la LXXIVe coupure du *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, dans la XXVIIIe serée de Guillaume Bouchet, IIIe livre, 1608, et dans les *Contes aux heures perdues* d'Antoine Le Metel, sieur d'Ouville, qui sont de 1644. La Fontaine peut les avoir tous connus, mais il est probable que ce n'est pas au *Formulaire* qu'il en est redevable. De plus, *les Aveux indiscrets* sont le seizième Conte

de d'Ouville : « Naïveté d'une Dame à son mari la première nuit de ses noces ».

Voilà, sommairement réuni, le bilan des sources directes des Contes de La Fontaine, mais il reste encore plus d'une inconnue à dégager.

Ainsi, pour un de ses Contes, on aurait à revenir en arrière jusqu'aux *Cento Novelle antiche,* antérieures à Boccace. Ce sont elles qui ont donné à Rabelais le jugement Salomonien de Seigni Joan, mais le *Cas de conscience* vient-il de la nouvelle XCI : *De celui qui se confessa à un Frère ?* Le coquin avait voulu voler les beaux yeux d'une cassette, mais, comme elle s'était trouvée vide, il prétendait n'avoir pas péché, ce que le Confesseur affirmait ; d'où la contre-plaisanterie de l'esturgeon promis par le pénitent et non envoyé. C'est, au fond, le même thême, mais quelle est la source intermédiaire ? Il est bien probable que La Fontaine n'a pas connu le *Novellino.*

D'un autre côté, quelques-uns au moins de ses Contes sont de son invention et se rapportent à une anecdote réelle et contemporaine. Domenico Marni, l'un des commentateurs de Boccace, s'est efforcé, bien au delà de la vérité, d'établir que tous ses récits sont vrais et que presque tous ses personnages sont réels et Florentins. Les noms de personnes et de lieux sont, comme touche de vraisemblance, si aisément au service de tous les romanciers que celui qui veut trop prouver ne prouve rien ; c'est par ce procédé, d'ailleurs le plus intelligent du monde, qu'on rajeunit, qu'on modernise, qu'on

fait renaître une vieille donnée, qui revient à la vie sous sa nouvelle forme. Tous les conteurs vivent sur le fonds commun, mais certainement il y a plus d'un souvenir contemporain dans Boccace, comme dans le Pogge, comme dans *l'Heptaméron* et aussi dans La Fontaine. Si nous avions aujourd'hui de pareils Conteurs, ils ne manqueraient pas de nous raconter, entre bien d'autres, l'histoire de la belle dame qui se déguise en mitron et qui passe sous les yeux de son mari, grâce à une veste de toile blanche, à un tablier posé en triangle et à l'ombre d'une manne sur sa tête.

Ainsi *le Savetier* est, nous dit La Fontaine, « l'histoire d'une chose arrivée à Château Thierry », et c'est la seconde fois qu'il écrit l'aventure, puisque dès 1659, en l'honneur du mariage du Roy, il écrivait, en vers de huit pieds, la mesure des anciennes Farces et des premières Comédies du XVIe siècle, la petite Pièce des *Rieurs du Beau-Richard*, le nom d'un carrefour de Château-Thierry.

Ainsi de même *les Rémois*. La tradition a conservé le souvenir que le Peintre, héros de l'aventure, était Jean Hélart, qui peignait encore en 1704 après avoir été le Peintre de l'Hotel de ville de Rheims, l'un des deux fondateurs de son Académie de peinture et en cette qualité reçu à l'Académie Royale de Paris en août 1677.

Le Remède, où figure l'instrument nécessaire qui triomphe dans la poursuite de Pourceaugnac, est tellement du XVIIe siècle que le fait peut bien être arrivé. On en rencontre bien d'autres dans Tallemant.

Est-il nécessaire de trouver une origine à ceux des Contes qui ne sont que des huitains et des épigrammes. A l'exemple de Clément Marot, La Fontaine les a inventés, comme plus tard Jean Baptiste Rousseau. Ce sont des traits qui s'aiguisent et partent d'eux-mêmes. *Alix* et *le Baiser rendu* sont faciles à trouver. *Sœur Jeanne* viendrait-elle de la Sœur Dronice du *Moyen de parvenir* — XVI. *Homélie* : « Madame ma chère Mère, quand je serai de votre âge, je tournerai le feuillet », et *le Juge de Mesle,* qui fait tirer ses plaideurs à la courte paille, ne serait-il pas un peu parent de l'honnête Bridoye, qui sententioit les procès à beaux dés ?

Mais il reste de vrais Contes.

Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur et qu'en 1673 Molière a changé en Polichinelle dans le premier Intermède du *Malade imaginaire,* vient peut-être de quelque passage d'un Roman Espagnol puisque, dans un des manuscrits de Conrart, il s'appelle : « Conte d'un Gentilhomme Espagnol et d'un Paysan, son vassal ».

Comment l'esprit vient aux Filles serait-il sorti de quelques lignes *du Moyen de parvenir* — LXXVIII. *Revers ?* Alors La Fontaine, qui en était bien capable, aurait tiré d'une grossièreté une chose légère et spirituelle.

La Chose impossible serait-elle une *replica* modifiée, et comme une reprise du premier tour joué par la paysanne au Diableteau de Papefiguière ?

Il semble que *la fausse Chambrière* se doive trouver partout et *le Maître en Droit* dans un Conteur Italien, comme

aussi *la Courtisane amoureuse,* l'un des plus fins joyaux de l'écrin, dont la scène se passe dans la Rome Papaline et dont les personnages, Camille et Constance, ont des noms plus Italiens que Français. Si on ne la trouve nulle part, ne serait-elle pas une variante, un développement de la sauvagerie de Cimon, revenant à nouveau sur la même donnée d'une façon plus piquante et dans un cadre tout différent ?

Alors, si le bonhomme n'aimait pas à inventer, ce n'était pas impuissance, mais paresse. Voilà de ces paresseux comme on en voudrait à la douzaine, mais ce serait trop demander et l'on peut vraiment se contenter de celui-là.

II. — LES ILLUSTRATIONS DES CONTES

Si l'on voulait faire d'une façon complète la collection ou le catalogue iconographique des gravures inspirées par les Contes de La Fontaine, auxquelles on serait forcé de joindre celles des mêmes sujets dans Boccace, les Cent Nouvelles et l'Heptaméron, la tâche ne serait pas moins énorme que pour les Fables. Tandis que l'illustration de celles-ci se heurte à la difficulté de la confusion continuelle de la bête et de l'homme, qui fait que des animaux dans un paysage ne sont qu'une partie, et la moindre, de l'esprit du texte, les Contes, par un côté, se prêtent plus facilement à une traduction par le dessin. L'artiste s'y trouve avoir affaire à des scènes réelles, à des

personnages humains dont le groupement et la mise en action sont pleinement du domaine de l'art. Aussi, malgré la difficulté de ne pas verser dans le côté scabreux, qui en est le péril, les Contes ont-ils souvent tenté les artistes, et plus d'un s'en est tiré avec bonheur. C'est, non pas la description, mais l'indication et le jugement des suites qui comptent et restent célèbres que nous devons essayer.

Les premières éditions des Contes, aussi bien les françaises que les étrangères, n'ont pas eu d'images. L'illustration par le burin était alors réservée aux in-folio, dont le format comportait aussi bien un grand titre que de grandes planches, et les petits in-douze des Contes, en cavant au mieux, n'auraient pu avoir que de petites vignettes à mi-page de la main ou dans le goût de François Chauveau, hâtives, facilement monotones, toutes semblables ou à peu près, d'une invention courante, sans recherche comme sans accent, et d'une pointe d'eau-forte également noire. Si elles avaient été faites elles ne seraient que contemporaines, sans être une illustration.

Celle de Romyn de Hooghe, qui est la première, n'en est pas une beaucoup plus. C'est dans l'édition publiée à Amsterdam chez Henry des Bordes qu'elle parut pour la première fois. Il y en eut plusieurs éditions dans la même année, puis une autre en 1696 à Amsterdam chez Pierre Brunel. Au dix-huitième les planches, usées ou perdues, conservaient leur vogue puisqu'on en fit une copie pour une édition d'Amsterdam, 1732, chez N. Etienne Lucas, et c'est leur

succès qui avait fait successivement demander à leur auteur les gravures du *Décaméron* de 1695, de *l'Heptaméron* de 1698 et des *Cent Nouvelles* de 1701. Nous nous en étonnerions un peu aujourd'hui.

On connaît mal la vie de leur auteur. Romyn de Hooghe, né à la Haye, probablement entre 1630 et 1640, et mort en Hollande après 1708, était venu en France, où il peut avoir été attiré par Vandermeulen. On ne trouve dans ses planches pour les Contes (H. 0,070; L. 0,090) aucune trace de son séjour à Paris, pas plus dans les costumes que dans le goût. Au lieu d'être fin et léger, il tourne plutôt à une lourdeur grotesque et à la bizarrerie. L'on sait qu'il improvisait sur le cuivre sans croquis préalable et, si sa pointe est moins fine et moins emmêlée que celle, non moins féconde, de son contemporain Jean Luycken, l'imagination en est stérilement incohérente, sans plus de simplicité que d'élégance, sans sacrifice, sans véritable composition, et ses partis d'ombres très noires et de clairs très blancs, n'arrivent pas à faire avancer ou reculer et à différencier les valeurs. Il est difficile de moins suivre et de moins comprendre son texte.

Il appartenait plutôt à la France qu'à la Hollande de s'occuper de La Fontaine, le plus finement Français de tous nos poëtes. Une des plus agréables interprétations qui ait été faite des Contes est assurément la suite des trente grandes estampes en largeur gravées, aux environs de 1740, d'après les tableaux de Pater, Nicolas Wleughels, Lancret, Louis Le Lorrain, Sébastien Le Clerc, le fils, François Bou-

cher, P. Le Mesle et Eisen. Comme ce sont des estampes isolées, qui n'ont jamais été accompagnées du texte des Contes et qui ont été faites en dehors de toute idée d'édition, il y a d'autant moins à en parler ici qu'il y aura lieu d'y revenir à propos de leur reproduction gravée qui paraîtra l'année prochaine, immédiatement après cette édition de Fragonard, au format de laquelle elles seront réduites pour la compléter et l'achever.

Presque à la même époque, Cochin le fils, le Cochin du dix-huitième siècle, illustra une édition des Contes. Toute intelligente qu'elle soit, elle n'est pas à son rang et n'a pas l'estime et la notoriété qu'elle mérite, peut-être parcequ'elle est anonyme; beaucoup de gens ne jugent pas assez par eux mêmes pour suivre autre chose que les chemins battus. Je veux parler de l'édition en deux volumes in douze, Paris, David le jeune, sous la rubrique d'Amsterdam, qui a eu trois éditions ou tirages en 1743, 1744 et 1745 et a été réimprimée en 1776.

Elle est ornée d'un frontispice, de deux fleurons sur les titres et de soixante-neuf vignettes de Cochin (H. 0,053, L. 0,070), gravés, dit-on, par Chedel, Fessard et Ravenet, sans signatures de dessinateur ni de graveurs, auxquelles on a joint, dans certains exemplaires, trois planches réduites d'après les compositions de Lancret.

Leur sentiment est moins fantaisiste que bourgeois et dans un sens qui aurait été celui de Chardin; malheureusement les gravures, très inégales et incorrectes, trahissent le dessinateur. Il faudrait retrouver ses crayons pour avoir réellement son

œuvre; mais, malgré la traduction incomplète, on ne peut pas ne pas en sentir la valeur.

En même temps qu'on y retrouve la science et l'esprit de leur auteur, dessinateur aussi consciencieux qu'élégant, il faut surtout savoir gré à son crayon d'avoir été le plus réservé de tous ceux qui ont touché aux Contes. En cela il est dans le ton juste et dans le sens véritable.

Dans ses Contes, même dans ceux assez rares, où le sujet est le plus scabreux, La Fontaine indique. Il fait comprendre, mais il ne montre pas; jamais il n'est obscène, pas même grivois, et l'on ne saurait trop admirer avec quelles finesses de touche il dit ce qu'il ne veut pas détailler. C'est donc une erreur et une faute que d'appuyer là où il a passé légèrement, de forcer ce qu'il a atténué, de mettre en pleine lumière ce qu'il a laissé dans l'ombre, de matérialiser et de fixer d'un trait, qui devient trop vif pour être forcément précis et se figer dans une attitude immobile, ce qui chez lui s'estompe et se perd dans le vague spirituel de son esquisse rapide et de la suite de son récit. Un véritable interprète de La Fontaine — et les tableaux de Pater et de Lancret, qui peuvent se montrer à tous les yeux, sont dans ce sens — doit à tout prix, pour ne pas fausser son modèle, prendre le sujet avant ou après le point délicat; au lieu d'insister sur celui-là, il faut l'éviter et le laisser dire au poète, parce que chez lui les idées et les mots se remplacent et se succèdent, alors que le dessin augmente nécessairement la note et la perpétue en l'immobilisant. Les obscénités dessinées n'ont besoin d'être

ni bien composées, ni bien gravées; ceux qui cherchent ces choses-là demandent que ce qu'on leur donne soit brutalement, invraisemblablement grossier. Ils ne se contentent qu'à ce prix, mais c'est une injustice injurieuse pour La Fontaine que de le commenter dans ce sens; il est alors impossible de ne pas le dépasser et de ne pas aller beaucoup trop loin. Le goût littéraire de Cochin l'a sauvé de ce péril, et, si le poëte avait connu ses vignettes, ce sont peut-être celles qu'il aurait, entre toutes, trouvées le plus près de son texte, parce qu'elles se gardent d'en dire plus et qu'elles l'accompagnent sans le grossir et sans le fausser.

EISEN. — Les figures d'Eisen ne sont pas dans cette mesure; elles ne s'arrêtent que juste au point où il fallait se tenir pour pouvoir être montrées. Ce sont les plus célèbres, celles de la fameuse édition dite des Fermiers-Généraux, parce qu'ils en ont fait les frais. Elle n'est pas rare, mais elle est toujours très chère, et à juste titre quand elle est en bonnes épreuves, dans une belle reliure ancienne et d'une provenance illustre en bibliophilie.

Il n'y a plus rien à dire sur elle; tous les amateurs, tous les libraires en connaissent les conditions, les réimpressions, les contrefaçons et les copies. Messieurs de Goncourt ont écrit à merveille la vie de l'artiste, aussi triste sire du reste qu'habile illustrateur, et, quant à l'édition, ce n'est pas le lieu de donner la liste des planches refusées, qui donnent des planches doubles, ni des rideaux plus ou moins relevés, ni des

figures d'abord découvertes et ensuite bien peu recouvertes. Tout ce détail d'états, comme de prix extravagants, est dans Brunet, dans Cohen et Mehl, dans les livres récents de M. Béraldi et du baron Roger Portalis.

Après avoir rappelé que la préface sur La Fontaine est de Diderot — il fallait sa plume pour n'écrire que deux pages sur la vie du poëte et les improviser si charmantes qu'on a dû les lui payer par un bien bel exemplaire — il faut passer rapidement sur le côté bibliographique.

C'est en 1762 que l'édition a paru à Paris chez Barbou, avec la rubrique d'Amsterdam, et les gravures sont d'Aliamet, Baquoy, Delafosse, Flipart, Lemire, Leveau, Longueil et l'Ouvrier. En 1729, toujours à Paris, l'imprimeur Plassan et le libraire Chevalier en ont fait une réimpression, dont le prospectus rarissime a été reproduit dans le Guide de l'amateur de livres à vignettes du dix-huitième siècle.

Comme contrefaçons il y en a trois; celle, très médiocre, d'Amsterdam à la date de 1767, une autre, sans date, de Londres, avec les figures copiées par Martinet, et une autre de Paris, aux deux dates de 1764 et de 1777. Cette dernière est retournée, et les exemplaires à la seconde date ont d'un côté moins de planches et de l'autre des planches nouvelles, puisqu'une est datée de 1776.

Naturellement l'édition de 1762 est la seule qui compte ; celle de 1792, ne vient absolument qu'à son défaut.

Gravelot est peut-être supérieur à Eisen, mais celui-ci est encore bien agréable. La moulure en saillie qui entoure ses

planches des Contes ressemble trop à un cadre de tableau, et il faut regretter qu'on n'ait pas maintenu, ce qui est nécessaire à l'unité d'une illustration, une même taille pour les personnages. Ne le reprochons pas à l'artiste; c'est précisément dans les planches redessinées et regravées pour avoir été refusées, que se trouvent les figures qui dépassent la dimension habituellement adoptée et qui est la meilleure.

Par contre, et c'est le plus important, il y a beaucoup de compositions heureuses, parmi lesquelles les trois Commères à table, les deux Amis, Richard Minutolo et Nicaise sont au nombre des plus charmantes. Est-il nécessaire d'ajouter que, comme à la Comédie-Française les costumes de Molière suivaient la mode, les robes et les habits d'Eisen sont de son temps. Ses belles dames sont poudrées, en paniers, avec des colliers de rubans, des corps étroits, des étoffes chiffonnées et des ruches plissées; ses servantes et ses paysannes, avec leurs cornettes et leurs bavolets, annoncent déjà Greuze; les hommes ont le tricorne, la perruque courte, flottante quand ils sont jeunes, à trois marteaux quand ils sont vieux, l'habit de soie à plis cassés, la culotte étroite et les gilets à basques carrées. Quant aux costumes étrangers, c'est déjà cet Espagnol de fantaisie, auquel Beaumarchais réserve le triomphe et d'où sortiront les costumes « historiques » de l'Empire et de la Restauration. Cela n'a pas d'importance pour La Fontaine, qui est un homme de tous les temps et qui à proprement parler n'a pas de costume. Eisen aurait mal fait les

habits du dix-septième siècle, et il a fait à ravir ceux du dix-huitième; nous y gagnons autant que lui. Les mains et surtout les pieds de ses femmes ont une élégance mignonne et affinée encore acceptable, mais bien voisine du maniérisme, et, quand Binet, le dessinateur en titre de Rétif de la Bretonne, amincissait les jambes jusqu'à en faire des allumettes qui se terminent en aiguilles, c'est d'Eisen qu'il est parti avec l'exagération maladroite de l'imitateur médiocre, encore plus traître que les traducteurs.

Eisen au contraire est à la fois fin, adroit, soigné et consciencieusement étudié. Il avait déjà à l'exposition de l'Académie de Saint-Luc, en 1753, plusieurs dessins tirés des Contes de La Fontaine; c'était probablement le commencement de son illustration. Elle est, dans certains cas, cherchée, compliquée et un peu pénible, mais le plus souvent elle est trouvée de la façon la plus heureuse, et son succès, qui dure encore, n'a jamais cessé d'être mérité.

J'ai dit qu'en 1792 on en avait fait une réimpression. Il a fallu pour cela que les cuivres fussent conservés. Le libraire Tourneisen fils en a fait en 1808 un autre tirage, suivi en 1874 par celui de M. Barraud, qui sera forcément le dernier; car, par suite d'un émoi pudibond fort inattendu, il a eu l'honneur d'un procès, et de la condamnation des cuivres à la destruction. On s'y était pris un peu tard; la publication du premier volume était légalement couverte par la prescription de six mois, et le second seul a pu être atteint, de sorte que les planches du second

volume ont été détruites et que celles du premier ne l'ont pas été. Beau résultat, comme on voit, excellent peut-être en ceci qu'elles étaient bien usées et que, s'il y avait à les reproduire, il conviendrait de les héliograyurer d'après de belles épreuves du premier tirage.

Il y aurait du reste mieux à faire, car les dessins subsistent. Si l'on voulait illustrer une édition nouvelle avec les dessins de Cochin, ils sont gravés d'une façon si hâtivement incorrecte que le graveur, au lieu de les copier, devrait les redessiner avant de les graver, et l'on serait alors étonné de leur grâce et de leur justesse. Pour Eisen l'intérêt et la nouveauté serait de les donner en fac simile et de les tirer à l'encre grise pour rester dans le ton des dessins qui sont à la mine de plomb sur vélin.

Ils ont du reste toute une histoire. Après avoir figuré une première fois à la vente Dincourt d'Hangard en 1789, ils se retrouvent en 1795 à celle d'Anisson Duperron, où M. Brunet s'est plu à rappeler que tout jeune il les avait vu adjuger 77,000 livres en assignats, ce qui équivalait à peu près à 400 livres de numéraire. A la vente du Prince d'Essling, ils n'ont atteint que 380 francs, et, à la vente de Baroud en 1821, que 720 francs. On les signale ensuite entre les mains du Comte d'Ussy et ensuite du Comte de Gervilliers, qui les offrit à madame Doche. Passés dans la collection de M. Léopold Double, ils ont atteint 3,720 francs à la vente de ses livres en 1863, et sont maintenant dans la bibliothèque du Duc d'Aumale. De plus l'exemplaire de la vente Renouard

(1854, n° 1314), contenait les seize dessins refusés, dont huit se retrouvent dans la collection du Baron James de Rotschild, et M. de Goncourt a recueilli douze esquisses à la mine de plomb. Comme c'est le sort de La Fontaine et de Molière d'être destinés à être toujours réimprimés, le fac simile des dessins mêmes d'Eisen serait un bien joli renouvellement d'illustration.

En même temps il ne faut pas oublier que l'édition de 1762 n'est pas célèbre que par les dessins d'Eisen; la suite des culs de lampe y entre pour une bonne part. L'invention et la pointe de Choffard en ont fait de petits chefs d'œuvre. Ils sont en effet d'une variété, d'un esprit, d'une souplesse, d'une ingéniosité légère qu'on ne saurait trop admirer. Du reste ils ont eu et vont avoir un regain de succès. Ils ont été recopiés dans l'édition de Lyon, Scheuring, 1874, 2 volumes in-8°, et les cuivres de la copie de 1764 ayant échappé au planage, M. Rouquette, qui les possède, va les mettre dans une édition in-8°, des Contes, avec la réduction par M. de Marc, de Los Rios et Martial, de la suite de Fragonard. Vous voyez qu'il y avait lieu de dire qu'on réimprimerait encore La Fontaine.

DUPLESSIS-BERTAUX. — Six ans après l'édition des Fermiers-Généraux, Cazin publiait en 1778, en quatre petits volumes in-18, sous la rubrique de Londres, un « Recueil des meilleurs contes en vers », dont les deux premiers volumes sont les *Contes* avec quatre-vingt-quinze vignettes à mi-page.

Comme elles n'ont que 0,044 de hauteur sur 0,056 de largeur, ce sont les plus petites qu'on ait faites, et elles ne sont pas les moins agréables. On donne trop couramment cette suite anonyme comme de Duplessis-Bertaux. Dans celles qu'il a faites, sa manière est très reconnaissable, mais, quand on ne saurait pas que Monnet et Sergent y ont travaillé, et ils ne doivent pas être les seuls, il serait toujours évident que le plus grand nombre n'est de lui ni comme invention, ni comme pointe. Du reste les compositions sont intelligemment spirituelles ; si les thèmes antiques sont faibles et les nus insuffisamment dessinés, les scènes modernes, qui malgré la date sont bien plutôt dans le sens du costume de la moitié de Louis XV, que de Louis XVI, sont très heureuses : ainsi le déjeuner des trois Commères, les deux Amis, Nicaise, la vieille Alix et la jeune Aminte du Stratagème, et la Servante armée de la seringue du Remède. Comme il était naturel, un certain nombre, entr'autres le naufrage d'Alaciel et d'Hispal, est évidemment inspiré des compositions d'Eisen. Les cuivres existent encore ; de nos jours ils ont été employés par M. Leclerc dans sa réimpression du recueil des meilleurs contes, Paris, 1862, et par M. Lemonnyer dans son édition des Contes de Rouen, 1879.

Desrais. — Avant d'en venir à Fragonard, citons encore les gravures à part dessinées par Claude-François Desrais, un élève de Casanova, pour une édition de 1780 sous la rubrique de Londres. Il est à regretter que les compositions,

qui, comme le dit M. Portalis, sont ingénieuses et neuves après tant d'habiles artistes, soient en si petit nombre. Il n'y en a en effet que douze par volume, soit en tout vingt-quatre. Malgré leur mérite, elles ne sont pas mises à leur valeur parceque l'édition, étant rare, est peu recherchée parce qu'elle n'est pas assez connue.

La fin du dix-huitième siècle a essayé de faire sortir les compositions que le pinceau de Fragonard, trempé dans le bistre, avait, en se jouant, improvisées pour le Duc de Choiseul. Celui-ci était mort en 1785, et dix ans après paraissait une édition des Contes, imprimée en deux volumes in-4° par Pierre Didot avec ses gros caractères nouveaux, imités de ceux de l'Italien Bodoni. Elle devait être accompagnée de quatre-vingts grandes planches, divisées en huit livraisons, dont les deux premières, c'est-à-dire vingt planches, ont seules paru. Soit terminées, soit à divers états d'avancement, il y en a dix-sept autres, qui auraient fait la troisième livraison et une partie de la quatrième; mais le temps n'était guère aux publications luxueuses, et, devant le peu d'empressement du public d'alors, on abandonna le projet. Les planches commencées furent laissées là, et les planches terminées ne furent pas publiées. On trouvera dans cette édition les cinq planches terminées d'après les cuivres qui existent encore, les planches commencées d'après les épreuves rarissimes, sinon même uniques, dont elle doit l'aimable communication au Cabinet des Estampes et à la belle collection de M. Eugène Paillet.

Ce qu'il y aurait eu de plus intelligent aurait été de les faire graver par Fragonard ; il n'est mort qu'en 1806, d'une maladie accidentelle, et sa fougue n'était pas amortie. Il est vrai qu'on dédaignait l'eau-forte — elle ne servait qu'aux premières préparations, — et l'on ne pouvait demander au peintre de se buriner lui-même ; mais, avec le procédé de gravure au lavis de Leprince, il n'aurait eu besoin que de dessiner avec son pinceau ; le cuivre lui aurait obéi comme le papier, et il n'aurait pas eu d'intermédiaires. Sa liberté, son esprit et la fleur de sa fantaisie ne pouvaient être, surtout à cette époque, traduits que par lui-même, au lieu d'être gourmés, refroidis et figés par l'exactitude compassée d'un burin trop égal et trop solennel.

Les graveurs du dernier siècle savaient dessiner eux-mêmes, et il le fallait. Ce qu'on leur donnait n'était le plus souvent qu'un croquis et qu'une indication. Ils devaient le préciser et le compléter, de même que les graveurs en bois d'aujourd'hui sont forcés d'inventer leurs travaux et leurs tailles d'après les dessins lavés qu'on leur donne trop souvent et qu'ils sont obligés de transformer, puisqu'au lieu de tons et de valeurs, ils n'ont à leur disposition que des lignes. Mais ici le changement dépasse les nécessités de la différence du procédé ; les costumes sont modifiés, modernisés, plus réels et plus récents que ceux du modèle ; des personnages sont grandis, ce qui atteint le parti de la composition elle-même. Ce n'est pas une traduction fidèle ; c'est un remaniement, qui a la prétention de corriger, d'améliorer et qui ne fait que le prétendre.

Il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que Fragonard n'ait pas même été consulté. Il n'avait fait que cinquante-sept compositions, en négligeant les petites pièces. Pour mettre une gravure à tous les Contes et ajouter de nouvelles scènes dans ceux qui en comportaient plusieurs, au lieu de lui demander ces additions, on s'adressa à des hommes plus jeunes, plus à la mode, mais dont les qualités mêmes et les tendances formalistes étaient tout l'opposé des siennes. Presque toutes les planches non publiées ne sont pas d'après lui, et, sur les vingt planches des deux premières livraisons, quatre sont déjà dans le même cas. La troisième planche de *Joconde*, la scène du pardon, est de Jean-Baptiste Mallet; la première de *la Fiancée du Roi de Garbe* est de Charles Monnet; *le Baiser rendu* et *le Glouton* sont de Touzé, plus célèbre comme mystificateur que comme peintre.

Aucune n'a, bien entendu, la moindre préoccupation de se tenir dans le goût de Fragonard, mais celle au contraire de faire tout autrement et beaucoup mieux. Au lieu de son costume de fantaisie qui nous met en dehors de la réalité, les fracs étriqués à longues basques, les bottes à revers, les chapeaux à claque sont du dernier genre et conviendraient mieux à des acteurs de vaudevilles qu'aux personnages des Contes. Quant aux scènes antiques, elles sont de l'école la plus froide. Rien de plus émacié que *les deux amis,* qui ne doivent pas avoir chaud sous la voûte à caissons de ce temple de pierre dans le goût sec de Saint-Philippe-du-Roule. L'atelier du *Peintre d'Iris,* composition assez agréable d'ailleurs et qui pourrait être de

Le Barbier, est décoré dans le goût maigre de Percier; les colombins, enrubannés et empanachés, de la gravure de Lancret, viennent des planches de la Comédie Italienne, mais au moins sont-ils amusants à regarder. Cette recherche du faire sérieux, qui n'a pourtant rien à voir ici, est arrivée même dans un cas à un bien singulier résultat. Qu'est-ce que le Juge de Mesle? Un Salomon de village, mâtiné de Bridoye et de Sancho, qui, au lieu de chaire et de prétoire, se contentait à coup sûr d'une vieille table ébréchée. Ici il est le Premier Président d'un monde de Juges et d'Avocats en perruques et en robes; nous sommes dans la Grand'Chambre du Parlement, et il ne faudrait pas répondre que son jugement à la courte-paille ne soit un Arrêt en robes rouges.

Il n'en est pas moins regrettable que la publication n'ait pas été achevée; les additions seraient curieuses comme trace du goût de leur temps, et, jusqu'à nos jours, ce qui était gravé d'après Fragonard était tout ce qu'on en connaissait.

L'interruption des gravures de l'édition de 1795 fit-elle craindre de se lancer dans une nouvelle entreprise? Toujours est-il que l'Empire n'a à son compte que quelques planches de la vieillesse de Moreau. Il eut été heureux qu'il s'en fût occupé plus tôt; une suite complète de son bon temps manque à l'honneur des Contes, aussi bien qu'une suite de Boucher.

Sous la Restauration, il y a la suite de soixante-dix figures de Desenne, Sébastien Leroy, Chasselat, Dugourc, Aubry et

Colin, gravées par Couché, Courbé, Godefroy, Lefèvre, Leroux et Pourvoyeur, mais elle est de peu d'importance.

Par contre, une des idées les plus singulières du monde caractérise l'édition commencée en 1834 avec des dessins de Ducornet, d'E. André et autres. L'éditeur Braulard, ou les artistes, faisons les tous bénéficier du doute, s'étaient imaginé de chercher le succès dans la satire politique et de donner à des personnages les têtes de Louis-Philippe, du Duc d'Orléans, de M. Thiers et d'autres hommes du temps. Les images et le livre avec elles furent naturellement saisis et condamnés. Ce n'est pas autre chose qu'une rareté.

Heureusement que les Contes de La Fontaine ne pouvaient, sous Louis-Philippe, manquer d'être au nombre des livres illustrés de gravures en bois. Pourtant, malgré la richesse du thème, le volume publié par Ernest Bourdin sans date, mais en 1842, n'est pas un des meilleurs de ce temps.

Les grands sujets sont de Tony Johannot, de Camille Roqueplan, d'Achille Dévéria, de Clément Boulanger, d'Alexandre Fragonard, de Janet-Lange, de Français, de Laville, d'Édouard Wattier; les titres des Livres et les en-tête ornementaux sont d'Adrien Féart, et il y a plus d'une composition heureuse, mais l'ensemble est hâtif et sans homogénéité.

Si l'on va dans la variété, il faut qu'elle soit absolue, et que chaque dessin vienne d'une nouvelle main; cela se change alors en kaléïdoscope, mais il est périlleux que tels artistes n'aient qu'un sujet, quand d'autres en ont plusieurs, dont

les courants dominent et sont cependant contrariés. Certains sujets sont traités avec le costume Louis XIV, certains autres avec celui du Louis XVI de Faublas, et l'ensemble ne se tient pas. Plus qu'aucun autre Livre, les Contes ont besoin qu'on y prenne un parti général qui se suive, et fasse que l'illustration se tienne d'ensemble; ce n'est guère possible qu'avec une seule main. Presque tous ceux dont j'ai cité les noms auraient fait une œuvre charmante et bien supérieure à celle qu'a donnée leur réunion. L'édition de Garnier ajoute aux bois de 1842 de plus grandes compositions de Staal, meilleures à coup sûr que ses aciers, mais qui naturellement ajoutent encore une différence.

De nos jours du reste les Fables ont été bien plus illustrées que les Contes. Il suffit de rappeler les bois d'après Granville, Jules David, Gustave Doré, Eugène Lambert et les récentes eaux-fortes d'Auguste Delierre ; mais, pour les Contes, on n'aurait à citer que la petite édition de Becus, 1878, avec douze eaux-fortes de J. Frère, si la gravure ne s'était reprise à nouveau aux merveilles de Fragonard.

En dehors de croquis et de calques anciens, éparpillés dans les collections d'amateurs et signalés par le livre de M. Portalis, la suite entière de ses cinquante-sept dessins au bistre subsistait dans son intégralité. Le Duc de Choiseul avait fait faire pour les accompagner une belle copie manuscrite, dont les deux volumes en maroquin rouge, après avoir été longtemps dans les mains de M. Feuillet de Conches, passèrent ensuite dans la collection de M. Portalis et enfin dans celle

de M. Eugène Paillet. C'est celui-ci qui a permis à M. Martial de les graver, et l'on ne saurait trop lui faire honneur de cette intelligente libéralité; Fragonard y gagne singulièrement. Le demi fac-simile de l'eau-forte lui convient mieux que la rigidité des tailles du burin; les prestesses de la pointe et de la morsure peuvent suivre la rapidité et la largeur de sa touche, et ce serait dans les planches nouvelles, plus libres et plus fidèles à la fois, qu'il pourrait se retrouver et se reconnaître.

Le public a maintenant toute son œuvre sous les yeux; par cela même, il n'y a pas à la décrire, ni à en commenter les ingénieuses trouvailles et les spirituelles intentions. Qu'on les compare aux compositions d'Eisen, et l'on en verra du premier coup la différence.

Elles sont à la fois d'un véritable inventeur comme d'un merveilleux coloriste, et de plus elles sont pleines de souplesse et de charme. Le jet du mouvement et du geste est naturel, élégamment facile, tendrement passionné. En même temps c'est coloré comme un tableau, et les masses contrastées de la lumière et de l'ombre mettent toujours la scène et les personnages en valeur; en ce sens les fonds et comme les cadres des actions ne sont pas la partie la moins surprenante.

Les feuillages, traversés ou frappés de soleil, s'enlèvent en taches harmonieuses; les colonnes cannelées, les riches architectures, les murailles rustiques, les escaliers vermoulus, les soupentes obscures, les battants ouverts des portes ou des fenêtres, les longs rideaux à plis épais et

moelleux, les saillies des meubles accrochées par la lumière, sont trouvés et traités avec une franchise et une sûreté vraiment supérieures, et jamais on n'y sent la facilité banale d'un procédé; car on ne saurait, au point de vue de la composition, trop admirer l'absence de répétitions et la féconde variété des dispositions et des partis. Qu'on ouvre le volume au hasard, ou qu'on voie d'un coup toute la suite, l'étonnement et la plaisance restent les mêmes en face de la richesse de cette variété.

Il n'est pas jusqu'à la fantaisie et à la non réalité des costumes qui ne soient heureuses. Le théâtre de Molière a besoin d'être précisé et placé exactement dans le milieu contemporain, mais d'autres poètes s'accommodent de moins d'exactitude et, vis à vis d'eux, la fidélité n'est pas là. Ainsi, dans les beaux dessins de Bida sur Alfred de Musset, les Orientaux sont trop vrais, trop exactement ethnographiques; les Turcs du poète sont de Paris plus que de Damas ou du Caire; ils ne sont que romantiques, aussi bien dans leurs costumes que dans leurs idées, et ils le sont jusqu'aux moelles de leurs os. C'est ce qui fait qu'il n'y a et qu'il n'y aura qu'une seule illustration de Musset qui s'adapte complètement à lui et qui puisse le traduire aux yeux. Ce sont les aquarelles d'Eugène Lamy, non pas seulement parcequ'elles sont charmantes et pleines de surprises et de brio, mais parcequ'elles sont profondément contemporaines et parisiennes, qu'elles sont dans le ton et dans l'esprit, que les types et les costumes ne sont pas une recherche et un travail de restitution, mais que

l'artiste, à qui ils étaient familiers, n'a eu qu'à se laisser ressouvenir. Ses Espagnols, comme ses Orientaux, ne sentent ni le voyageur, ni l'archéologue; leurs costumes et leurs façons sont des hérésies, mais ce sont les vrais Orientaux et les vrais Espagnols de Musset.

La Fontaine, qui est surtout humain, qui ne s'occupe que de l'aventure et peint beaucoup plus les sentiments et le fond des choses que le détail des formes et des aspects extérieurs, dont il se soucie médiocrement, doit ne pas être traduit avec des préoccupations photographiques, et le crayon de ses interprètes peut, sans blasphême, prendre avec lui bien des libertés.

Si par impossible il était venu à la pensée de Tiepolo, de Goya ou de Wilkie d'illustrer ses Contes, l'un l'eût habillé à la Vénitienne, l'autre à la Madrilène et le troisième à l'Anglaise. Le costumât-on à l'Indienne ou à la Japonaise, il resterait tout entier, si l'artiste était spirituel et ingénieux.

Une dernière remarque. Le pinceau des artistes du dix-huitième siècle n'était pas sans dépasser quelquefois les légèretés, et Frago comme d'autres; mais ici, qu'on voie sur ce point la différence d'Eisen et de Fragonard, et combien le second au lieu d'appuyer, passe, indique plutôt, escamote même, ce qui est encore dans le vrai sens du poète. L'honnête Madame la Duchesse de Choiseul a pu regarder, elle a même pu montrer les dessins de Fragonard. C'est un éloge d'autant plus méritoire que bien peu des autres en seraient dignes.

Du reste, parmi tous ceux, qui ont donné aux Contes la forme de l'art, il n'y a pas à hésiter. C'est lui qui a été le plus vaillamment heureux ; c'est lui qui y reste le maître. En y revenant, on pourra s'approcher de lui, mais non l'égaler et encore moins le dépasser.

Anatole de MONTAIGLON.

Octobre 1882.

TABLE

DES CONTES DE LA FONTAINE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

L'ordre des Contes de l'édition de Didot n'étant pas celui des éditions originales publiées par La Fontaine, qui sont divisées en cinq parties, la première des indications de cette table se rapporte à ces parties, et la seconde renvoie au tome et à la page de notre édition. Ainsi l'Abbesse malade est le conte II de la quatrième partie, et se trouve dans notre édition au tome II, de la page 139 à la page 145.

Quant aux Contes attribués, nous n'avions pas à les confondre avec ceux de La Fontaine ; nous en donnons une table séparée, également rangée par ordre alphabétique.

Abbesse malade (L') — IV, II — II, 139-45.
Alix malade — III, X — I, 245.
Amis (Les deux) — I, VII — I, 241.
Amour (L') mouillé — III, XI — I, 253-5.
Amours (Les) de Mars et de Vuleain (Fragment du Songe de Vaux) — II, 313-8.
Anneau (L') d'Hans Carvel — II, XII — II, 59-61.
Aveux (Les) indiscrets — V, V — II, 291-6.

Baiser (Le) rendu — III, IX — I, 243
Bât (Le) — III, VIII — II, 256.
Belphégor — V, VII — I, 221-34.
Bereeau (Le) — II, III — I, 31-9.

Calendrier (Le) des Vieillards — II, VIII — I, 75-86.
Cas (Le) de Conscience — IV, IV — II, 155-61,
Chose (La) impossible — IV, XIV — II, 241-4.
Cimon ; dans le Prologue de la Courtisane amoureuse — III, VI — II, 10.
Cloehette (La) — V, I — I, 235-8.
Coeu (Le) battu et eontent — I, III — I, 24-31.
Comment l'esprit vient aux Filles — IV, I — II, 133-8.

Confidente (La) sans le savoir, ou le Stratagème — V, III — II, 275-83.
Conte d'une chose arrivée à Château-Thierry, ou le Savetier — I, V — I, 37-8.
Contes tirés d'Athénée — I, VI, VII, VIII — I, 243, 241 ; II, 307.
Cordeliers (Les) de Catalogne — II, II — I, 19-29.
Coupe (La) enchantée — III, VI — I, 135-55.
Courtisane (La) amoureuse — III, VI — II, 107-20.
Cuvier (Le) — IV, XIII — II, 237-40.

Diable (Le) de Papefiguière — IV, V — II, 163-71.
Diable (Le) en Enfer — IV, IX — II, 207-15.
Dindenaut et Panurge (dans le Prologue de l'Abbesse malade) IV, 2 — II, 140-1.

Épitaphe de La Fontaine — II, 319.

Faiseur (Le) d'oreilles et le Racommodeur de moules — II, I — II, 259-67.
Faucon (Le) — III, V — I, 157-68.
Fausse Chambrière (La) dans la Gageure des trois Commères — II, VII — I, 61-4.
Femme avare (A) Galant escroc — II, IX — I, 87-70.
Féronde, ou le Purgatoire — IV, VI — II, 173-82.
Fiancée (La) du Roi de Garbe — II, XIV — I, 99-133.
Fil (Le) dans la Gageure des trois Commères — II, VII — I, 69-74.
Fleuve (Le) Scamandre — IV, II — II, 268-73.
Frère Luce (L'Hermite, ou) — II, XVI — I, 63-72.

Gageure (La) des trois Commères — II, VII — II, 59-74.
Gascon (Le) puni — II, XIII — I, 93-8.

Glouton (Le) — I, 8 — I, 239.

Hermite (L'), ou Frère Luee — II, XVI — II 63-72.

Imitations d'Anacréon — III, XI et XII — I, 251, 253-5.
Imitation d'un livre intitulé *Les Arrests d'Amour* — II, 309-11.
Joconde — I, 1 — I, 1-23.
Juge (Le) de Mesle — I, X — I, 247.
Jument (La) du compère Pierre — IV, X — II, 217-25.
Lunettes (Les) — IV, XII — II, 227-35.

Magnifique (Le) — IV, XV — I, 201-10.
Maître en droit (Le roi Candaule et le) — IV, VIII — II, 191-205.
Mandragore (La) — III, II — II, 83-96.
Mari (Le) confesseur — I, IV — I, 33-5.
Matrone (La) d'Éphèse — V, VI — I, 211-9.
Mazet de Lamporeechio — II, XVI — II, 73-81.
Muet (Mazet de Lamporeechio, ou le) — II, XVI — II, 73-81.
Muletier (Le) — II, IV — I, 45-51.

Nieaise — III, VII — II, 121-32.

Oies (Les) de Frère Philippe — III, I — II, 1-8.
On ne s'avise jamais de tout — II, X — I, 91-2.
Oraison (L') de Saint Julien — II, V — II, 41-56.

Pâté d'anguille — IV, XI — I, 193-9.
Paysan (Le) qui avoit offensé son Seigneur — I, XI — I, 39-43.
Petit (Le) Chien qui seeoue de l'argent et des pierreries — III, XIII — I, 169-91.
Poirier (Le) dans la Gageure des trois Commères — II, VII — I, 64-9.
Portrait (Le) d'Iris — III, XI — I, 251.

Psautier (Le) — IV, VII — II, 183-9.
Purgatoire (Féronde, ou le) — IV, VI — II, 173-82.

Quiproquos (Le) — V, 8 — II, 297-305.

Remède (Le) — V, V — II, 285-90.
Rémois (Les) — III, III — II, 97-105.
Richard Minutolo — I, II — II, 9-18.
Roi (Le) Candaule et le Maître en droit — IV, VIII — II, 191-205.

Savetier (Le) — I, V — I, 37-8.
Servante (La) justifiée — II, VI — I, 53-8.
Sœur Jeanne — I, IX — I 249.
Stratagème (La Confidente sans le savoir, ou le) — V, 3. — II, 275-83.

Tableau (Le) — IV, XVI — II, 245-55.
Troqueurs (Les) — IV, III — II, 147-54.

Vénus Callipyge — I, VI — II, 307.
Villageois (Le) qui cherche son veau — II, XI — II, 57.

CONTES ATTRIBUÉS A LA FONTAINE

Colin — II, 363.
Contrat (Le) — II, 323-8.
Coup de corne (Le) — II, 395-400.
Couturière (La) — II, 329-30.
Cruche (La) — II, 333-5.

Deux Compères (Les) — II, 373-82.
Deux Testaments (Les) — II, 401-4.
Due d'Albe (Le) — II, 391-4.

Effets de la Nature (Les) — II, 405-12.
Enfant (L') — II, 359-61.
Espagnol (L') — II, 365-8.

Gascon (Le) — II, 331-2.

Il vaut mieux manger du lard que mourir de faim — II, 369-71.

Miaulement des Chattes (Le) — II, 355-8.

Noces de Guillot (Les) — II, 383-8.

Opilations de Sylvie (Les) — II, 389.

Promettre est un et tenir est un autre — II, 337-9.

Rossignol (Le) — II, 341-53.

Jean de la Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête.

Son éducation fut négligée, mais il avoit reçu le génie, qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite; le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillerent en lui la Muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles : Phèdre, Virgile, Horace et Térence, parmi les Latins; Plutarque, Homère et Platon, parmi les Grecs; Rabelais, Marot et d'Urfé, parmi les François; le Tasse, Arioste et Boccace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme, belle, spirituelle et sage, qui le désespéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes distingués dans les lettres le rechercherent et le chérirent, mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de sentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reste quelque chose de toi, et s'il t'est permis de planer un moment au-dessus des temps, vois les noms de La Sabliere et d'Hervard passer avec le tien aux siecles à venir!

La vie de La Fontaine ne fut pour ainsi dire qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société, il en étoit absent. Presque imbécille pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable, ne se laissoit appercevoir que par intervalle et à des amis.

Il eut peu de livres et peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, il n'y a personne qui ne connoisse ses Fables et ses Contes, et les particularités de sa vie sont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 mars 1695.

Gardons le silence sur ses derniers instants, et craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans sa postérité.

Long-temps après sa mort, les étrangers alloient visiter la chambre qu'il avoit occupée.

Une fois chaque année, j'irai visiter sa tombe.

Ce jour-là, je déchirerai une fable de la Motte, un conte de Vergier, ou quelques unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetiere de Saint-Joseph, à côté de Moliere.

Ce lieu sera toujours sacré pour les poëtes et pour les gens de goût.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Les Nouvelles en vers, dont ce livre fait part au public,* et dont l'une est tirée de l'Arioste, l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont de la même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est plus propre pour rimer des Contes. Il a cru que, les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pouvoit sembler la plus naturelle et par conséquent la meilleure. D'autre part aussi, le vieux langage, pour des

*Cet avertissement est en tête du petit volume publié chez Barbin en 1665 et qui contient seulement *Le Cocu battu et content, Joconde,* et l'imitation de *la Matrone d'Ephèse* par Saint-Evremont.

choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les *cent Nouvelles nouvelles*, les vieilles traductions de Boccace et des Amadis, Rabelais, nos anciens Poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies, sans être encore certain laquelle est la bonne. C'est au Lecteur à le déterminer là dessus, car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jetté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer : mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence doit lui servir de modèle. Ce Poëte n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis : il avoit pour but :

Populo ut placerent quas fecisset Fabulas.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR

LA PREMIÈRE PARTIE DE SES CONTES

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin

de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer; seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés, régner tour-à-tour; maintenant ces galanteries sont hors de mode et personne ne s'en soucie, tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes que parcequ'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques uns que j'ai prétendu mettre en Épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit Recueil, aussi peu considérable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un Fragment où l'on raconte le tour que Vulcain

fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre, mais, à mon sens, elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront; je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux, l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi, étant une loi, indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; et l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, et lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures. Aussi faut-il m'a-

vouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la derniere à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes ; elle passe légèrement. Je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire ; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants : et puis, ce n'est ni le vrai ni le

vraisemblable qui font la beauté et la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer. Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR

LA DEUXIÈME PARTIE DE SES CONTES

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur, et par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un Poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le

soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'Auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le Lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin ; car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité ; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulieres qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux ! Nous ne voulons pas ôter aux Modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte; cependant, que l'on considere quelques unes de nos Épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais, quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tout pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, et que c'en sont de très grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroit en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu Monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot ; car notre Auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus

de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivi la maniere de nos vieux poëtes, *quorum in hac re imitari negligentiam exoptat potius quam istorum diligentiam.* Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement, car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolables pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal évènement et la suite ; enfin ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle Nouvelle, et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. *Non sic decet contaminari Fabulas*, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le même reproche à Térence ; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il s'agissoit de la bienséance et des regles du Dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'é-

CONTES

DE

LA FONTAINE

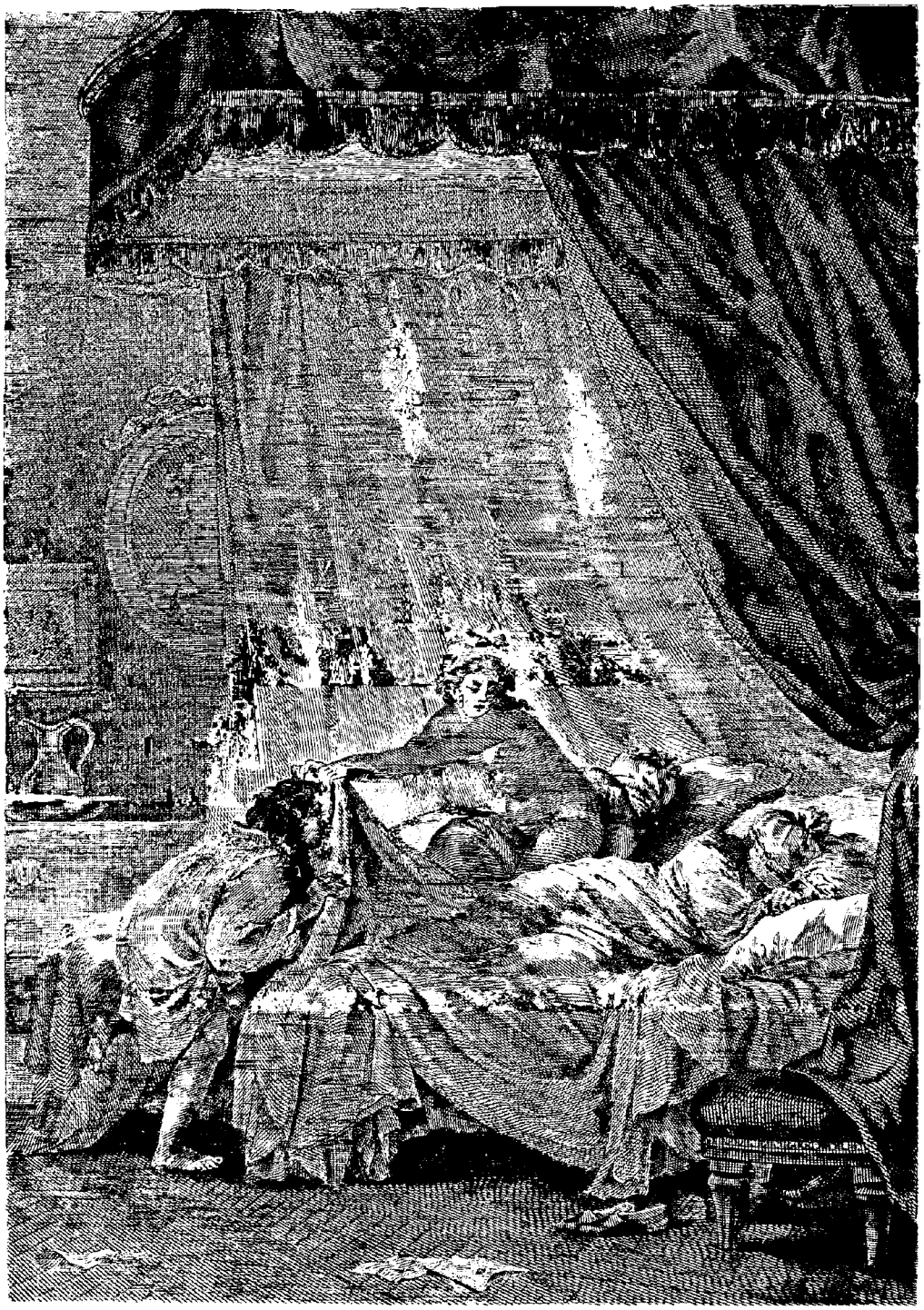
Fragonard inv. P. Martial sc.

JOCONDE.

Imp. Dorval Paris

6. — Joconde. « Le Lit. »

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



CONTES

DE

LA FONTAINE

JOCONDE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Jadis régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa Cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
De mes États ;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome :
Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Quelle fasse venir mon frere :
Aux plus charmants il n'en doit guere ;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais le cœur de vos Dames.
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, et va querir Joconde ;
C'est le nom que ce frere avoit.

A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde ;
Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien :
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, et lui fait l'ambassade ;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant, et d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux :
Quoi ! tu me quittes ! disoit-elle ;
As-tu bien l'ame assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la Cour ?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos regne jour et nuit ;

Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devrois me nommer la premiere :
Mais ce n'est plus le temps ; tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere ;
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.
L'histoire ne dit point ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant : Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;
Il est de mes cheveux ; je l'ai tissé moi-même :
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce bracelet.
Vous autres bonnes gens eussiez cru que la dame

Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais, ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient :
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la Dame
Un lourdaud de Valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas ;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas :

Vis, méchante, dit-il tout bas ;
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
Encor si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdaud de Valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense, et plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas ! ses divertissements ;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.
Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames, le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
Ce n'est pas pour nous la donner.

A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus :
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.
Amour en eut pitié : d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens et de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit, en certain cabinet
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
Mon cher Curtade, mon souci,

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudroient avoir ta place ;
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque Page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.
Qui fut bien étonné ? Ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et son amante étoit la Reine.
Le Romain sans beaucoup de peine
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.

Ces amants se fioient au soin de Dorimene;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là:
Mais, la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna:
Je ne suis pas le seul; et puisque même on quitte
Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique;
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.
Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zele

Un Prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être mal-adroit,
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du Monde
Fit un dénombrement des Rois et des Césars
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leur femme tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere :
Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et, comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,

Toute sa déconvenue ;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi ;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue :
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait ; et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus ;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de Cour :
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis ;
Vengeons-nous-en, et courons le pays ;
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms ; je changerai mon train ;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,

Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus severe à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux; nous avons de l'esprit;
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui semeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, et le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :

Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyait de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'Histoire,
Il n'auroit jamais fait; suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,

De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre :
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable :
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
— J'y consens, dit Joconde ; et je sais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit ; elle est belle ; elle est femme
D'un des premiers de la cité.
— Rien moins, reprit le Roi : laissons la qualité ;
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage ;
Chez les Dames de haut parage

Ces choses sont à craindre et bien d'autres encor :
Une grisette est un trésor ;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promene,
On en vient aisément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidele :
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.
— Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle :
Sa poupée en sait autant qu'elle.
— J'y songeois, dit le Roi ; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois, étant Roi, l'on me le doit céder :
Du reste, il est aisé de s'en accommoder.
— Si c'étoit, dit Joconde, une Cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;

Mais il s'agit d'un autre cas :
Tirons au sort ; c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'Evêque, hélas ! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient !
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louerent sa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si precieux
Son cœur fit peu de résistance.
Le marché se conclut ; et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place ;
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne ; et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse :
Car il n'est si sotte, après tout,

Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et Maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit :
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte ;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.

— Comment en viendrons-nous à bout ?
Dit la fille fort affligée :
De les aller trouver je me suis engagée ;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau.
— Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
— Oui, reprit-elle ; mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siege soit vacant ;
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant :
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit : Ah ! gardez-vous-en bien ;
Vous seriez un mauvais homme.
— Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa ;
Et Dieu sait comme il se plaça,

Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; et, sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine :
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain :
Frere, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
— Comment ! dit le Romain : mais vous-même, à propos,

Vous avez fait tantôt une terrible vie.
— Moi, dit le Roi, j'ai toujours attendu ;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste ;
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?
— Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matiere.
Je suis votre vassal ; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere,
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
— Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
— Sire, dit le Romain, treve de raillerie ;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie ;

3. — Journée « Le Départ »

5. — Joconde. « Le Départ. »

(Eau-forte)

8. — Joconde. « Le Pardon. »

Par Mallet.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux ; l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures ;
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que loin des dangers et du bruit des alarmes
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin.

Si nos femmes sont infideles,
Consolons-nous ; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour ;
Un temps viendra que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis soit de l'un soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre ;
Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas ?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé ;

On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

Fragonard inv *P. Martial sc.*

LE COCU BATTU ET CONTENT.

Imp. R. Taneur Paris

9. — Le Mari cocu, battu et content.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE COCU BATTU ET CONTENT

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet, qui n'y profita guere,
Et volontiers en chemin séjournoit
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte et belle Chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante et d'un Page suivie,
Et, la voyant, il en fut enchanté;
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu : chose assez ordinaire
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante et belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle.

Tant se la mit le drôle en la cervelle
Que dans sa peau peu ni point ne duroit,
Et, s'informant comment on l'appeloit :
C'est, lui dit-on, la Dame du village :
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.
Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château,
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien et beau,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le Fauconnier plut très fort à la Dame
Et, n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup, car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.

Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune Dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire;
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La Dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le Fauconnier garçon sage et fidele,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
— Vous auriez tort, repartit cette belle;
C'est un méchant; il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue.
Il tint à peu; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,

Je fis semblant d'y vouloir condescendre
Et, cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme ;
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément ;
Le poirier est à main gauche en entrant,
Mais il vous faut user de stratagême.
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous ;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur !
L'époux retint cette leçon par cœur.

Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne.
Garde n'avoit, car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents et meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame ; avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace,
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place ;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,

A ton mari tu brassois un tel tour !
Est-ce le fruit de son parfait amour ?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi,
Et ne t'attends de m'induire à luxure.
Grand pécheur suis, mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A mon Seigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de Page,
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et mon Seigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents :
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et Valet si chastes, si prudents !
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froisse une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;

Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eût voulu que le zele
De son Valet n'eût été jusques-là ;
Mais, le voyant si sage et si fidele,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui disant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel Valet ; c'est sans doute un trésor.
Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
— Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame,
Et de ceci je vous donne ma foi.

Fragonard inv. P. Martinet sc

LE MARI CONFESSEUR.

LE MARI CONFESSEUR

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Messire Artus, sous le grand Roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand'cérémonie.
Son Général lui chaussa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revint tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire
Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté,

Si j'étois cru, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie ?
C'est moitié trop ; sachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de Confrérie,
De se vêtir en Prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme :
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;
Courte n'étoit pour sûr la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien lui prit : Ah ! dit-il, infidele !
Un Prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
— A mon mari, dit la fausse femelle
Qui d'un tel pas se sut bien démêler ;
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.

On vous a fait, dites-vous, Chevalier;
Auparavant vous étiez Gentilhomme;
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
— Béni soit Dieu, dit alors le bon-homme;
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

14. — Le Savetier.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE SAVETIER

CONTE D'UNE CHOSE ARRIVÉE A CHASTEAU-THIERRY

Un Savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un Marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain, ce que le Marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi ; le galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la commere :
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien :
Accordez-moi ce que vous savez bien.
— Je songerai, répond-elle, à la chose,
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit · Par bieu, femme, il nous faut
Sans coup férir rattraper notre somme.

Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule ;
De la donner je ne crois qu'il recule,
Puis tousserez, afin de m'avertir,
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une :
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta,
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros Bourgeois ;
Vous eussiez eu votre compte tous trois ;
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah, Monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi ;
Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE PAYSAN.

16. — Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur.

(Gavure terminée. — Édition de 1795.)

CONTE D'UN PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

Un Paysan son Seigneur offensa ;
L'histoire dit que c'étoit bagatelle,
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
Coquin, dit-il, tu mérites la hart ;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon, et de trois peines l'une
Tu peux choisir ; ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos,
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le Paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! Ah, dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.

De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde !
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
Quoi ! le galant m'ose répondre encor !
Le Paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail, et le Seigneur commande
Que l'on en cueille, et sur-tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et, cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde ;
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, et sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe ; aussi fait le deuxieme ;
Au tiers, il dit : Que le Diable y ait part !
Bref, il en fut à grand'peine au douzieme
Que, s'écriant : Haro ! la gorge m'ard,

Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire!
Son Seigneur dit: Ah! ah! sire Grégoire,
Vous avez soif! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas :
Or buvez donc, et buvez à votre aise :
Bon prou vous fasse! Holà, du vin, holà!
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés;
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme:
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
— Hé bien! souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur, mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur, le Vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux, il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place;
Au quart, il fait une horrible grimace;

Au cinq, un cri, mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout;
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
Grace! dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, cessez; hélas! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net et comptant: je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister, entre nous,
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot et dit: C'est tout mon fait.
On examine; on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face:

Il n'a point fait encor telle grimace,
Mais que lui sert? Il convient tout payer;
C'est grand'pitié quand on fâche son maître!
Ce Paysan eut beau s'humilier;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un Carolus.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE MULETIER.

Imp. Durval Paris

17. — Le Muletier.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

18. — Le Muletier

(Eau-forte)

LE MULETIER

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Un Roi Lombard (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire :)
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'État sous la tutelle
De celui-ci, Prince sage et prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue, et la couche royale
De part et d'autre étoit assurément
Aussi complete, autant bien assortie,
Qu'elle fut onc, quand Messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'Écurie,

Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s'étant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour
Qu'un Maître-ès-arts en dix ans aux Écoles;
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent Conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;

Et, mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Éprouver tout et tenter le hasard.
L'usage étoit chez le peuple Lombard
Que, quand le Roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
Qu'une simarre : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une Dame
Ouvroit sans bruit, et le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la Dame éteignoit en sortant
Cette clarté; c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi,
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit dormant plus d'à-demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure
Fors que le Roi ne vînt pareillement.

Mais, ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier, frais, gaillard et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite,
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois,
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement, et crut que la colere
Rendoit le Prince outre son ordinaire
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le Ciel est toujours juste;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un Empereur auguste
A les vertus propres pour commander;
Un Avocat sait les points décider;
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage:
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira, sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine
Lorsqu'Agiluf alla trouver la Reine,
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort :
Certes, Monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chere.
Le Roi fut sage, et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans sa conjecture ;

Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux :
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire,
Et, cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le Muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :
Qu'est-ceci donc? Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?

Quoi ! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize ?
Autant en vit vers le front de tondus :
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise ;
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

Fragonard inv.

P. Martial sc.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Imp. R. Tanoux Paris

19. — La Servante justifiée.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA SERVANTE JUSTIFIEE

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE

Boccace n'est le seul qui me fournit ;
Je vas par fois en une autre boutique :
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique,
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin,
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très bonne main.
Pour cette fois, la Reine de Navarre
D'un : C'ÉTOIT MOI, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur :
J'y mets du mien selon les occurrences ;
C'est ma coutume, et, sans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.

Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appétit,
Ce qu'on appelle en françois bonne robe.
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et d'un très grand matin
S'en va trouver sa Servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'étoit sa fête. Or voyant de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer, en fait de Chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein,
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit ; mais de quelle maniere ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché ; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la Servante tomba :
Lui d'en tirer aussitôt avantage.

Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystere.
L'époux la vit, je ne sais pas comment :
Nous voilà pris, dit-il à sa Servante ;
Notre voisine est languarde et méchante,
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment ;
Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
Elle se leve, et, sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet,
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau :
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur ; elle se soulagea
Tout dès l'abord : Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front sévere,

Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoîrois ainsi qu'elle est venue .
— Comment ! Elle est aussi brave que nous !
— Or bien, je sais celui de qui procede
Cette piaffe ; apportez-y remede
Tout au plustôt, car je vous avertis
Que, ce matin étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galante ; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi :
Je vous entends, dit-elle ; c'étoit moi.

LA VOISINE

Voire ! Ecoutez le reste de la fête ;
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs, que baisers on appelle.

LA FEMME

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME

Et pourquoi non ? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, et, comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez ?

LA FEMME

C'étoit moi.

LA VOISINE

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME

C'étoit le mien.

LA VOISINE

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit, de la fille ou de vous ?
C'est là le point, car Monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME

Qui ? C'étoit moi. Votre tête est bien dure !

LA VOISINE

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus.
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez, et ne la chassez pas.

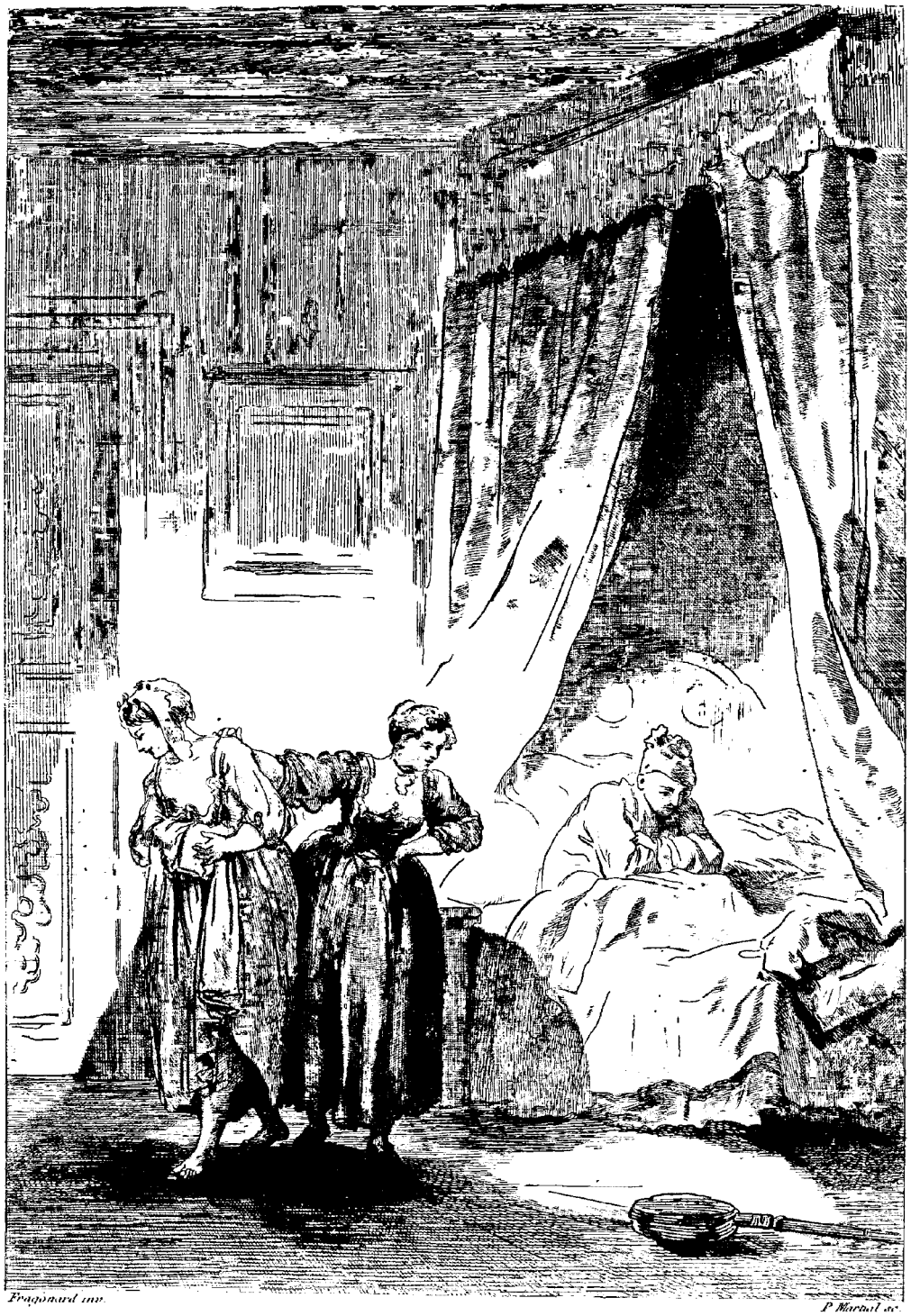
LA FEMME

Pourquoi chasser ? J'en suis très bien servie.

LA VOISINE

Tant pis pour vous ! C'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commere m'amie.

Baise ta servante en un coin
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin.



Fragonard inv. *P. Martinet sc.*

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.

Imp. Duval Paris

20. — La Gageure. — La Servante.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

21. — La Gageure. — La Servante.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LA GAGEURE

DES TROIS COMMERES

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE

Après bon vin, trois commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris ;
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin ;
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
— Par mon serment, dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mene ;
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.

Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme :
Le passe-temps en est d'autant plus doux ;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisieme commere
Les mit d'accord, car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris
Et veut aussi quelque peine légere.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux faits attrapons nos époux :
Le moins bon tour payera quelque amende.
— Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai ; puis pour le jugement

On en croira la commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda ;
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton,
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor jouï, sinon par échappées ;
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne Dame habille en Chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle Servante, et mari vert-galant,
C'étoit matiere à feindre du scrupule.

Les premiers jours, le mari dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa Servante nouvelle :
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Q'uelle feignit à la fin de se rendre;
Et, de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le Maître
Et la Servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit; et, le drôle couché,
Elle en cornette et dégraffant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commere en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût? Eh! par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire;
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Merci de moi, Chambriere d'un liard,

Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi !
J'en suis d'avis ! Non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue ;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point. Je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ! Diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons ; que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin :
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foi
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
La Chambriere écoutant ce discours
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, et sort sans consulter ;

Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme. Aussitôt le Valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait :
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles !
La Dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve ; où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descends, descends, mon ami ; tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT

Non pas pour le présent.

LE MARI

Pour le présent ?

GUILLOT

Oui, Monsieur ; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis ; car elle sent les coups.

LE MARI

Non, non, m'amie ; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT

J'ai vu, je le répete,
Vous et Monsieur qui dans ce même endroit

22. — La Gageure. — Le Poirier.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Jouïez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME

Voire, charmé ! Tu nous fais un beau conte !

LE MARI

Je le veux voir ; vraiment faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire ;
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment ! dit-il, quoi ! même à mon aspect !
Devant mon nez ! A mes yeux ! Sainte Dame !...
— Que vous faut-il ? Qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME

Et pourquoi non ?

LE MARI

Pourquoi ? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME

Ah ! c'en est trop ; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI

Quoi ! ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME

Moi ? Vous rêvez.

LE MARI

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME

Me croyez-vous de sens si dépourvue
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

LE MARI

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment

L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement :
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier ; il est ensorcelé.
— Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé :
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La Dame dit : Abattez seulement ;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commere
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisieme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant, étant lors de quartier,

Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit :
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome
Quand il pouvoit en rencontrer plus près,
Tout au rebours de la bonne donzelle
Qui, pour montrer sa ferveur et son zele,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois, mais c'étoit le vieux style;
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison, et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier;

23. — La Gageure. — Le Fil.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

On appeloit son mari de la sorte.
Elle fit tant qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se leve enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galante aussitôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car, autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Messer Cocuage
Le visitât; honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derriere
De quoi pouvoir introduire l'ami.

Il le fut donc par une Chambriere ;
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence pléniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, graces à la Servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse,
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,

Il en fallut venir au dénouement :
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet
Et ne sachant que ce fût un Valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi
Pour faire ouvrir, et que depuis n'a-guere
Tous deux s'étoient entredonné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commere
En s'adressant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagême
Votre galant. Or bien, c'est votre époux :
A la bonne heure ! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,

Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement ;
L'époux, la fille; et le valet,... l'amant :
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée, ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

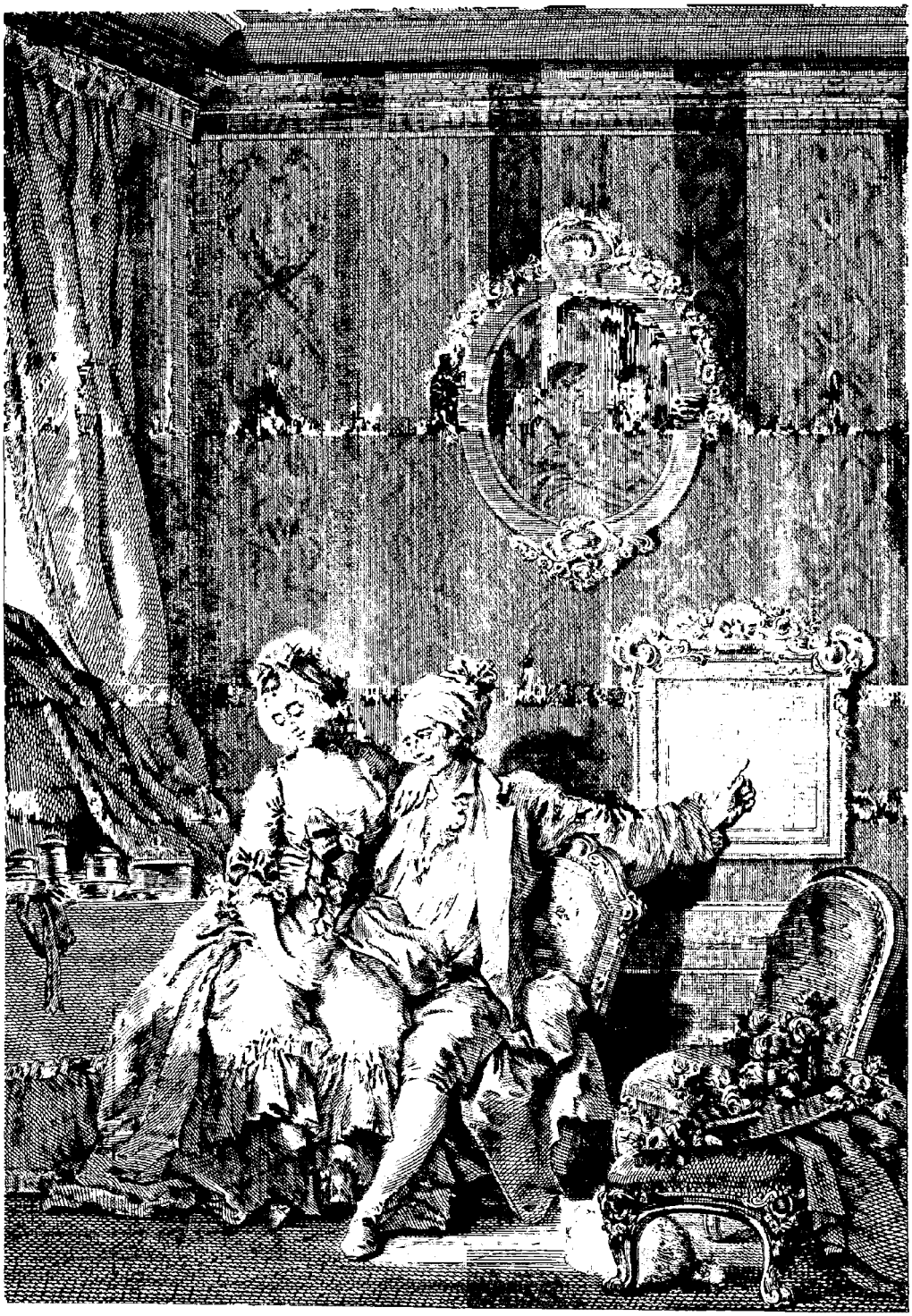
Fragonard inv. *P. Martinet sc.*

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Imp. Dorval. Paris.

24. — Le Calendrier des Vieillards.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



25. — Le Calendrier des Vieillards.

(Gravure terminée. — Édition de 1795

LE CALENDRIER

DES VIEILLARDS

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré,
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les pere et mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce seroit merveille
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage

Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa Femme allégua,
Mainte Vigile, et maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge,
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante et la plus jeune d'ans
De la Cité ; fille bien alliée,
Belle sur tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la Ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on disoit communément de lui
Que ses enfants ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conseiller autrui,

Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son Calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en Férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Légende:
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit,

Et quand venoit aux Fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenoit ;
Long-temps après il en usoit de même :
Aux Quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu ; jamais ne s'en lassoit.
De Patrons même il avoit une liste :
Point de quartier pour un Evangéliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr, et Confesseur,
Qu'il ne chommât ; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié,
Petitement ; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme :
Les affiquets, les habits à changer,

Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée :
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et Messer le Docteur
Prennent chacun une barque à Pêcheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain Corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;

Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir ; car il aimoit la joie
Plus que l'argent, et toujours avoit fait
Avec honneur son métier de Corsaire ;
Au jeu d'Amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les Fêtes allegue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la réconforter,
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna ; bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus Corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'étoit ni Vigile ni Fête.
Elle oublia ce beau Calendrier

Rouge par-tout et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidele,
Entiere et chaste ; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort ; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chere moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine !
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir :
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espece de blâme.
Ces jours passés je pris certaine Dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune et fraîche.

Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive ;
Je le paîrai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté ? Non sera, sur mon ame ;
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai ; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,

Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens, et sa joie amoureuse
N'ose éclater; soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait, et, la chambre fermée,
Richard commence : Eh ! là, Bartholomée,
Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon visage un si grand changement ?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel, et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?
En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
— Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine

Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous;
Vous, vieux penard; moi, fille jeune et drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux?
Pour cet effet j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de Férie;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur mon cher époux;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin; je vous en avertis.
Vous et les miens avez mérité pis;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant; eux, pour s'être mépris
En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.

Il ne sait Loi, ni Digeste, ni Code ;
Et cependant très bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche.
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien ; l'on n'en croira pas moins.
Et, puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, et vos jours de Fête.
Je suis de chair ; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là,
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait ; nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris !

Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante ;
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la Dame est contente.

Fragonard inv. *P. Maraval sc.*

À FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Imp. R. Vanear Paris

26. — A Femme avare galant escroc.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

27. — A Femme avare, Galant escroc.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LA FEMME AVARE,

OU LE GALANT ESCROC

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier :
Gratis est mort ; plus d'amour sans payer :
En beaux Louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la Chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée ; encor bien que ce tour

Pour vous styler soit fort peu nécessaire :
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune et belle créature ;
Plaisoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardents : c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.
Je l'ai jà dit ; rien n'y font les soupirs :
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler ; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.

Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les prêta,
(Ce fut le bon,) puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens :
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour et les suivants,
Pour son argent, et même avec usure ;
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la chose.

Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la Ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il seroit inutile ;
Ainsi vit-on chez nous autres François.

Fragonard inv. P. Martial sc.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Imp. Bernal Paris

28. — On ne s'avise jamais de tout.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

[redacted]

29. — On ne s'avise jamais de tout.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample Recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant! Comme si cette affaire
N'étoit une Hydre, à parler franchement!
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son Recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par-là cocuage hors de gamme.
Un jour de Fête, arrive que la Dame,

En revenant de l'église, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette Douagna,
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
Tout l'accident. Foin! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe:
Que le Recueil au Diable soit donné!
Il disoit bien; car on n'avoit jeté
Cette immondice, et la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là-dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil;
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre Recueil
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

Fragonard inv. *P. Mortial sc.*

LE GASCON PUNI.

30. — Le Gascon puni.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

31. — Le Gascon puni.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE GASCON PUNI

NOUVELLE

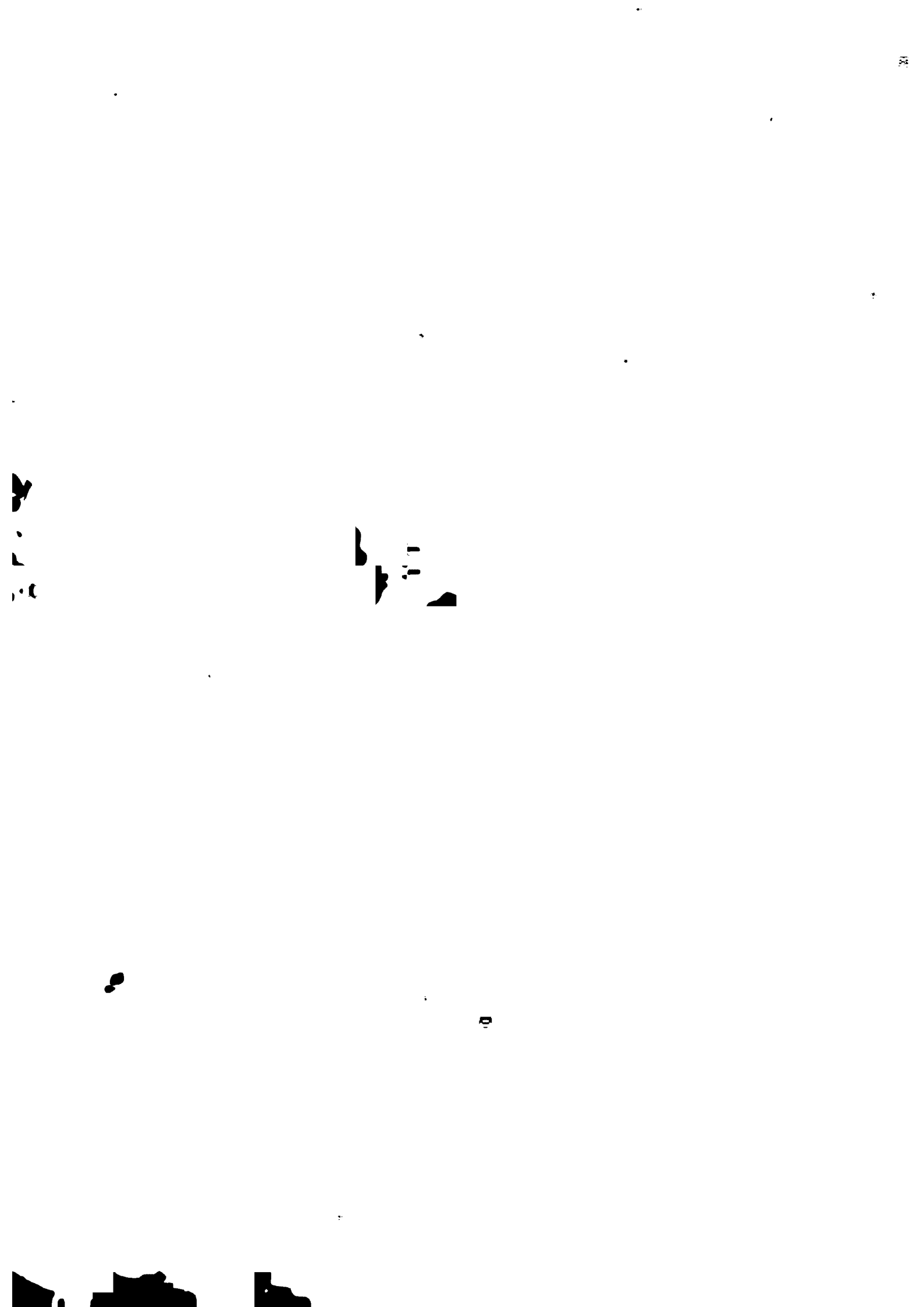
Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.
Mais quoi! tout médisant est Prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit ;
Même au logis pour lui rarement elle étoit :
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas ;
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,

Un sien ami Damon ; c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'Histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie et sincere,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret et sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux Cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon :
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le Sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.
Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'Evangile.

C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, et par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette :
Nous vous ajusterons ; enfin, ne craignez rien :
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit-il, avec le Diable.
La nuit vient : on le coeffe; on le met au grand lit;
On éteint les flambeaux; Eurilas prend sa place :
Du Gascon la peur se saisit;
Il devient aussi froid que glace;
N'oseroit tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,
Et jusques sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme.
L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras :
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,

Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa Dame,
Et songe au salut de son ame.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
— Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre
Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême;
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu
Laissoit son sein à demi nu.



[illegible]

32. — La Fiancée du Roi de Garbe. « La Cassette. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

NOUVELLE

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons ;
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte :
Mais aux évènements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal ;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon Auteur en deux points seulement :
Points qui font véritablement
Le plus important de l'Histoire.

L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre, que son Fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de Chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle,
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire ;
Mais après huit, c'est une étrange affaire !
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par-là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant estimable :
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux :
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres Princes,
La belle aimoit déjà, mais on n'en savoit rien :
Filles de sang royal ne se déclarent gueres ;
Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien,
Car elles sont de chair ainsi que les bergeres.
Hispal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la Dame ; et d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire,
Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle ;
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaisseau de Corsaires,

Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en ce moment se vit environné :
Maint Corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau,
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau :
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,

Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa Patenôtre
Et reniant Mahom, Jupin et Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant;
Part demeure sur pieds en la même posture.
On auroit ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Mal-mené du combat, et privé de Pilote,
Au gré d'Éole et de Neptune flotte.
La mort fit lâcher prise au Géant pourfendu.
L'Infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;

Ils étoient presque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'Infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira ;
Autrement elle étoit perdue.
Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve ; il se passe une nuit :
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premieres approches ;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler :
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler ;

Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
Nous n'en mourrons pas moins : mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
— Se consoler ! dit-il ; le peut-on quand on aime ?
Ah ! si . . . Mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots :
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.
La Princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre :
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au Ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissants,
Le héros dit : Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?

Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ai de la force encor ; la côte est peu distante ;
Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
Passons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle,
Façon de naviguer nouvelle.
Avec l'aide du Ciel et de ces reposoirs,
Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal, n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail et d'inquiétude,
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixieme traite,
Lui, la Princesse, et la cassette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette ? Est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance ?
Oui, selon mon avis ; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages ;
Fit achat d'un Château le long de ces rivages :
Ce Château, dit l'Histoire, avoit un parc fort grand ;
Ce parc un bois ; ce bois de beaux ombrages ;
Sous ces ombrages nos amants
Passoient d'agréables moments.
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire ;
Sombre sur-tout ; la Nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystere.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour

Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente ;
La Princesse écoutoit, incertaine et tremblante :
Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes ;
Profitons-en ; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'Amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient ? On ne sait seulement
Si nous vivons ; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? Vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il point assez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.

Fragonard inv. *P. Martinet sc*

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Imp. Dorval. Paris

34. — La Fiancée du Roi de Garbe. « L'Arbre. »

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

[redacted]

35. — La Fiancée du Roi de Garbe. « L'Arbre. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Mais l'amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caracteres sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'assuroient du secret :
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret.
Le printemps par malheur étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés,
Étant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres !
Amour, sans qu'on y pense, amene ces instants :
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déja presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment

Lui reviennent devant la vue,
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un Géant.
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue :
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever : Madame, songez-y ;
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
Ceux de ce bois, car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit : « Ici, pâma de joie

« Des mortels le plus heureux ;
« — Là, mourut un amant sur le sein de sa Dame ;
« — En cet endroit, mille baisers de flamme
« Furent donnés, et mille autres rendus. »
Le parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants à la fin regretterent la Cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :

Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir ?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés ;
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage, ou d'hyménée ;
Et tenez pour chose assurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile ; il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande ;
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'Infante.

Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue :
Il en devint épris à la premiere vue ;
Mais tellement épris qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tels cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim :
Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite ;
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher !

C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du Capitaine ;
Et cet office lui rendit
Gaiement, de bonne grace, et sans montrer de peine :
Autrement le remede eût été sans effet.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires ;
Tantôt, qu'il faut radouber ses galeres
Pour être en état de partir ;
Tantôt, qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des Corsaires.
Un Corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au Château l'escalade :
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
Il prend le Château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le Corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle,
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.

Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas :
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis Corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable :
La justice le veut : nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte :
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire.
Quand il plaît au Destin que l'on en vienne là,
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corsaire eût été sage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un Château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître :
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit ;
Pouvoit assembler deux mille hommes ;
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement, et sans donner d'alarmes;
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise, à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame:
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un desir en l'ame
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont empli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court, le Corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu:

L'on mange peu ; l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas,
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'Orient venoit de s'ouvrir :
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple Corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.
Le chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere sauva la vie à quelques gens :
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants :
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre :
Nouvel hôte et nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre :
Grande chere sur-tout, et des vins fort exquis :
Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui de sa vie,
Selon sa Loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse,
Et, comme Amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,

Disoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,
Cette nuit disposerent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La Princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
Ce n'est que la premiere à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin, se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
L'Infante assurément agréeroit son service.

L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :
Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort ; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis :
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses,
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi ; l'on poussa les affaires ;
L'on se vengea ; l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixieme incident des travaux de l'Infante
Par quelques uns est rapporté

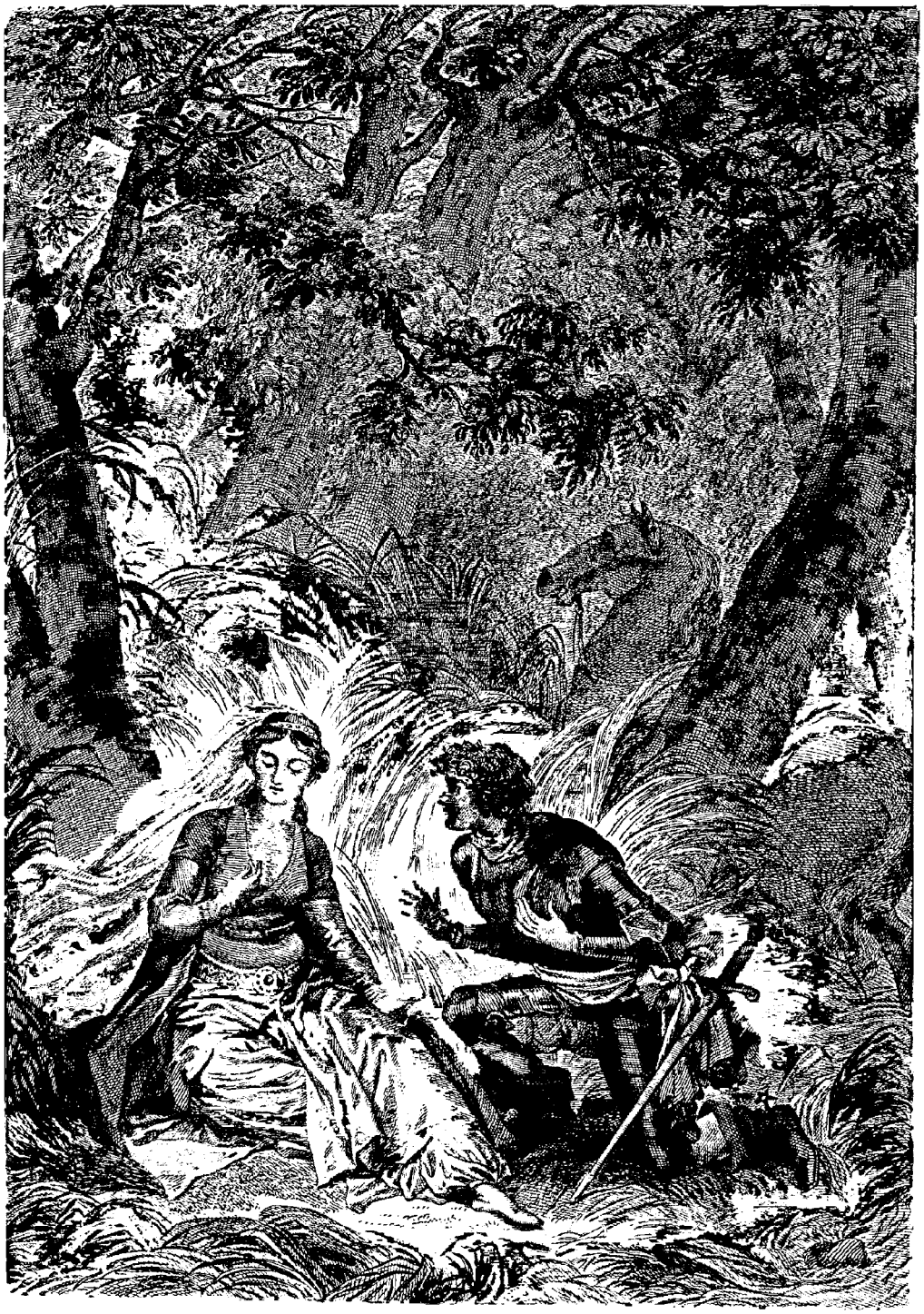
D'une maniere différente.
Force gens concluront de là
Que d'un galant au moins je fais grace à la belle.
C'est médisance que cela ;
Je ne voudrois mentir pour elle :
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre Nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales :
La clémence sied bien aux personnes Royales.
Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit ;
Et le conteur étoit un certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait, et galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer, près de la plus sévere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra

Cette fillette ;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'Infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'Amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir.
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit selon toute apparence
Favorisé,
Si la belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion :
Puis le galant ferme la porte ;
Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient ; elle crie, elle appelle :
L'Infante vient, et vient comme il falloit,
Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,

Perd tout respect, et jure par les Dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre paîra sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains :
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander ;
Je ne saurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
— Qu'a fait Madame ? dit la belle ;
Pâtira-t-elle pour autrui ?
— Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant ; prenez-vous-en à lui.
— Non, non, reprit alors l'Infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'Histoire.
L'autre sortit, et l'on jura

De ne rien dire de cela.
Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélene
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'Amour se jouoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hasard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes et pures.
Celui-ci, qui donnoit à ses desirs l'essor,
Comme faisoit jadis Rogel et Galaor,
N'eut vu la Princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,

Quand tout d'un coup il se souvint
Des loix de la Chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'Amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la Dame.
L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point :
Non, non, dit-il, ne craignez point ;
Je ne suis Géant ni Sauvage,
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblables cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,



33. — La Fiancée du Roi de Garbe. « Le Chevalier. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Les six galants. L'Aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
Et, comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe ? Non, reprit-elle, et pour cause :
Si les Dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
— Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise :
Si j'en mourois, (à vos bontés ne plaise !)
Vous demeureriez seule ; et, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs
Qu'afin que la chose fût sûre
Cette Princesse lui paîroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit,

Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La Princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son Gouverneur.
Notre héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi. Cependant le Seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.
Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de dispute :
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.
De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards, ils débarquerent tous

Au port de Joppe, et là se rafraîchirent ;
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux Brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre Aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les Brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur-le-champ ; devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Échut justement sur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida

Pendant le reste du voyage.
Au Soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire; il est bon que j'imite
Phébus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le Gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.
Seigneur, dit le bon homme en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
Là, les gens pour Idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,

Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes;
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en les servant menoit Madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'Eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire à son honneur
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents; et d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,

Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce Conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures,
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez lui toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.

Ne m'allez point conter : C'est le droit des garçons ;
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur,
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

Fragonard inv *P. Martial sc.*

LA COUPE ENCHANTÉE.

Imp Lanoue Paris

36. — La Coupe enchantée.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

37. — La Coupe enchantée.

(Gravure teminée. — Édition de 1795.)

LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir,
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux :
Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est Cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.

Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens ! dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette Histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée,
Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.
Oui, mais l'honneur est une étrange affaire !
Qui vous soutient que non ? Ai-je dit le contraire ?
Hé bien, l'honneur, l'honneur ! Je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur :
Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le patron ; dont je conclus en forme :

Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma these :
Cocuage est un bien.
Si ce prologue est long, la matiere en est cause ;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre Histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe si vous voulez, Bergere, et cetera ;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.

Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur et son ame.
La fille crût, se fit; on pouvoit déja voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait; et puis le serviteur.
Le pere, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, Notaire, hymen, accord;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un Couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit :
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté :
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté ;
Mon Dieu, fi! disoit-elle ; ah! ma Sœur, soyez sage ;
Ne considérez point des traits qui périront ;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier sortant du Couvent.
Vous saurez que le pere avoit, long-temps devant,
Cette fille légitimée,
Soit par affection, soit pour jouer d'un tour
A des collatéraux, nation affamée
Qui, des écus de l'homme ayant eu la fumée,
Lui faisoit réglement sa cour.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
Des gens de tous États, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et pour gendre aussitôt le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire;
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,
L'Enfer des Enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement

Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu ;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.
Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci,
Je l'excuse, et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors, et Circé,
Au prix d'elle, en Diablerie
Neût été qu'à l' A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les Intendants des Orages,
Et tint le Destin lié;
Les Zéphyrs étoient ses Pages:
Quant à ses Valets de pié,
C'étoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventefois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remede à l'amour;
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,

Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidele à sa moitié,
Et vouloit que l'Enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? La race en est cessée ;
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'Histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres ;
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres ;
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange ;
Mais je voudrois savoir comment de son côté

Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et, pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre République !
Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidument.
— Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Euraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
— Votre ami tant qu'il vous plaira,

Dit Nérie, honteuse et dépite :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.
Ce discours porta coup, et fit songer notre homme,
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
Car d'amis.... moquez-vous ; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins fripponne
Veut dire : Il y fait bon ; l'heure du berger sonne ;
Êtes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent

Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coeffé si malheureusement,
L'Enchanteresse lui propose
Une chose;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix; et Damon sous ce feint personnage
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la Nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent et, cachant son ennui :
Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il. Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps?
Caliste, qui savoit les propos des amants,

Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour derniere machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent, et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux ;
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison ;
Sa chasteté plia, car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire ?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon ;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du Monde ?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point ;
Un Financier viendra qui sous votre moustache
Enlevera la belle ; et dès le premier jour
Il fera présent du panache ;
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.

Le rocher disparut ; un mouton succéda ;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle !
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis, et je t'aime encor toute infidele :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.
Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point ?
L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie :

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez donc dans cette coupe-là :
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la levre, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est pas censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la levre au vase ; il ne se répand rien :
C'est, dit-il, réconfort, et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains ! Si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiete,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale,
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette, de fureur, cette coupe infernale ;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour quarrée ;
Lui va soir et matin reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.
Caliste cependant mene une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le Geolier fut fidele ; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter :
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable :
Mais quoi! Suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.

Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable ?
— Hé bien ! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler Royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler.
Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son Château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidele ? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen ; buvez dans cette tasse.
Si votre femme de sa grace
Ne vous donne aucun Suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du Dieu nommé Vulcan
Vous suivez la banniere, étant de nos confreres
En ces redoutables mysteres,

De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déja l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car pour être Royale il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte cocuage
Reglent le pas et les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont Fantassins pour tout potage ;
On fait les autres Cavaliers.

Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on lui donne un Régiment,
Selon qu'entre les mains du Sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait Général. Et croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait;
Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : Grand-merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que des deux yeux?
Je dors d'autant, graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?
Que sais-je ? Par hasard si le vin s'épandoit ;
Si je ne tenois pas votre vase assez droit ;
Je suis quelquefois mal-adroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.
Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant ;
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin Royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant ;
Par son mari chere tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre ;
Pour Damon, gardez de le suivre ;
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost :
Que sait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

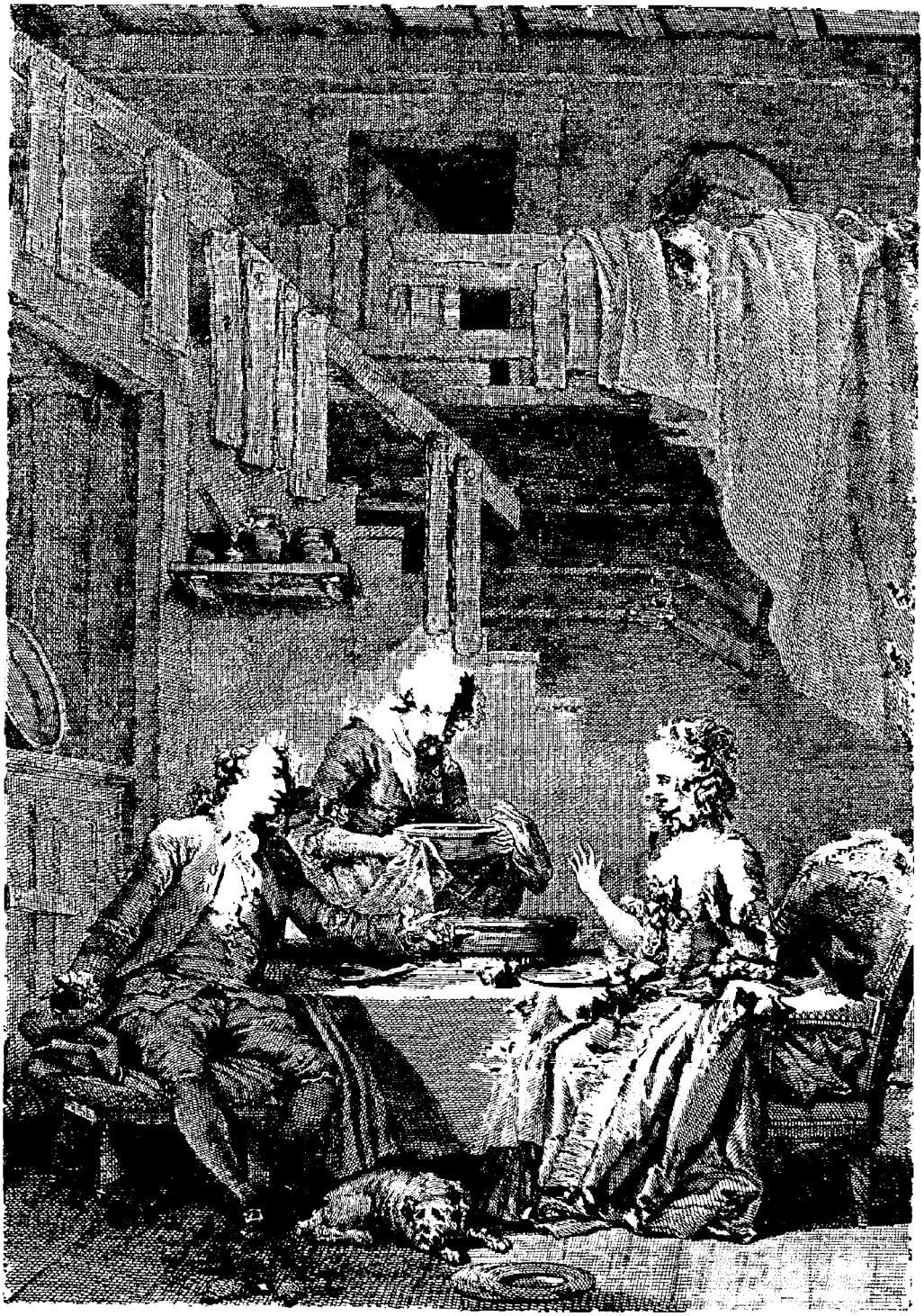
Fragonard inv *P. Martial sc.*

LE FAUCON.

Imp Taunay Paris

38. — Le Faucon.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



39. — Le Faucon.

(Pl. [illegible] fig. 1.) — Ibis [illegible]

39. — Le Faucon.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE FAUCON

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en Paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? C'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ;
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
Renverse murs ; jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes ;

Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes ;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon ; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles Comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit Messire
A longue queue ; enfin, grace à l'Amour,
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : C'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa premiere vie.
Le protestant de Madame Clitie

N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner Marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup-d'œil, l'autre quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les Marquisats au Diable
Premièrement; puis en vint aux Comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être Comte,
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.

Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien ;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner ;
Honteux qu'on vît sa misere en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.

Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite; où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche, un faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit sans Valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant:
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la Dame
Son héritiere arrivant le décès

De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mere ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux,
Zele souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée :
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangeroit volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse ; et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric ; pleure, et mene une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un Château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles ;
On en contoit des choses nompareilles ;

Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit ! Et, supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs ; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emporterent enfin.
Chez Fédéric la Dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un Ange des Cieux

Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la Veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos bontés ont rendus amoureux,
Un villageois, un here, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre Veuve repart :
Non, non, Seigneur ; c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
— Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? — N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la Dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;

Fouille au bahut ; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La Dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur
Encore un coup ; il ne m'est guere honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excusez une mere affligée :
Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour j'ai très mal répondu ;

Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi ? c'est temps perdu,
Votre Faucon. Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand !
Souffrez sans plus que cette triste mere,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer ; vous le savez, Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus ! dit la Veuve confuse.
— Non, reprit-il : plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le Sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :

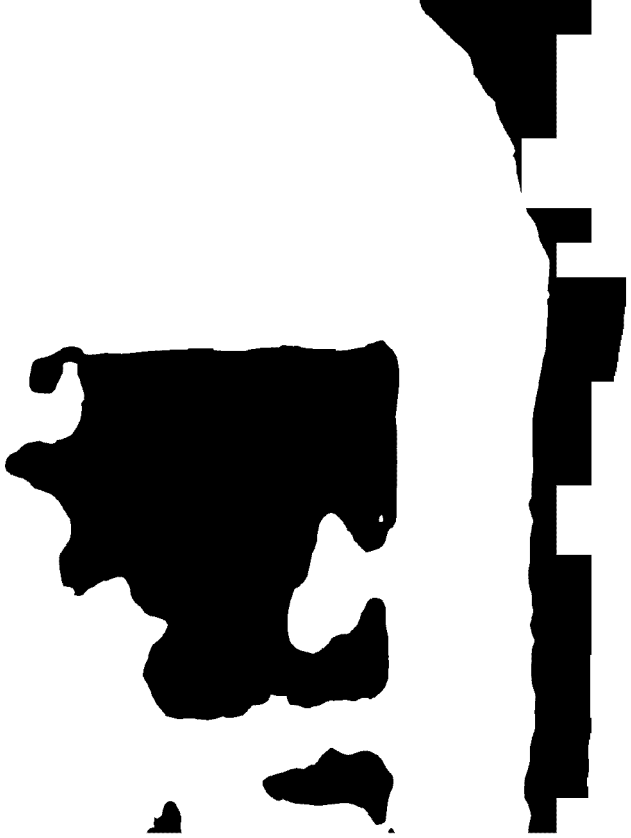
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
— Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après, l'enfant suivit le pere.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,

Deux Médecins la traiterent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le Ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

Fragonard inv. P. Martinet sc.

LE PETIT CHIEN.

Imp. Duval Paris



40. — Le petit Chien qui secoue des perles et des pierreries.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagême
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, Rois, Magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme ; on la nommoit Argie :
Lui, déja vieux barbon ; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi. D'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long ; suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guere.

Amour établissoit chez le Juge ses loix,
Quand l'État Mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer Ambassade au Saint-Pere.
Comme Anselme étoit Juge, et de plus Magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon-homme :
L'affaire étoit longue à traiter ;

Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous sépare, Argie; adieu, soyez fidele
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car entre nous
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'Amour c'est la plus redoutable :
De tout temps le monde a vu Don
Être le pere d'Abandon.

Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des Fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon-homme :
Hélas ! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solemnelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie

S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme ;
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait, et beau par excellence,
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom, c'étoit Atis, son métier Paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encor si des soupirs il se fût contenté,
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il ? Il s'éclipse, il part ; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui, fouillant avecque son bâton,

Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison :
C'est reprit le Manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
— Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
Il est à remarquer que notre Paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre humain,
Contre la gent reptile et toute son espece.
Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au Manant de quitter son dessein :
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire :
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là, le bonheur et la misere
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité ;
Son amour l'y suivit ; et cette solitude,

Bien loin d'être un remede à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle,
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une Nymphe en habit de Reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine :
Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie et votre obligée :

Vous connoissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un Manant s'en alloit assommer ;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde ;
A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point ; c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette ;
Et vous, en Pélerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Aussitôt fait que dit ; notre amant et la Fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà Pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au Château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage ; aussi fait l'amoureux ;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de Nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;

Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins;
Il fournit à tous mes besoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aye cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.
La proposition surprit fort la Nourrice.
Quoi ! Madame l'Ambassadrice !
Un simple Pélerin ! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit!
Si cette même nuit quelque Hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître !
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le Jour :

Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits :
On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoutoit : A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien ?
Puis celui-ci possede un chien
Que le Royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de Madame aussi, c'est un trésor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas :
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramasse :
C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi, de grace,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence
Que je lui suis acquis. La Nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le Pélerin et son propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie

Ne battît sa Nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une Ambassadrice!
— Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous seriez Impératrice,
Je vous dis que ce Pélerin
A de quoi marchander non pas une mortelle,
Mais la Déesse la plus belle.
Atis, votre beau Paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
— Mais mon mari m'a fait jurer...
— Et quoi?... de lui garder la foi de mariage?
Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer
D'une ongle ou d'un cheveu ? Non, Madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour ?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guere ;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.
La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du Sire.
Pour cela l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'Aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint Pélerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des Saints.
Son compliment parut galant et des plus fins :
Il surprit et charma la belle :
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle.

Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la Dame et pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit : et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras Madame Argie,
Il redevint Atis. La Dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre.
Chacun s'en apperçut; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?
A quelques mois de là, le Saint-Pere renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérent il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les Valets, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sages personnes et discretes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le Diable se met,
Il survint de telles querelles,
La Dame et la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire.
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colere
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses Valets,
Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme :
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants;
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la; mais prends ton temps :
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite;
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le Valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; et tout bas il apprit

Un tel péril à sa maîtresse :
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien ;
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce Valet à l'ame traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du Juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame disparoît aux yeux du personnage :
Manto la cache en un nuage.
Le Valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux ;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siecle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte et désertes ;
Pas une ame en ce Louvre, excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain,
S'offre aux regards du Juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre Magistrat l'ayant pris
Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet Office :
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un Roi c'est trop peu.
— Il est à moi, reprit le More.
Notre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité :
Seigneur, ajouta-il, que Votre Déité
Excuse un peu mon ignorance ;
Certes, tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux absolu Seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'Enfant d'honneur.

...Entends-tu ce langage ?
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Échanson du Monarque des Dieux ?

ANSELME

Ganymede ?

LE MORE

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

ANSELME

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse et la Magistrature.

LE MORE

Moi railler ! point du tout.

ANSELME

Seigneur...

LE MORE

Ne veux-tu point ?

ANSELME

Seigneur.... Anselme, ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystere.
Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire!
En Page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé :
La barbe seulement demeure au personnage.
L'Enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoït Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme! Il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'est lui pourtant. Oh! oh! Monsieur notre barbon,
Notre Législateur, notre homme d'Ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultere !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant ;
Tout me rend excusable : Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore :
Favori, que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse et tend la patte au mari :
Qu'on fasse tomber des pistoles.
Pistoles tombent à foison :
Hé bien ! qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au Monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Sur-tout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé !
En échange du chien l'on me vouloit moi-même :

Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, Monsieur ; suis-je chose si chere ?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
Le Louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrece, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari ; la paix : car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre :
Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux ;
Ne le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous.
Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grace ; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque Critique.
Le Palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.
A moi ces questions ! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier ? Le Palais disparut.
Et le chien ? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'importunes :
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdoit souvent :
Mais chez sa premiere maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant
L'alloit voir fort assidument :
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit Page.

LE PÂTÉ D'ANGUILLE.

IX. — Le Pain d'Aquilée.

[illegible]
[illegible]

41. — Le Pâté d'Anguille.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

42. — Le Pâté d'anguille.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

PATÉ D'ANGUILLE

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve. Et celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? En voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise
Suivant la loi de ce dicton :

Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen et la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien Valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le Maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la Dame.
Cela ne plut pas au Valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard' de plus grand'fortune !
Il fit à son Maître un sermon :
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous : Je suis sans Chrétienne ?

Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du Sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.

Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea ;
Mais, quand ce vint à la troisieme,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez ; qu'avez-vous à dire ?
— M'en voilà soul, reprit le Sire.
Hé quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au Diable ces pâtés maudits !
Ils me suivront en Paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne !
Le Maître accourt soudain au bruit
Et, prenant sa part du déduit :
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.

Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant !
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise.
Quand le Maître eut ainsi parlé,
Le Valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus ?
J'aime le change. A la bonne heure !
On vous l'accorde ; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés,
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai,

Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours ;
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la Donzelle,
Son petit chien, sa Demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; et, Dame !
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son Maître, et toujours depuis

Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer
Il en croqua ; femmes et filles,
Nymphes, Grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise,
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

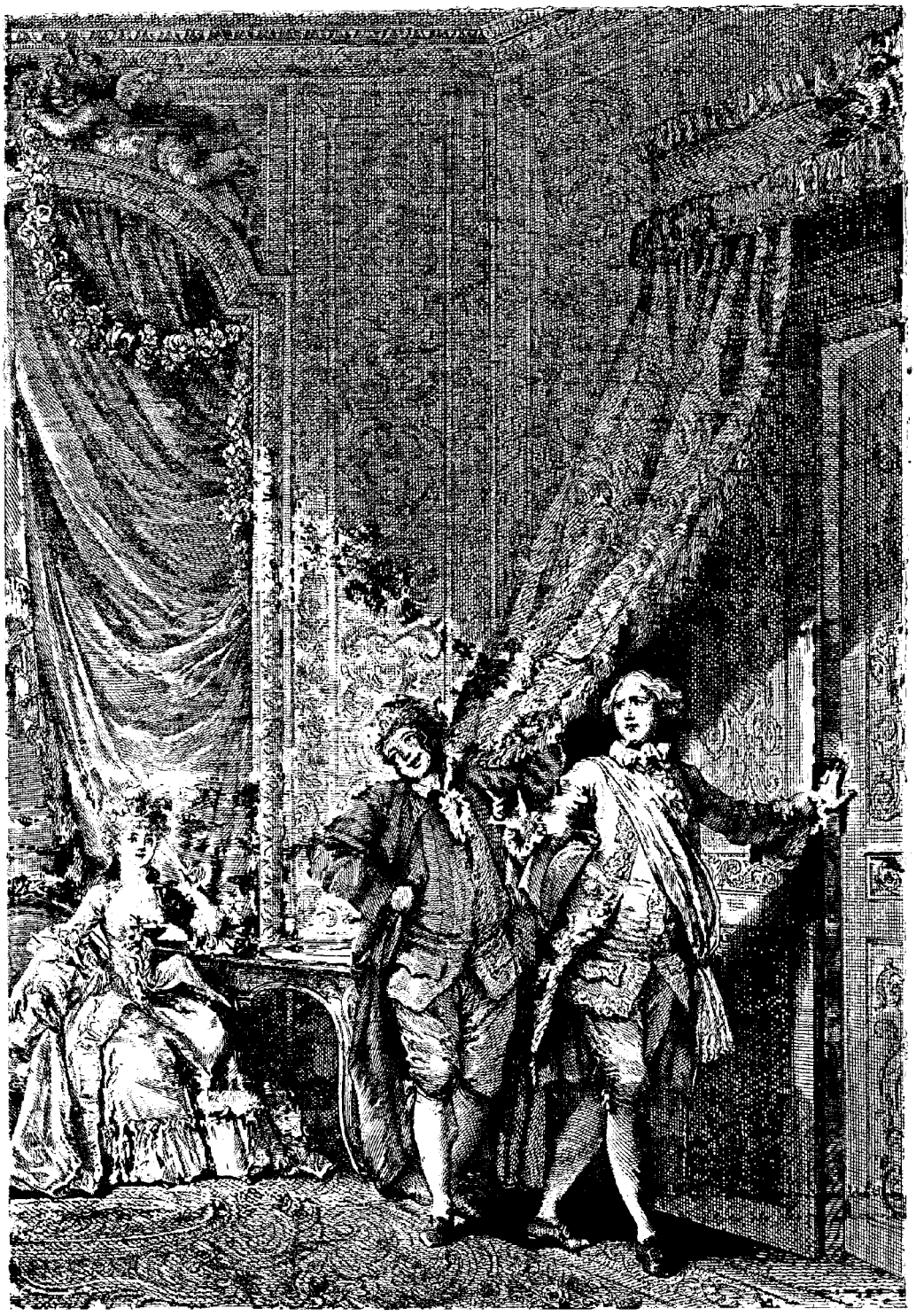
Fragonard inv. *P. Martinet sc.*

LE MAGNIFIQUE.

Imp Doreal Paris

43. — Le Magnifique.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



44. — Le Magnifique.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE MAGNIFIQUE

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il ; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait ; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.

Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir ;
Rien n'y manquoit, la gloire, et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Bail et mari. Pourquoi bail ? Ce mot là
Ne me plaît point ; c'est mal dit que cela,
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne bailloit ;
Trop bien cet homme à la garder veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux ;
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux
Et le surplus de l'amoureux martyre,
Car c'est toujours une même chanson.
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au Médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa Maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit ;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appeloit, à cause de son pas,

La Haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien, faisons mieux ; ne troquez,
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame :
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart-d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
J'en suis d'avis ! Je livrerai ma femme !
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval...
— Quoi ! vous présent ?.. — Moi présent... — Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver
Et, raisonnant en soi : Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol à son dam.

Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant :
Sus, dit l'époux, j'y consens. — La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait :
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller droit :
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché :
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu ; mais que je brûle, meure

Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart-d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y sais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense;
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence;
J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monsieur,
Que la Nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joûtes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.

Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci ?...
Ce qu'il nous sert ? Je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos Douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée ;
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné ; la rue est trop publique.
Ne craignez rien... Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime ; et que je vous sais gré

De ce dessein ! Venez, je descendrai...
C'est vous qui parle. Hé ! plût au ciel, Madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux !...
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux,
Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre, sur ma parole.
Le mien hennit du moins, mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart-d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure :
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendroit à bout :
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encor quelque rubrique :

Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La Haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua, sur le soir, et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.
Dire comment les choses s'y passerent,
C'est un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La Dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris;
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux Douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la Haquenée!

Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

Imp. Dorval, Paris.

45. — La Matrone d'Ephèse.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

46. — La Matrone d'Ephèse.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LA MATRONE D'ÉPHESE

S'il est un Conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphese il fut autrefois
Une Dame en sagesse et vertus sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté ;

On l'alloit voir par rareté ;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mere à sa bru l'alléguoit pour Patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célebre Maison.
Son marï l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut, et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme,
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte ;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée

Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès;
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouïr de la clarté,
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux Enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie,)
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le Monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la Veuve inaccessible

S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, et pourtant chere :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les Dieux, le Sort, et toute la Nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit, par Ordonnance,
Que, si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le Soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la Suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déja l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement ;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé,
Ce qu'il fit. Et l'Esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame ; il voudroit achever sa carriere.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons :
On ne meurt que trop tôt. Qui nous presse ? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait ;
Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer :
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas,
Mais en vain ; la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas ;
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :

Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi, mais l'exécution
Nous trompe également, témoin cette matrone,
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui sauvoit l'autre et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'Empereur enterré.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

BELPHÉGOR.

Imp. Dorval Paris

47. — Belphégor.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

48. — Belphégor.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

BELPHEGOR

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

A Mademoiselle de Chammélay.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons domter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Représentant ou Phedre ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,

Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiere,
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au Sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit ; venons à notre affaire.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et Rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque Ame :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit : Hélas ! c'est mon mari ;

L'autre aussitôt répondoit : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,

Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa Légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps;
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce Monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guere; un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance;
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa

Fut la louange ; Apollon l'encensa,
Car il est maître en l'art de flatterie ;
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'applanit tout chemin ;
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en Journaux différents,
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le Diable en eut honte ;
L'autre Journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême,

Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis, mais que, parmi la bande,
Il pourroit bien Roderic préférer
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fonds de l'Ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son ame :
Hé quoi ! dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les si, les cas, les Contrats, sont la porte
Par où la Noise entra dans l'Univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités et Loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres États :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse :
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon

Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla ;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,
Ce disoit-elle ; un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse ;
J'en ai regret, et si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien ;
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'Histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Ayant sans cesse et le pere et la mere,
Et la grand'sœur, avec le petit frere ;

De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident,
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant! Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit:
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:

Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient; il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit,
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre;
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si tôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergents.

Tout aussitôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps ; Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore ; autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chassoit les Esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),

Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amene,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon et son conjurateur :
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart ;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'Esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,

Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est Madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le Monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage :
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de sa Confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin,
Mais, comme tout se corrompt à la fin,

Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut ; il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les Enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

Fragonard inv. *T. Marchal sc.*

LA CLOCHETTE.

Imp. Turgis Paris

49. — La Clochette.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

50. — La Clochette.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LA CLOCHETTE

CONTE

Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !
J'avois juré hautement en mes vers,
De renoncer à tout Conte frivole :
Et quand juré ? C'est ce qui me confond ;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et, supposé que quant à la matiere
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas

Le réparer par la forme ? En tout cas,
Voyons ceci. Vous saurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
Ores ce sont suppôts de sainte Église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'Io, portant une clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les Loix ont avancé ce temps :
Les Loix songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le Bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,

Ou tous les trois, firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rèz de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle,
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mere, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu sait la vie ; elle tance Isabeau ;
Vous la renvoie, et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette :
Puis il la prit et, la faisant sonner,
Il se fit suivre, et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouit la voix de son amant :
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.

A ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

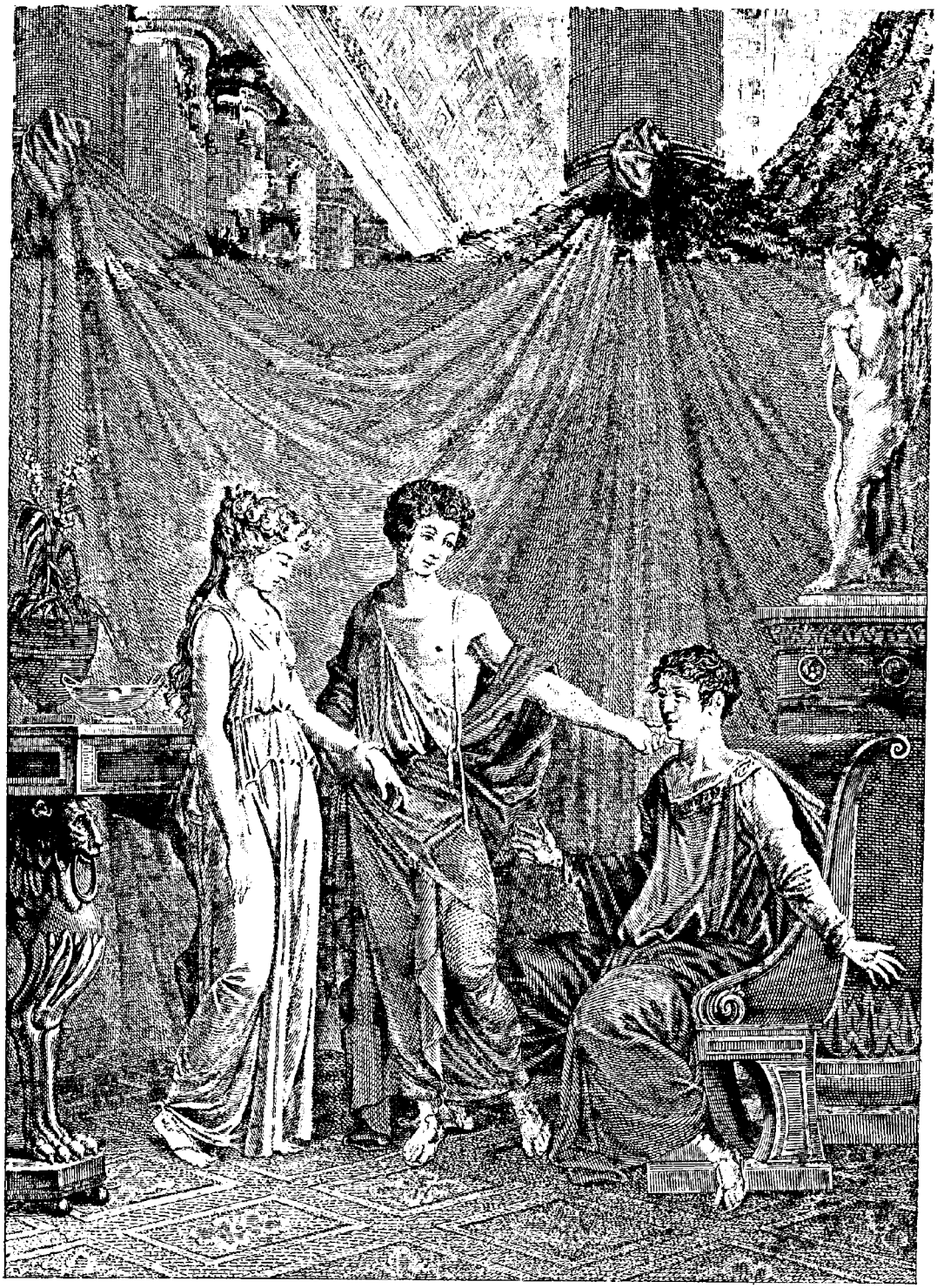
51. — Le Glouton.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE GLOUTON

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il creve. On y court ;
On lui donne maints clysteres ;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires :
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu,
Et, puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson.



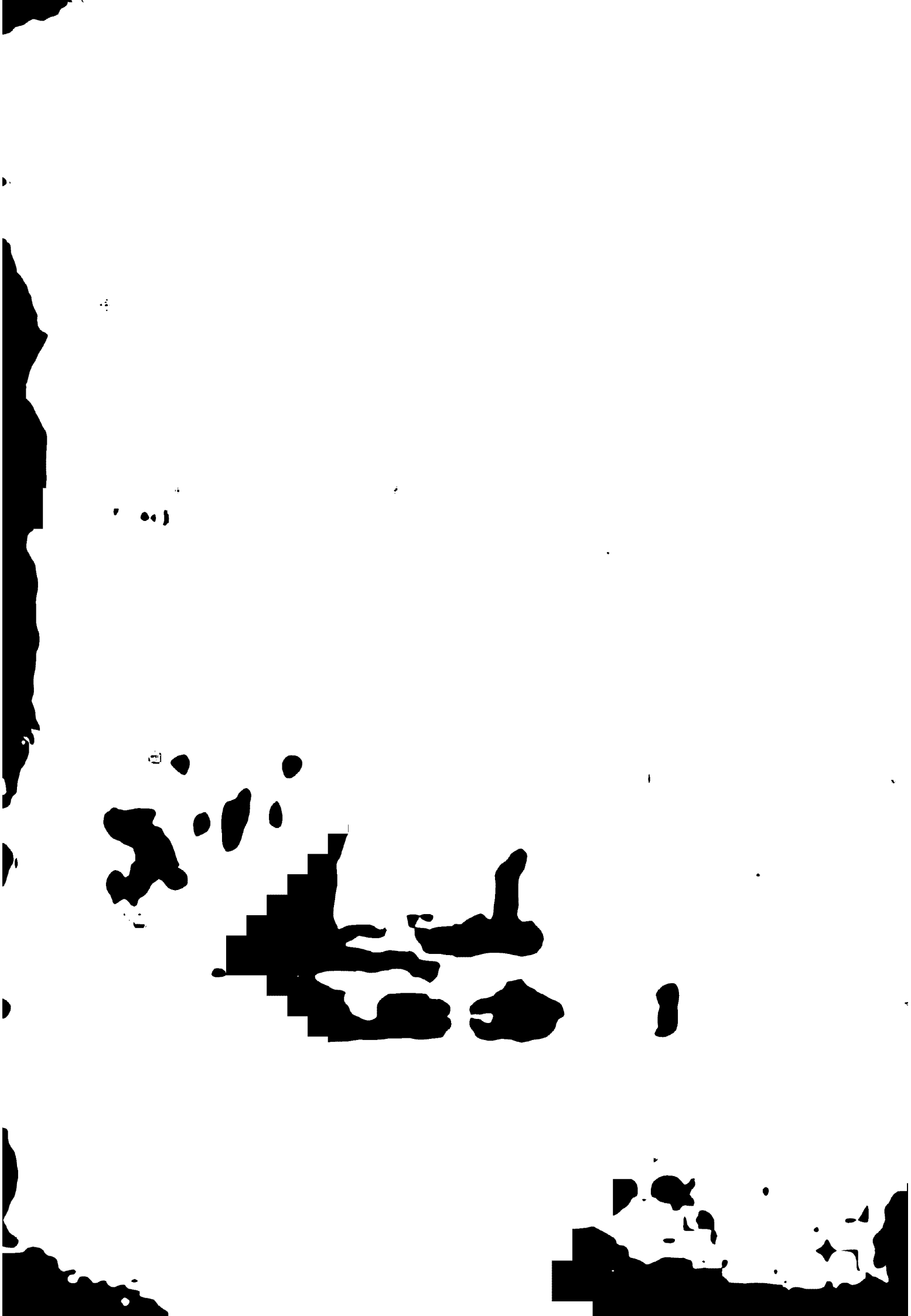
52. — Les Deux Amis.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES DEUX AMIS

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Axiocus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere,
Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
— Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere :
Je prends sur moi le hasard du péché.



55. — Le Baiser prêté.

Gravure terminée. — Édition de 1795.

56. — Le Baiser rendu.

Par Touzé

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE BAISER RENDU

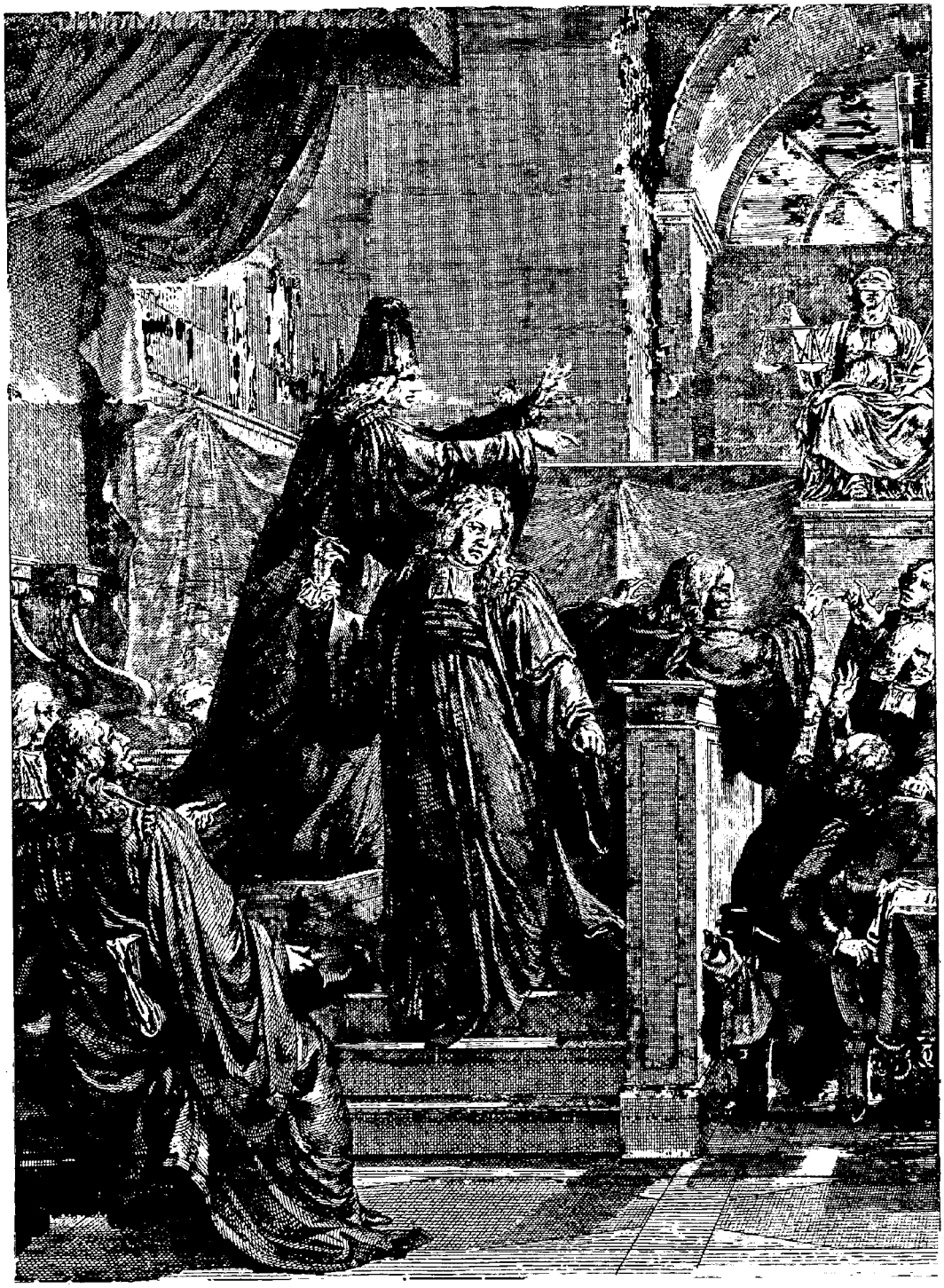
Guillot passoit avec sa mariée.
Un Gentilhomme à son gré la trouvant :
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise, à la charge d'autant.
— Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ;
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à son tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zele :
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidele,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

54. — Alix Malade.

Gravure terminée. — Édition de 1795.

ALIX MALADE

Alix malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
— Oui, je le veux, lui répondit la Dame.
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence ;
Sonne au Couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
— C'est Pere André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession.
— Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André, le Confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.



53. — Le Juge de Mesle.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE JUGE DE MESLE

Deux Avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un Juge de Province :
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre ; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au Défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
La Cour s'en plaint, et le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard ;
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

SOEUR JEANNE

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille ;
Toujours étoit en oraison,
Et toujours ses Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbesse leur dit :
Vivez comme Sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION D'ANACRÉON

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystere :
Traits si pareils jamais ne se sont vus,
Et tu pourras à Paphos et Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.

58. — Imitation d'Anacréon. « Le portrait d'Iris. »

(Eau-forte)

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit;
Le vent, le froid, et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant ;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphême ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pieces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur :
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige

Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

57. — Sœur Jeanne.

Gravure terminée. — Édition de 1795.

DISSERTATION

SUR LA JOCONDE

DISSERTATION

SUR LA JOCONDE

---

*A MONSIEUR B****

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante, et j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne ; mais cela ne m'a point du tout surpris. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchants ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs et que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raison à force ouverte. Et, pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne sais quel Poëte aux ouvrages d'Homere, et qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble, pendant près de vingt siecles, eussent eu le sens commun. Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement, quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de M. Bouillon, il me semble voir Marfise

dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errants que cette vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher, et, quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute, puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant et une narration froide, entre une invention fleurie et enjouée et une traduction seche et triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux ouvrages. M. de La Fontaine a pris, à la vérité, son sujet d'Arioste; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matiere. Ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Térence, Ménandre; et le Tasse, Virgile. Au contraire on peut dire de M. B . . . que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son Maître, et qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un traducteur maigre et décharné; les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, et à tous moments, quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant; et je soutiens que non seulement

la Nouvelle de M. de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, et je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion sans l'appuyer de quelques raisons.

Premièrement donc je ne vois pas par quelle licence poétique Arioste a pu, dans un poëme héroïque et sérieux, mêler une fable et un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sais bien,* dit un poëte grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux poëtes et aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination, et qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite et rigoureuse, Bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, et je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade; de mêler ensemble des choses incompatibles; d'accoupler les oiseaux avec les serpents, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave et de plus héroïque que certains endroits de ce poëme?

Qu'y a-t-il de plus bas et de plus bouffon que d'autres ? Et, sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde et d'Astolfe ? Les Aventures de Buscon et de Lazarille ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité : et qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! si à la descente d'Énée dans l'Italie il lui avoit fait conter par un Hôtelier l'Histoire de Peau d'âne ou les contes de ma Mere l'Oie ? Je dis les Contes de ma Mere l'Oie, car l'Histoire de Joconde n'est guere d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote), si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet; que diroient ces critiques s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier que, si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de jurisdiction sur les ouvrages d'esprit, et qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un Conte si bouffon : vous diriez que non seulement c'est une Histoire très véritable, mais que c'est une chose très noble et très héroïque qu'il va raconter. Et certes, s'il

vouloit décrire les exploits d'un Alexandre ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement :

Astolfo, Re de' Longobardi, quello
A cui lascio il fratel monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza sua si bello
Che mai poh' altri giun sero a quel segno :
N'avria a fatica un tal fatto a pennello
Apelle, Zeuzi, o se v'è alcun più degno.

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte d'Horace :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, et que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule que de raconter une histoire comique et absurde en termes graves et sérieux, à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez; car a lors il aide lui-même à se décevoir, et ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue et ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison et qui ne laissent pas néanmoins de passer à cause

qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien poëte comique pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit,* dit ce poëte, *une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien Rhéteur, de plus absurde que cette pensée? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce-qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet et de la Berne, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration et par la maniere plaisante dont il dit toutes choses? C'est ce que M. de La Fontaine a observé dans sa Nouvelle ; il a cru que dans un Conte comme celui de Joconde il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte, à la vérité, des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles. Par-tout il rit et il joue, et, si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées, et plus absurdes encore que la chose même ; mais il s'en sauve en riant, et en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres :

Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que

dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa femme :

Ma, da l'amor che porta, al suo dispetto,
A l'ingrata moglie, li fù interdetto.

Voilà, sans mentir, un amant bien parfait, et Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son Valet, et soi-même, puisqu'il n'y a point de passion plus tragique et plus violente que la jalousie qui naît d'une extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages et les plus modérés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, et ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers, que devoit faire un jeune homme comme Joconde dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Étoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentiments d'horreur et de mépris ? M. de La Fontaine a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'une amour romanesque et extravagante. Cela ne serviroit de rien, et une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous est dépeint ni

avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fond de la vertu et de l'honnêteté de sa femme. Ainsi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose M. de La Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres que l'éclat :

Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre Monde,
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien ;
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne, etc.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde que pour fonder la maladie et la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique et qui ne vaut rien dans un Conte pour rire, au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrètement les plaisirs de sa femme, comme l'a

dépeint M. de La Fontaine, n'a rien que de plaisant et d'agréable, et c'est le sujet ordinaire de nos Comédies. Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'*agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable, et le saint Sacrement n'est-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, et de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de là ? Où est-ce que Joconde trouve si vite une hostie sacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme par un serment si exécrable? Avouons que M. de La Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois et des Césars qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque, et peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthene : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse ;* qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas : car quelquefois de la plus haute gravité de son style il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant ? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe et Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Corneto :

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire a Roma, e gito era a Corneto.

Si M. de La Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs, et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eues d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile ne se laisse pas emporter à ces ex-

travagances Italiennes et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel, et ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage que peu de gens connoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de La Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet c'est ce *molle* et ce *facetum* qu'Horace attribue à Virgile, et qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien :
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid ; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, et qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration et occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour et de jalousie avoit fait tuer ses enfants :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait

M. de La Fontaine à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prêt à partir :

Vous autres bonnes gens eussiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme, etc.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami ; ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sais quoi qui nous charme, et sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout c'est un je ne sais quoi, et, si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair. Et c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes, et je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimeres qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, et qui sont capables de vous embarrasser. La premiere regarde l'endroit où ce Valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolfe et de Joconde au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parcequ'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe et

Joconde viennent d'arriver fraîchement, et d'où ils doivent partir le lendemain; ce qui est une raison suffisante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps et à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse parceque, s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que, dans la Nouvelle de M. D. L. F., tout ce mystere arrive chez un Hôte où Astolfe et Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, et étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle que celle dont il se sert. A cela je réponds que, si ce Valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure et qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. et tel qu'il devoit être en effet pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, et n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire si M. D. L. F. nous l'avoit représenté comme un amoureux de roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse et de passion qu'il lui met dans la bouche sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce Valet et cette fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours, et qu'ainsi étant continuellement observés l'un et l'autre par les gens

d'Astolfe et de Joconde et par les autres Valets de l'hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela ? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parceque cela se suppose aisément de soi-même, et que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parceque, si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolfe et Joconde avoient promis, il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte; autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles le temps qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolfe et Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptants ? En effet ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que, dans la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine, Astolfe et Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce-qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée,

comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaisir amoureux,

au lieu que dans l'Arioste c'est une infâme qui va courir le pays avec eux, et qu'ils ne sauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que, quand Astolfe et Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition; et il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire, et qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme fasse à un roi une proposition si étrange que celle d'abandonner son Royaume et d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable; au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur et qui ne sauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus. Ce n'est pas pourtant que de là je veuille inférer que Monsieur de La Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'Histoire de Joconde; il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser; ce seroit vouloir extravaguer sagement

puisqu'en effet toute cette Histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre: ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins il faut avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même ne pussent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux, car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émut entre Astolfe et Joconde pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un Valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, si vous voulez, à Arioste toute la gloire de l'invention; ne lui dénions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté et la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots; ne rabaissons point malicieusement en faveur de notre nation le plus ingénieux auteur des derniers siecles: mais que les graces et les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits; et, quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confessons

que, Monsieur de La Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très plaisante, il a mieux compris l'idée et le caractere de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piece de Monsieur Bouillon; j'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pont-Neuf par les regles de la Poétique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, et jamais style ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de La Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de La Fontaine pour un ouvrage sans défauts; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer, et où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, et c'est assez pour faire un ouvrage excellent :

Ergo, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon; c'est un auteur sec et aride; toutes ses expressions sont rudes et forcées; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, et, bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont que pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentiments en cela ne soient d'accord avec les miens; mais, s'il vous

semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, et en examiner seulement une page.

Astolfe, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie
Laissa l'Empire glorieux
Pour se faire Religieux,
Naquit d'une forme si belle
Que Zeuxis et le grand Apelle
De leur docte et fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être simple et coupée, que de commencer une narration en vers par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison ?

A qui son frere *plein de vie*...

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de sa grace ; car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'Empire *glorieux*...

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux comme il y a un Empire des Ottomans et des Romains, et qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman ? Ou bien il faut

tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville et une cheville grossiere et ridicule.

Pour se faire Religieux...

Cette maniere de parler est basse et nullement poétique.

Naquit d'une forme si belle...

Pourquoi *naquit ?* N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, et qui deviennent fort laids dans la suite du temps ? et au contraire n'en voit on pas qui viennent fort laids au monde, et que l'âge ensuite embellit ?

Que Zeuxis et *le grand* Apelle...

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle ? Cette épithete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des conquérants et à nos Saints. On peut bien appeler Cicéron un grand orateur; mais il seroit ridicule de dire le grand Cicéron, et cela auroit quelque chose d'enflé et de puéril. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Apelle est *le grand* Apelle ? Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis ; car il auroit été du moins le brave Zeuxis.

De leur docte et fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste que, quand Zeuxis et Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour

peindre une beauté douée de toute les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi, et que cette façon de parler est grossiere : *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau !*

Mais, si sa grace *sans pareille...*

Sans pareille est là une cheville, et le poëte n'a pas pu dire cela d'Astolfe puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au Monde plus beau que lui, c'est à savoir Joconde.

Étoit *du Monde la merveille...*

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que donne
Le royal éclat de son sang...

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfe de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire : ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.

Dans les *Italiques* Provinces...

Cette maniere de parler sent le poëme épique, où même elle ne seroit pas fort bonne, et ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être simples et naturelles.

Élevoient *au-dessus des Anges...*

Pour parler François il falloit dire : élevoient au-dessus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de son corps...*

De son corps est dit bassement et, pour rimer, il falloit dire *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu *naître...*

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui...

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au Monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de pareil et de sans pareil. Il a dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de là il conclut que la beauté sans pareille du Roi n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais, sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siecle : J'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait

d'éviter cela, et de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, et que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez, et, quelque résolution que j'aie prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même et que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu, si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides et platement dites, qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirions-nous de *ces murailles dont les ouvertures bâillent,* de *ces errements qu'Astolfe et Joconde suivent dans les pays Flamands ?* Suivre des errements, juste ciel ? quelle langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour Monsieur de La Fontaine de voir qu'il ait pu être mis en parallele avec un tel auteur; mais je suis encore plus honteux pour votre ami. Je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi hasarder cent pistoles sur la foi de son jugement ; s'il n'a point de meilleure caution et qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hasard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui, sous ombre d'un sens commun tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout

au hasard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. B. ; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens pour lui faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ?

Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez longtemps que je vous entretiens, et ma lettre pourroit à la fin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous? C'est que votre gageure me tient au cœur, et j'ai été bien aise de vous justifier à vous même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami.

J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, etc.

PLACEMENT DES ESTAMPES

DU PREMIER VOLUME

1. — Portrait de La Fontaine. —
2. — En-tête pour la notice. —
3. — Cul-de-lampe pour la notice. —
4. — Vignette de l'édition Didot pour le titre. —
5. — Joconde. *Le Lit.* Gravure terminée. 1
6. — Joconde. *Le Lit.* Dessin. 1
7. — Joconde. *Le Départ.* Eau-forte. 12
8. — Joconde. *Le Pardon*, par Malet. Grav. terminée. 21
9. — Le Mari coeu, battu et content. Dessin. 25
10. — Le Mari cocu, battu et content. Grav. terminée. 25
11. — Le Mari confesseur. Dessin. 33
12. — Le Mari confesseur. Grav. terminée. 33
13. — Le Savetier. Dessin. 37
14. — Le Savetier. Grav. terminée. 37
15. — Le Paysan et son Seigneur. Dessin. 39
16. — Le Paysan et son Seigneur. Grav. terminée. 39
17. — Le Muletier. Dessin. 45
18. — Le Muletier. Eau-forte. 45
19. — La Servante justifiée. Dessin. 53
20. — La Gageure des trois Commères. *La Servante.* Dessin. 59

21. — La Gageure des trois Commères. *La Servante.* Grav. term. 59
22. — La Gageure des trois Commères. *Le Poirier.* Grav. term. 67
23. — La Gageure des trois Commères. *Le Fil.* Grav. terminée. 71
24. — Le Calendrier des Vieillards. Dessin. 75
25. — Le Calendrier des Vieillards. Grav. terminée. 75
26. — A femme avare, galant eseroe. Dessin. 87
27. — A femme avare, galant eseroe. Grav. terminée. 87
28. — On ne s'avise jamais de tout. Dessin. 91
29. — On ne s'avise jamais de tout. Grav. terminée. 91
30. — Le Gaseon puni. Dessin. 93
31. — Le Gascon puni. Grav. terminée. 93
32. — La Fiancée du Roi de Garbe. *La Cassette*, par Monet. Grav. terminée. 99
33. — La Fianeée du Roi de Garbe. *Le Chevalier.* Grav. term. 127
34. — La Fianeée du Roi de Garbe. *L'Arbre.* Dessin. 109
35. — La Fianeée du Roi de Garbe. *L'Arbre.* Grav. terminée. 109
36. — La Coupe enchantée. Dessin. 135
37. — La Coupe enchantée. Grav. terminée. 135
38. — Le Faucon. Dessin. 157
39. — Le Faueon. Grav. terminée. 157
40. — Le petit Chien qui seeoue de l'or et des pierreries. Dessin. 169
41. — Le Pâté d'anguille. Dessin. 193
42. — Le Pâté d'anguille. Grav. terminée. 193
43. — Le Magnifique. Dessin. 201
44. — Le Magnifique. Grav. terminée. 201
45. — La Matrone d'Ephèse. Dessin. 211
46. — La Matrone d'Ephèse. Grav. terminée. 211
47. — Belphégor. Dessin. 221
48. — Belphégor. Grav. terminée. 221
49. — La Clochette. Dessin. 235
50. — La Cloehette. Grav. terminée. 235

51. — Le Glouton, par Mallet. Grav. terminée. 239
52. — Les deux Amis. Grav. terminée. 241
53. — Le Juge de Mesle. Grav. terminée. 247
54. — Alix malade. Grav. terminée. 245
55. — Le Baiser rendu. Eau-forte. 243
56. — Le Baiser rendu, par Touzé. Grav. terminée. 243
57. — Sœur Jeanne. Grav. terminée. 249
58. — Imitation d'Anacréon. *Le Portrait d'Iris*. Eau-forte. 251
59. — Vignette pour la table. —

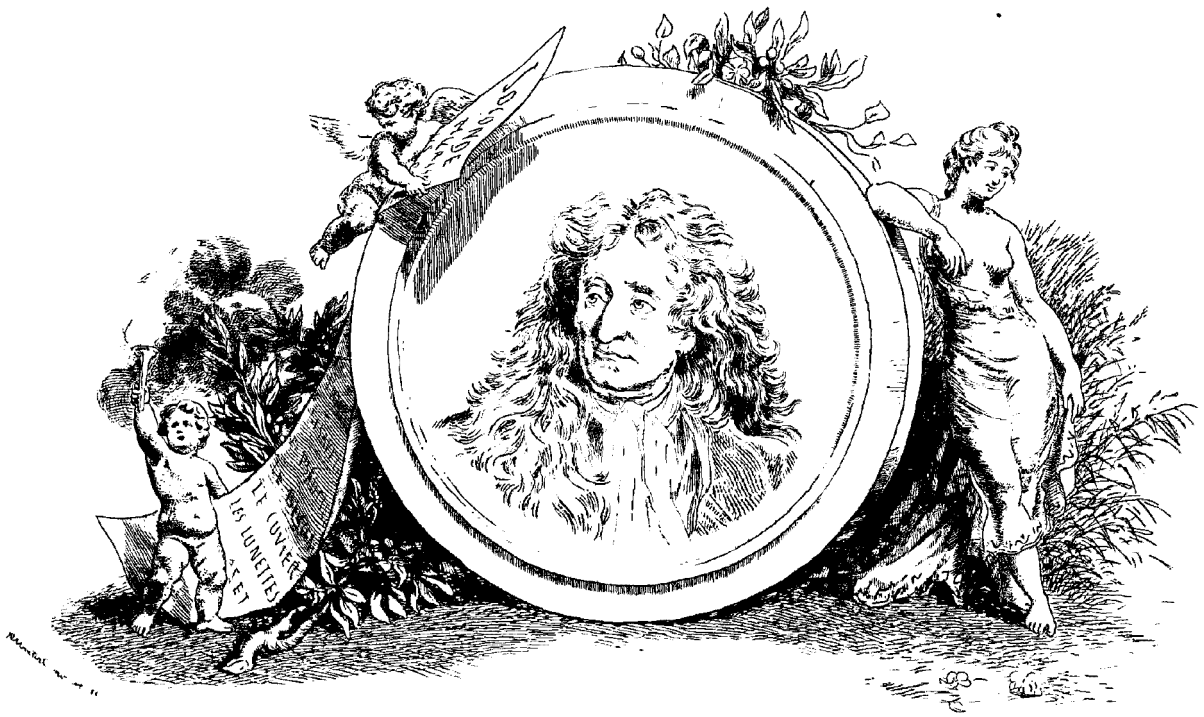


TABLE DES CONTES

DU TOME PREMIER

Joconde. *Nouvelle tirée de l'Arioste.* Page 1

Le Cocu battu et content. *Nouvelle tirée de Boccace.* 25

Le Mari confesseur. *Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.* 33

Le Savetier. *Conte d'une chose arrivée à Chasteau-Thierry.* 37

Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur. 39

Le Muletier. *Nouvelle tirée de Boccace.* 45

La Servante justifiée. *Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.* 53

La Gageure des trois Commeres, *où sont deux Nouvelles tirées de Boccace.* 59
Le Calendrier des Vieillards. *Nouvelle tirée de Boccace.* 75
A Femme avare galant escroc. *Nouvelle tirée de Boccace.* 87
On ne s'avise jamais de tout. *Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.* 91
Le Gascon puni. *Nouvelle.* 93
La Fiancée du Roi de Garbe. *Nouvelle.* 99
La Coupe enchantée. *Nouvelle tirée de l'Arioste.* 135
Le Faucon. *Nouvelle tirée de Boccace.* 157
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries. 169
Pâté d'Anguille. 193
Le Magnifique. 201
La Matrone d'Éphèse. 211
Belphégor. *Nouvelle tirée de Machiavel.* 221
La Clochette. *Conte.* 235
Le Glouton. *Conte tiré d'Athénée.* 239
Les deux Amis. 241
Le Baiser rendu. 243
Alix malade. 245
Le Juge de Mesle. 247
Sœur Jeanne. 249
Imitation d'Anacréon. Le Portrait d'Iris. 251
Autre imitation d'Anacréon. L'Amour mouillé. 253
Dissertation sur la Joconde. 257

Imp. Boron, Paris

60. — Portrait de Fragonard.

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

CONTES

DE

LA FONTAINE

AVEC

ILLUSTRATIONS DE FRAGONARD

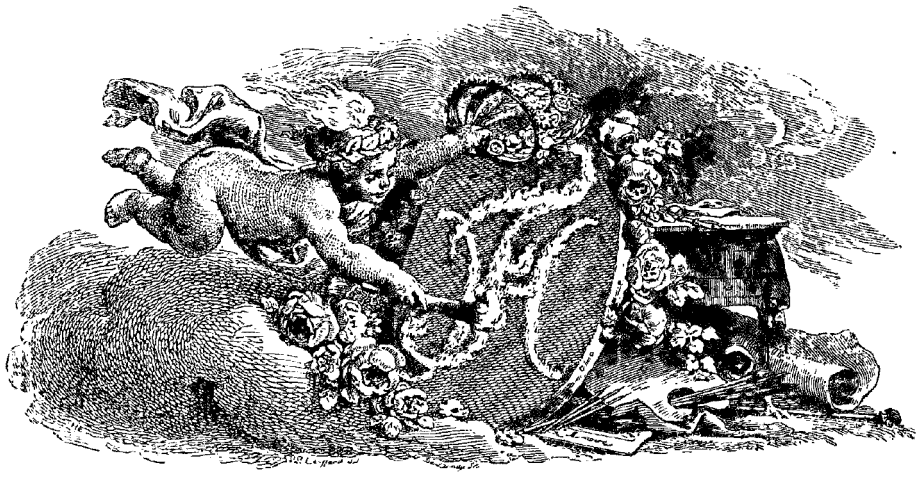
RÉIMPRESSION DE L'ÉDITION DE DIDOT, 1795

Revue et augmentée d'une Notice

PAR

M. ANATOLE DE MONTAIGLON

TOME SECOND



PARIS

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

53 *bis, quai des Grands-Augustins.*

—

1883

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS.

PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

M. DCC. XCV.

Fragonard inv. P. Martial sc.

LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.

62. — Les Oies de frère Philippe.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

CONTES
DE
LA FONTAINE

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, Belles, souffrez mon Livre ;
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser ? Ne sauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connoît gueres
S'il croit que les faveurs sont chez vous familieres :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;
Aussi ne sont-ce fourmilieres.
Ce que mon Livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné ? Très peu de chose ;
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal !
Contons, mais contons bien ; c'est le point principal,
C'est tout. A cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes ;
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait, mon Livre iroit le faire !
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté,
Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompense ?
Un Conte, où l'on va voir vos appas triompher ;
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le Printemps et l'Aurore
Dans l'esprit d'un garçon si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups.
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laissa les palais ; enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ;

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mere,
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus et ne songer à rien.
Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes ;
L'une, la haine des personnes,
L'autre, la crainte ; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux.
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être Hermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,

Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'Histoire.)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre Hermite nouveau cache avec très grand soin
Cent choses à l'enfant ; ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns desirs, aucun amour,
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux ;
L'entretint de petits oiseaux
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du Diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la premiere leçon.
Les dix ans expirés, matiere plus profonde
Se mit sur le tapis ; un peu de l'autre Monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la Nature,
Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déja plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le Vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre, et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout
De subsister sans connoître personne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton ;
C'étoit un étrange partage.
Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frere Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient : « Apprêtez la quête !
Voilà Frere Philippe ! » Enfin dans la cité
Frere Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,

Car il n'en vouloit point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mene voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos Hermites partis;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie;
Le Prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : Qu'est-ce là ?... — Ce sont des gens de Cour...
— Et là ?... — Ce sont palais... — Ici ?... — Ce sont statues...
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés,
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passerent devant lui. Dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant :
Qu'est-ce là, dit-il à son pere,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment l'appelle-t-on ? Ce discours ne plut guere
Au bon Vieillard, qui répondit :

C'est un oiseau qui s'appelle Oie.
— O l'agréable oiseau ! dit le fils, plein de joie.
Oie, hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix !
Ne pourroit-on point te connoître ?
Mon pere, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois ;
J'aurai soin de la faire paître.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

RICHARD MINUTOLO.

Imp. Bernal Paris

63. — Richard Minutolo.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

RICHARD MINUTOLO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie.
De beaux objets cet État est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie;
Femmes y sont qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudroit pas.
Une sur-tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune Gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors, de Paris jusqu'à Rome,
Galant qui sut si bien le numéro.
Force lui fut, d'autant que cette belle,
Dont sous le nom de Madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron,
Fut un long temps si dure et si rebelle
Que Minutol n'en sut tirer raison.

Que fait-il donc ? Comme il voit que son zele
Ne produit rien, il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez Madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle ;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie :
Sa concurrente étoit sa bonne amie.
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer ;
Et fit si bien que Madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler,
Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire :
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit pour vous dissimuler.

Votre mari voit Madame Simonne ;
Vous connoissez la galante que c'est.
Je ne le dis pour offenser personne,
Mais il y va tant de votre intérêt
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie ;
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux,
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous :
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle
Que votre époux chez Janot le Baigneur
Doit se trouver avecque sa Donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand Seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La Dame a stipulé

Qu'en une chambre où tout sera fermé
L'on les mettra ; soit craignant qu'on n'ait vue
Sur le Baigneur ; soit que, sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, et ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire ;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'histoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt :
Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire, et le drôle et sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buse ?
Lors pour sortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout ; si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence
Qu'en Italie on n'en refuse pas.

Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le Dieu d'Amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle ;
Il en eût pris du grand Diable d'Enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot, qui fit le réservé ;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande ;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guere n'attend : il tardoit à la Dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer ;
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari, point de Dame Simonne,
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser :

Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire ;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le Sire,
Il me faudroit un esprit bien plus fort :
Premièrement il jouit de sa belle ;
En second lieu il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta :
C'est trop souffrir, traître, ce lui dit-elle ;
Je ne suis pas celle que tu prétends.
Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire et te saute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue,
Fais le malade, et te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours ?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas, ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta Dame Simonne ?
Le rare oiseau ! O la belle friponne !

T'aimois-je moins ? Je te hais à présent ;
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre !
Pendant cela Richard pour l'appaiser
La caressoit, tâchoit de la baiser,
Mais il ne put; elle s'en sut défendre :
Laisse-moi là ! se mit-elle à crier ;
Comme un enfant penses-tu me traiter ?
N'approche point, je ne suis plus ta femme ;
Rends-moi mon bien, va-t'en trouver ta Dame ;
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis !
Je suis bien sotte et bien de mon pays
De te garder la foi de mariage !
A quoi tient-il que, pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie ?
Je le devrois afin de te punir,
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.
A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle. O Dieux, quelle insolence !
Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.

Elle tomba plus d'à demi pâmée :
Ah ! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant !
Que dira-t-on ! Me voilà diffamée !
— Qui le saura ? dit Richard à l'instant ;
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie ;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matiere d'amour.
J'étois réduit avant ce stratagême
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux.
Ai-je failli de me payer moi-même ?
L'eussiez-vous fait ? Non, sans doute, et les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content : vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.
Tout ce discours n'appaisa point Catelle ;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main : Laisse-moi, lui dit-elle ;
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle

Tous les voisins, tous les gens de Janot ?
— Ne faites point, dit-il, cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot ;
Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à présent bâti,)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir ! Songez-y, je vous prie ;
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cede.
La chose étant, poursuit-il, sans remede,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute espérance :
Jamais mon zele et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement...
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t-il ? Le plus fort en est fait.
Tant bien sut dire et prêcher que la Dame
Séchant ses yeux, rasserénant son ame,

Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
Car, quand l'amour d'un et d'autre côté
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savants en ce mystere.
Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé :
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé !

Fragonard inv. *P. Martinet sc*

LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

64. — Les Cordeliers de Catalogne.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES CORDELIERS

DE CATALOGNE

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Je veux vous conter la besogne
Des Cordeliers de Catalogne :
Besogne où ces Peres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soi filles et femmes,
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette Histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'Evangile,
(Temps à coter fort difficile,)
Un essaim de Freres Mineurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une Confrérie
Par les bons Peres fut bâtie.
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche :
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en Paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire
Quand ils ont pris leur nécessaire,

Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du Mariage :
Nous l'avouons ; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus grieve des offenses
C'est d'être ingrate ; Dieu l'a dit ;
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde ; et de vos restes
Rendez grace aux bontés célestes,
Nous laissant dixmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidele,
Qui vous témoigne notre zele ;
Droit authentique et bien signé,
Que les Papes nous ont donné ;
Droit enfin, et non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François.
Cela fondé sur l'Écriture :
Car il n'est bien dans la Nature

(Je le répete, écoutez-moi,)
Qui ne subisse cette Loi
De reconnoissance et d'hommage :
Or les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Où savoir chacune devez,
Il est clair que dixme en est due.
Cette dixme sera reçue
Selon notre petit pouvoir :
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience ;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'Apôtre
Qui font à notre intention :
Foi, charité, discrétion.
Frere André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,

Et passa pour un Salomon ;
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'Histoire,
Garda très bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du Prédicateur.
Ce n'est pas tout ; il s'exécute :
Chacune accourt ; grande dispute
A qui la premiere paîra :
Mainte Bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre Mere Sainte Église,
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu, souffrez qu'on respire ;
C'en est assez pour le présent :
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre :
Tout avec ordre ; et, croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux.
Le sexe suit cette sentence :
Jamais de bruit pour la quittance ;

Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion;
Puis de trinquer à la commere.
Je laisse à penser quelle chere
Faisoit alors Frere Frapart.
Tel d'entre eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes;
Tel aux douze et quinze passoit;
Frere Roc à vingt se chaussoit.
Tant et si bien que les Donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le Couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers;
Mais les Donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de dixmes accumulées;
Il s'en trouva de si zélées,

Que par avance elles payoient.
Les beaux Peres n'expédioient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car dans ces dixmes de rebut
Les Lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.
Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir en chemin faisant
Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu, j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain Frere;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :
Quoi ? Quelle affaire ? Êtes-vous folle ?
Il est minuit, sur ma parole :
Demain vous direz vos péchés;
Tous les bons Peres sont couchés.
— Cela n'importe, dit la femme.
— Hé, par Dieu, si, dit-il, Madame;

Je tiens qu'il importe beaucoup ;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, et quelle offense
Presse ainsi votre conscience ?
Demain matin, j'en suis d'accord.
— Ah, Monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle ; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer ; car, si j'attends,
Je ne le pourrai de long-temps ;
Le Frere aura d'autres affaires.
— Quoi payer ? — La dixme aux bons Peres.
— Quelle dixme ? — Savez-vous pas ?
— Moi, je le sais ! — C'est un grand cas
Que toujours femme aux Moines donne !
— Mais cette dixme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin ?
— Voyez, dit-elle, qu'il est fin !
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des œuvres de mariage.
— Quelles œuvres ? reprit l'époux.
— Eh ! là ! monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurois payé depuis l'heure ;
Vous êtes cause qu'en demeure

Je me trouve présentement ;
Et cela, je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumiere
De payer toute la premiere.
L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment ;
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre Dame
Payoit la même pension ;
Ce lui fut consolation :
Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :
Votre sœur paie à Frere Aubry ;
La Baillie au Pere Fabry ;
Son Altesse à Frere Guillaume,
Un des beaux Moines du Royaume.
Moi, qui paie à Frere Girard,
Je voulois lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cause !
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de Ville.
Mais, comme il étoit difficile

De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la Dame
Il fait venir Frere Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le mystere.
Puis, ayant enfermé ce Frere
A double clef, bien garrotté,
Et la Dame d'autre côté,
Il va par-tout conter sa chance.
Au logis du Prince il commence;
Puis il descend chez l'Échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et Monastere;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés;
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;

Bref, tous conclurent à la mort :
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au Couvent tout-à-l'heure ;
Mais, par respect de la demeure,
L'Arrêt ailleurs s'exécuta :
Un Bourgeois sa grange prêta.
La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heure consumée,
Les maris sautant à l'entour
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,
Ni Moinillon, ni béat Pere :
Robes, manteaux, et capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons ;
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes ;
Pour le pauvre Frere Girard,
Il avoit eu son fait à part.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE BERCEAU.

Imp. Lemoine Paris.

65. — Le Berceau.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE BERCEAU

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Non loin de Rome un Hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme sans bruit, et qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense ;
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire.
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants ;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire,
Comme il arrive en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux et d'air tant attrayant
Qu'il s'en piqua. Très bien le lui sut dire ;
Muet n'étoit, elle sourde non plus ;

Dont il avint qu'il sauta par-dessus
Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un ; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette belle ;
Pinuce étoit Gentilhomme bien fait,
Et jusques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, ô vous, peres et meres ;
Tant vos moitiés, vous, époux et maris :

C'est où l'Amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien ami, dans cette Hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard : Monsieur, ajouta l'Hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis ; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute ;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
— N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
L'Hôte repart : Il ne nous reste plus
Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenants ; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie
Vous et Monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit : Volontiers. Je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plus tôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.
Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite :
Chacun couché, pour la belle on mettoit

Un lit de camp ; celui de l'Hôte étoit
Contre le mur, attenant de la porte ;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant ;
Entre les deux, un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'Hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'Hôte apparemment
Devoit dormir, l'Hôtesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure
Et qui comptoit les moments de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Treve se fit ; mais elle dura peu :
Larçins d'amour ne veulent longue pause.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis

Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche et, quand il plut à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne sais quoi tomba.
Le bruit fut grand; l'Hôtesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître:
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue:
Près de ces gens, je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari!
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi,
Le compagnon dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre, et sans témoigner rien
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien.

Trop bien ! Je faux : et c'est tout le contraire ;
Il le fit mal, car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'Hôtesse eut quelque étonnement :
Qu'a mon mari, dit-elle, et quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie ;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents
Que le galant recommence la fête.
La Dame étoit de bonne emplette encor ;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.
Pendant cela, Colette, appréhendant
D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau ;
Et pour son lit il prit le lit de l'Hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix,
Gens trop heureux font toujours quelque faute
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.

Je te plains fort que le Ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi, Colette est un morceau de Roi.
Si tu savois ce que vaut cette fille!
J'en ai bien vu; mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! Je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout
Gaillardement six postes se sont faites;
Six de bon compte, et ce ne sont sornettes.
D'un tel propos l'Hôte tout étourdi
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'Hôtesse dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour son mari:
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles;
N'entends-tu point comme ils sont en débat
En son séant l'Hôte sur son grabat
S'étant levé, commence à faire éclat:
Comment, dit-il d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc ici pour cette affaire?
Vous l'entendez! et je vous sais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites!
Prétendez-vous, beau Monsieur que vous êtes,

En demeurer quitte à si bon marché ?
Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !
J'en suis d'avis ! Sortez de ma maison :
Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue.
A ce discours proféré brusquement,
Pinucio, plus froid qu'une statue,
Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement.
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'Hôtesse, ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles.
Le seul ami se souvint par bonheur
De ce berceau, principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix :
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?
T'ai-je averti que le vin seroit cause
De ton malheur ? Tu sais que, quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te démenes,
Et vas contant mille chimeres vaines
Que tu te mets dans l'esprit en dormant ;
Reviens au lit. Pinuce, au même instant,
Fait le dormeur, poursuit le stratagême,

Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'Hôtesse même
Qui n'y voulût aussi contribuer.
Près de sa fille elle alla se placer;
Et dans ce poste elle se sentit forte :
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, et la déshonorer ?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle;
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi;
Pinucio nous l'alloit donner belle !
L'Hôte reprit : C'est assez; je vous croi.
On se leva; ce ne fut pas sans rire,
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret, et quiconque eut du bon
Par devers soi le garda sans rien dire.

Léonard inv. P. Martial sc.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Imp Porval Paris.

[redacted]

66. — L'Oraison de saint Julien.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Beaucoup de gens ont une ferme foi
Pour les Brevets, Oraisons et Paroles;
Je me ris d'eux, et je tiens, quant à moi,
Que tous tels Sorts sont recettes frivoles;
Frivoles sont; c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles;
Paroles font en amour des merveilles:
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels Brevets je veux bien me servir;
Des autres, non. Voici pourtant un Conte
Où l'Oraison de Monsieur Saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, et mal passé la nuit.
Il s'en alloit devers Château-Guillaume,

Quand trois quidams, (bonnes gens, et sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien),
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
Après l'abord et l'ayant salué
Fort humblement : Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complete,
Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infestent la Province,
Que l'on ne sait à quoi songe le Prince
De le souffrir. Mais quoi ! les mal-vivants
Seront toujours. Renaud dit à ces gens
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, il tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrete
De certains Mots, Caracteres, Brevets,
Dont les aucuns ont de très bons effets ;
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,

Ainsi du reste ; où, sans pact ni demi,
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit, l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon Médecin
Ne sauroit faire avec tout son Latin.
Ces survenants de mainte expérience
Se vantoient tous, et Renaud en silence
Les écoutoit : Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque Oraison ?
— De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple et qui vis à l'antique.
Bien vous dirai qu'en allant par chemin
J'ai certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'Oraison ou d'Antienne
De Saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; et j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu ; c'est un mal que j'évite
Par dessus tous, et que je crains autant.
— Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
— Oui, dit Renaud. — Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,

Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.
Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi
Vous servez-vous de ces mots en voyage.
— Point, lui dit l'autre, et vous jure ma foi
Qu'invoquer Saints n'est pas trop mon usage :
Mais, si je perds, je le pratiquerai.
— En ce cas-là volontiers gagerai,
Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque Hôtellerie,
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agréable :
C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord, et gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable ;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.
Renaud dès-lors put bien s'appercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable.
Mais quel remede ? En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix :
Çà, descendez, dit-il, mon Gentilhomme ;

Votre Oraison vous fera bon besoin ;
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval,
Bottes aussi : Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de Guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue, et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, et craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup, malgré son Oraison,
Très mauvais gîte, hormis qu'en sa valise
Il espéroit ; car il est à noter
Qu'un sien Valet, contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'aventure.
Le drôle, ayant vu de loin tout le cas,
(Comme Valets souvent ne valent gueres,)
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son Maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit

Château-Guillaume, et dans l'Hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues,
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, et le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le Sort se plaît à dispenser les choses
De la façon ; c'est tout mal, ou tout bien :
Dans ses faveurs il n'a point de mesures ;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater, témoin les aventures
Q'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha.
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.
Son bon destin, par un très grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit, et ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.

Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit :
Dieu soit loué ! dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts : il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile, et perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble et frissonne,
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là, c'étoit une Servante
Et sa Maîtresse, une Veuve galante
Qui demeuroit au logis que j'ai dit,
Pleine d'appas, jeune, et de bonne grace.
Certain Marquis, Gouverneur de la Place,
L'entretenoit, et, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la Dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissant aux champs ;
Alloit, venoit, sans que ceux de la Ville
En sussent rien, non pas même ses gens.
Je m'en étonne, et tout plaisir tranquille

N'est d'ordinaire un plaisir de Marquis :
Plus il est su, plus il leur semble exquis.
Or il avint que la même soirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déja sa fin toute assurée,
Monsieur étoit de Madame attendu ;
Le souper prêt, la chambre bien parée :
Bons restaurants, champignons et ragoûts ;
Bains et parfums ; matelas blancs et mous ;
Vins du coucher ; toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le Patron des heureux,
Des jouissants. Étant donc la Donzelle
Prête à bien faire, avint que le Marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis
Par un sien Page, et de cela la belle
Se consola ; tel étoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment que, pleine de bonté,
Cette Servante, et confite en tendresse,
Par aventure, autant que sa Maîtresse,
Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;

Il peut mourir. Vous plaît-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
— Oui, je le veux, répondit cette femme ;
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette,
Et là dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoirez coucher.
Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie,
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force et courage.
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misere et de sa nudité :
L'Amour est nud, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la Chambriere monte,
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit : Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire,
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
— Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,

Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,
La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast, car il s'étoit nommé,
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait ; il ne se fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, et fait à la Donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du Marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme,
Même un peu mieux, la chronique le dit ;
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la Veuve, elle ne fit en somme
Que regarder, témoignant sòn desir ;
Soit que déja l'attente du plaisir
L'eût disposée, ou soit par sympathie,
Ou que la mine ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'Amour :
Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire ? Il n'y va rien du nôtre.
Si le Marquis est quelque peu trompé,

Il le mérite, et doit l'avoir gagné,
Ou gagnera ; car c'est un bon Apôtre.
Homme pour homme, et péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.
Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
Que l'Oraison de Monsieur Saint Julien
Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vîte.
Les voilà seuls, et, pour le faire court,
En beau début. La Dame s'étoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence, à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa Dame d'atour,
Point de clinquant, jupe simple et modeste,
Ajustement moins superbe que leste ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court,
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :
Par-là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai, mais je n'omettrai point
Q'elle étoit jeune, agréable, et touchante,
Blanche sur-tout, et de taille avenante ;
Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émue ?
Qui n'eût aimé ? Qui n'eût eu des desirs ?

Un Philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la premiere,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matiere;
Mais pour l'aider la Marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci;
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance
De mon époux; que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits.
Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet; et je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre :
Je transissois, je brûle maintenant :
Lequel vaut mieux? La belle, l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite;
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,

Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se montroit cruelle :
Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, et marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit,)
Il faut un siecle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit ; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus ;
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux, car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle, ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
Menu détail, baisers donnés et pris ;
La petite oie ; enfin ce qu'on appelle
En bon François les préludes d'Amour ;
Car l'un et l'autre y savoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,

On lui faisoit toujours quelque faveur :
Voilà, disoit la Veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les Brigands,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps,
Tant que le tout piece à piece s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi ?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.
Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite.
On se coucha. La Dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa Servante,
Le mit au sien ; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait ; mais comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce Conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là, plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la Veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir ;
Mais en secret, car il falloit pourvoir

Au Gouverneur. La belle, non contente
De ces faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette Hôtellerie
Où son Valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le Juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas, car le Greffe tient bon
Quand une fois il est saisi des choses :
C'est proprement la caverne au Lion ;
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes
Pour recevoir ; mais pour rendre, trop bien :
Fin celui-là qui n'y laisse du sien !
Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché ;
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous, et le trio branché
Mourut contrit, et fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance

Des Oraisons, dira quelqu'un de ceux
Dont j'ai parlé. Trois gens par devers eux
Ont un roussin et nombre de pistoles;
Qui n'auroit cru ces gens-la fort chanceux?
Aussi font-il florès et caprioles,
Mauvais présage, et, tout gais et joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance,
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence,
Quand sous la main lui tombe une beauté
Dont un Prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage,
Et, grace à Dieu et Monsieur Saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

Fragonard inv *P. Martial sc*

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Imp. Durand Paris.

[redacted]

67. — Le Villageois qui cherche son veau.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE VILLAGEOIS

QUI CHERCHE SON VEAU

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Un Villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
O Dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi, car c'étoit lettres closes.
Lors le Manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? Dites-le-moi.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

Imp Durval Paris

68. — L'Anneau d'Hans Carvel.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

CONTE TIRÉ DE RABELAIS

Hans Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute maniere ;
Il prit aussi soucis cuisants,
Car l'un sans l'autre ne va guere.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du Bailli Concordat,)
Fut du bon poil, ardente, et belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,
Alléguoit à la créature
Et la Légende, et l'Écriture,
Et tous les Livres les meilleurs ;
Blâmoit les visites secretes ;
Frondoit l'attirail des coquettes ;
Et contre un monde de recettes

Et de moyens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,
A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon Sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de reconfort;
L'histoire en est très véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le Diable
Lui mettoit au doigt un anneau,
Qu'il lui disoit : Je sais la peine
Qui te tourmente et qui te gêne,
Carvel; j'ai pitié de ton cas;
Tiens cette bague, et ne la lâches,
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras sans que le saches.

— Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur est grande :
Monsieur Satan, Dieu vous le rende !
Grand merci, Monsieur l'aumônier.
Là-dessus, achevant son somme
Et les yeux encore aggravés,
Il se trouva que le bonhomme
Avoit le doigt où vous savez.

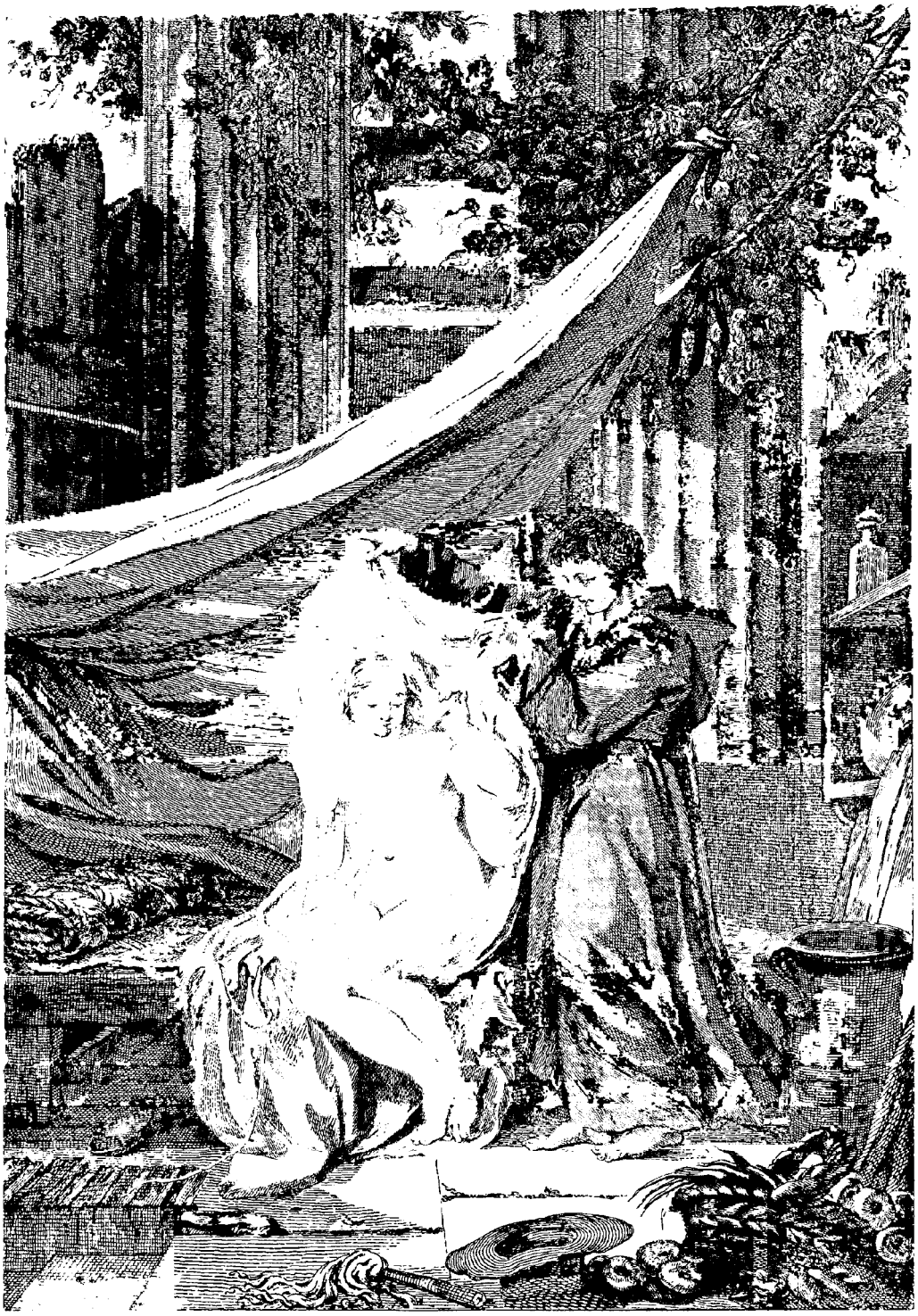
Fragonard inv. P. Martial sc.

L'ERMITE.

[redacted]

69. — L'Ermite.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



70. — L'Ermite.

(Eau-forte)

L'HERMITE, OU FRÈRE LUCE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Dame Vénus et Dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups ;
Tout homme est homme, et les Moines sur tous :
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille, ou femme jolie ?
Gardez le froc, c'est un Maître Gonin ;
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci ; je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour Saint ;
On lui gardoit place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint

Pleine de nœuds ; mais sous sa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse, et gros outre mesure ;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.
Un Bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce Bourg une Veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable et gentille ;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité ;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté ;
D'autre dot point, d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage ;
Il ne falloit matelas ni linceul :
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus ; Hymen, qui marchoit seul,

Mene à présent à sa suite un Notaire.
L'Anachorete, en quêtant par le Bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce :
Voici de quoi ; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, Frere Luce.
Pas n'y manqua ; voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déja dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par notre Anachorete
Étant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon par une belle nuit,
— Belle, non pas, le vent et la tempête
Favorisoient le dessein du galant —
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve, et toi, fille pucelle ;
Allez trouver mon serviteur fidele,
L'Hermite Luce, et partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne ;

Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas ;
Luce est benin. Toi, Veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un Pape, dont la vie
Réformera tout le peuple Chrétien.
La chose fut tellement prononcée
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa mere par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :
Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie, hélas, qu'en veut-il faire ?
Je ne sais pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.
— Sotte, tais-toi, lui repartit la mere ;
C'est bien cela ; va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la premiere, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
— Oui ? dit la fille ; hé ! mon Dieu ! menez-moi ;

Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.
— Tout doux, reprit la mere en souriant,
Il ne faut pas que nous allions si vîte ;
Car que sait-on ? Le Diable est bien méchant
Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs !
As-tu pris garde ? il parloit d'un ton cas,
Comme je crois que parle la Famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, sans courir ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre...
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
— Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. — Or bien, reprit la mere,
Puisqu'ainsi va, mettons-nous en priere.
Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix, et sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur ;
Il leur cria d'un ton à faire peur :
Femme incrédule, et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu ton Créateur,
Ne tarde plus ; va-t'en trouver l'Hermite,

Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien ! maman, l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu ! partons ; allons rendre visite
A l'homme saint ; je crains tant votre mort
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le falloit. — Allons donc, dit la mere.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint, ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire ;
Jeune fillette a toujours soin de plaire.
Notre cagot s'étoit mis aux aguets
Et, par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave Soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits ;
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux Pélerines
Du premier coup, et pendant un moment
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon Miserere.

Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la Veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre Hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite :
Je crains, dit-il, les ruses du Malin :
Dispensez-moi ; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée ;
Jamais de moi Saint Pere ne naîtra.
La Veuve dit, toute déconfortée :
Jamais de vous, et pourquoi ne fera ?
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disoit :
Hélas, maman, nos péchés en sont cause.
La nuit revient, et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton :
Retournez voir Luce le saint Hermite ;
Je l'ai changé ; retournez dès demain.
Les voilà donc de rechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçut. La mere s'en alla,

Seule s'entend ; la fille demeura ;
Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire ;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue,
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiser.
O papelards, qu'on se trompe à vos mines !
Tant lui donna du retour de Matines,
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger sa ceinture,
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-Pape, encore moins la mere ;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir :
Le jeu d'Amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz : D'où lui vint tant d'esprit ?
D'où ? De ce jeu ; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galante attendit ;
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mere eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage, et remercia l'hôte.

Lui de sa part rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien :
Gardez pourtant, Dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature,
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous régnerez, serez la Signora,
Ferez monter aux Grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, et Grands Seigneurs les autres,
Vos Cousins Ducs, Cardinaux vos Neveux :
Places, Châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune maniere,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.
La Signora, de retour chez sa mere,
S'entretenoit jour et nuit du Saint Pere,
Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;
Au demeurant, prenoit tous les matins
La couple d'œufs ; attendoit en liesse
Ce qui viendroit d'une telle grossesse :
Mais ce qui vint détruisit les Châteaux,

Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,
Et les Grandeurs de toute la famille :
La Signora mit au monde une fille.

Fragonard inv *P. Martial sc*

MAZET DE LAMPORECHIO.

Imp. Dorval Paris

[redacted]

71. — Mazet de Lamporecchio.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'Amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un Couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus ! je tiens que le Malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
Sauf toutefois l'assistance Divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenni da, non ; je prétends qu'au contraire

Filles du Monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur;
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté,
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est Nonne, ergo c'est une Sainte.
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts,
Font souvent pis; au moins l'ai-je ouï dire,
Car pour ce point je parle sans savoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin
Qu'à soi montrer ès Parloirs aguimpées
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens;

Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit Sœurs étoient, et l'Abbesse sont neuf,
Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient ;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux Peres fréquentoient,
Comme on peut croire, et tant bien supputoient
Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes.
Le bon Vieillard, Jardinier dessus dit,
Près de ces Sœurs perdoit presque l'esprit ;
A leur caprice il ne pouvoit suffire.
Toutes vouloient au Vieillard commander,
Dont, ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, et n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon,
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au Vieillard, un beau jour après boire
Et raisonnant sur le fait des Nonnains,

Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces Sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains
Sans demander récompense ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces Sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du Vieillard) :
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les Nonnes sont un étrange bétail :
Qui n'a tâté de cette marchandise
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce Couvent ;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus : l'une voudra du mou,
L'autre du dur : par quoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes.
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous ;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes.
Mazet reprit : Ce n'est pas là le point.

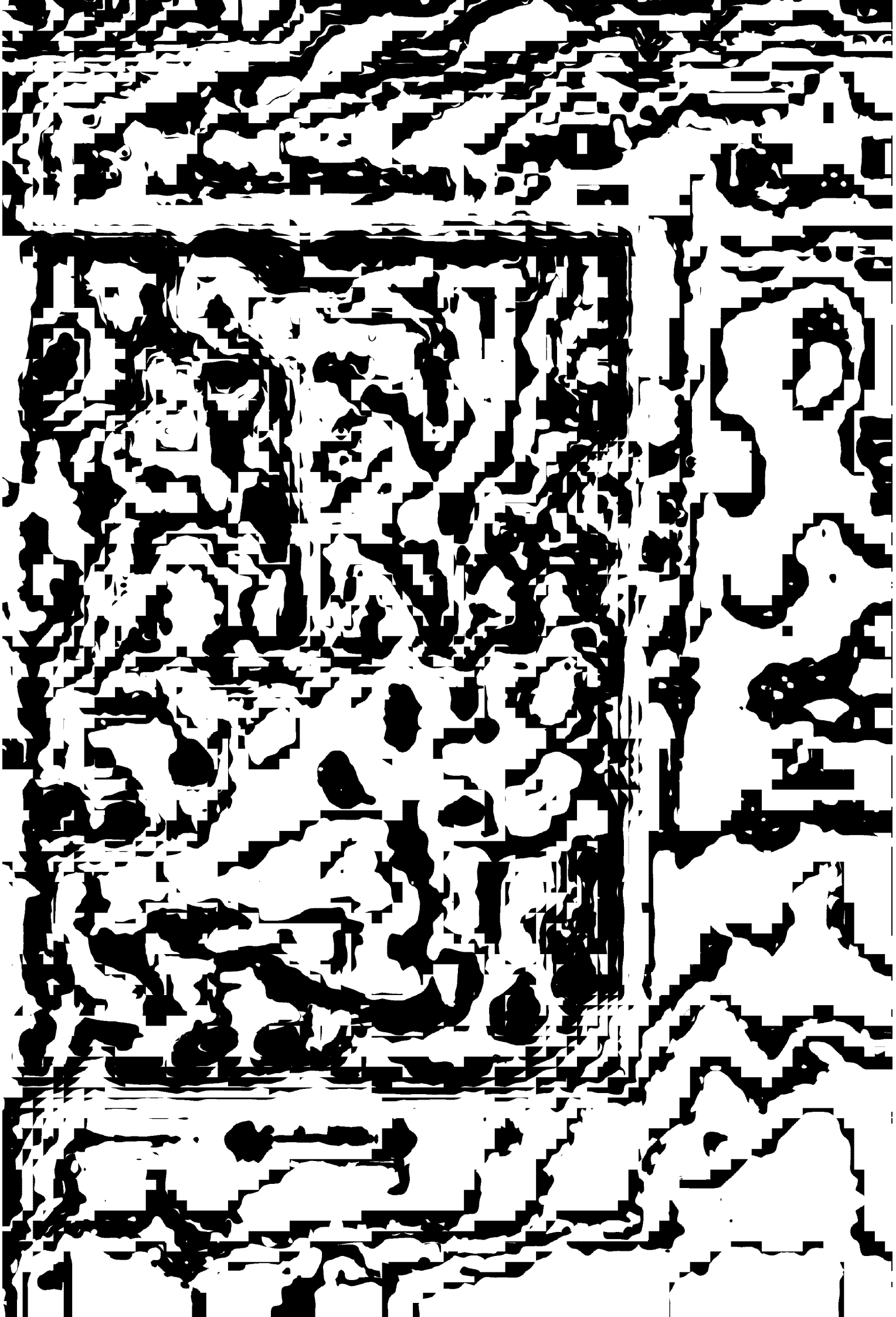
Vois-tu, Nuto ; je ne suis qu'une bête,
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête :
La raison est que je n'ai que vingt ans ;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bonhomme :
Au Factoton tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
— Allons, dit l'autre... Il me vient une chose
Dedans l'esprit ; je ferai le muet
Et l'idiot. — Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le Pater avec le Factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.
La chose alla comme ils l'avoient prévue.
Voilà Mazet à qui pour bien-venue
L'on fait bécher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire ;
Autour de lui les Nonnes alloient rire.
Un certain jour, le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe,
(Boccace dit qu'il en faisoit semblant)

Deux des Nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car sur le haut du jour
Nulle des Sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle ;
De ces deux donc l'une approchant Mazet
Dit à sa Sœur : Dedans ce Cabinet
Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût, pour quoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là-dedans ? et quoi faire ?
— Quoi ? dit la Sœur ; je ne sais ; l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?
— Jésus ! reprit l'autre Sœur se signant,
Que dis-tu là ? notre Règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant !
Si l'on nous voit ! Tu t'en vas être cause
De quelque mal. — On ne nous verra point,
Dit la premiere ; et quant à l'autre point,
C'est s'alarmer avant que le coup vienne :
Usons du temps, sans tant nous mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici ; nous avons tout à point,

L'heure, et le lieu, si touffu que la vue
N'y peut passer; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet
Tandis que l'autre, étant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
— Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la premiere,
Pour t'obliger : au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de maniere
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
— Je le vois bien, dit l'autre plus sincere :
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurément, et tu serois honteuse.
Tant y resta cette Sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la fut faire changer.
Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira non si gaillardement;
Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.

Les deux Nonnains n'oublierent la trace
Du Cabinet non plus que du jardin ;
Il ne falloit leur montrer le chemin :
Mazet pourtant se ménagea de sorte
Qu'à Sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un Pressoir tout au bout du Couvent.
Sœur Angélique et Sœur Claude suivirent,
L'une au Dortoir, l'autre dans un cellier ;
Tant qu'à la fin la Cave et le Grenier
Du fait des Sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le Sire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance ;
De quoi les Sœurs jeûnerent très long-temps.
Mazet n'avoit faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant presserent le here
Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc ;
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept ; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. — Miracle ! dit l'Abbesse ;
Venez, mes Sœurs ; nos jeûnes ont tant fait

Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent Chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé
Pour le plus sûr; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits Moinillons;
Ces Moinillons devinrent bientôt Peres,
Comme les Sœurs devinrent bientôt Meres,
A leur regret, pleines d'humilité,
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LA MANDRAGORE.

Imp. R. Taneur, Paris

[redacted]

72. — La Mandragore.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA MANDRAGORE

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

Au présent Conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle,
Et n'eut-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux ; car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot, en son temps, très insigne.
Bien le montra lorsque, bon gré, mal gré,
Il résolut d'être pere appelé ;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis.
Sainte ni Saint n'étoit en Paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;

Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit Matrones, Charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire ;
Le tout en vain, car il ne put tant faire
Que d'être pere. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré qu'aucun de par-delà ;
Propre, galant, cherchant par-tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
Il sut dans peu la carte du pays ;
Connut les bons et les méchants maris,
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles,
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les si, les car, enfin tous les détours ;
Comment gagner les confidents d'amours,
Et la Nourrice, et le Confesseur même,
Jusques au chien. Tout y fait quand on aime ;
Tout tend aux fins, dont un seul ïota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb sur Messer Nicia
Pour lui donner l'Ordre de Cocuage.
Hardi dessein ! L'épouse de léans,
A dire vrai, recevoit bien les gens,

Mais c'étoit tout ; aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrece,
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer.
Il ne savoit à quel Saint se vouer
Quand le mari par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagême,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude,
Car Nice étoit Docteur en Droit Canon ;
Mieux eût valu l'être en autre science
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute ? Il étoit vert-galant,
Lucrece jeune, et drue, et bien taillée.
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,

Un Curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture,
Et n'étoit chose, à son compte, plus sûre.
Le Grand Mongol l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme ;
Mainte Princesse et mainte et mainte Dame
En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai ; j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine
Ayant pour nom Mandragore, et ce jus,
Pris par la femme, opere beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre Monacale
D'aucun Couvent de jeunes Freres plein :
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin,
Sans demander un plus long intervalle ;
Et touchez là. Dans dix mois, et devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.
— Dites-vous vrai ? repartit Messer Nice ;
Vous me rendez un merveilleux office.
— Vrai ; je l'ai vu. Faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi, le Mogol est-il homme

Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce Curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrece agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrain ;
C'est la raison ; dès hui je vous en prie.
— Tout doux, reprit alors notre galant ;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie.
Vous allez vîte ; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
Mais ici bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal ?
Ce jus, doué de vertu tant insigne,
Porte d'ailleurs qualité très maligne ;
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente, et souvent on en meurt.
Nice reprit aussitôt : Serviteur ;
Plus de votre herbe, et laissons là Lucrece
Telle qu'elle est ; bien grand'merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis pere ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere :

C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.
L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre ?
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguere d'allégresse,
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste, et sachez que Nature
A mis remede à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précede au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage :
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire in anima vili
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage

Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que Madame Lucrece,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause;
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute;
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.
Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient, allégua le danger,
Et l'infamie; il en seroit en peine;
Le Magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses Citadins!
Lucrece étoit échappée aux blondins;
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre!
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystere!
Sottise et peur contiendront ce pitaud;
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,

Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison,
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel que la Mandragore
Consume en vain sur lui tout son venin :
Car, quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le Sire,
Et dès ce soir donner la potion ;
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon ;
C'est là son fait, laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même ; il est sage et discret.
J'oublie encor que pour plus d'assurance
On bandera les yeux à ce paillard ;
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené.
Par Nicia le tout fut approuvé.

Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face elle crut qu'on rioit;
Puis se fâcha; puis jura sur son ame
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit?
Outre l'offense et péché trop énorme,
Calfuce et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents!
Suis-je de taille à souffrir toutes gens?
Quoi! Recevoir un pitaud dans ma couche!
Puis-je y songer qu'avecque du dédain?
Et, par Saint Jean! ni pitaud, ni blondin,
Ni Roi, ni Roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau.
Lucrece étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à Frere Timothée:
Il la prêcha, mais si bien et si beau
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit

Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai Garçon Meûnier ;
Un faux menton, barbe d'étrange guise ;
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mene à Messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence ; en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire ce soir ! Atournée ! Et pour qui ?
Pour qui ? J'entends ; n'est-ce pas que la Dame
Pour un Meûnier prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi ;
Meûniers ou Rois, il veut plaire à toute ame.
C'est double honneur, ce semble, en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage
Sitôt qu'il eut Dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit,
Plus de Meûnier. La galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme,
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
Qu'est-ce ci donc ? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage ; il ne mérite, hélas !
Un tel destin ; j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reine
Qu'elle donna la premiere façon
De cocuage ; et, pour le décoron,
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce Garçon la perle des Lucreces
Prendroit du goût ! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse, et de baisers de flamme
La parcourant : Pardon, dit-il, Madame ;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;

C'est Callimaque ; approuvez son martyre :
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire ;
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content. Vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achevera ; tout le reste est folie.
Lucrece avoit jusques-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer.
A son amant peut-elle se montrer
Après cela ? Qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi, et qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage et d'esprit.
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur, et fait que la pauvrette
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher, pour derniere retraite.

Elle y voulut tenir bon ; mais en vain ;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La Place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;
Il en usa selon sa passion :
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa ; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque,
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux.
Les jours suivants notre couple amoureux
Y sut pourvoir ; l'époux ne tarda gueres
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.
Pour ce coup-là fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore
Que notre époux, joyeux et triomphant,
Le va trouver, et lui conte comment
S'étoit passé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire ;

Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas ;
C'étoit au plus une nuit d'embarras.
Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
Je saurai tout ; Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on en donne à garder.
Vous savez bien qu'il y va de ma vie :
N'allez donc point faire la renchérie ;
Montrez par-là que vous savez aimer
Votre mari plus qu'on ne croit encore ;
C'est un beau champ. Que si cette pécore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir, car je me vais coucher,
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus ; tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre.
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre ;
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

Fragonard inv. *P. Martial sc*

LES RÉMOIS.

imp. Bellet Paris

[redacted]

73. — Les Rémois.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES RÉMOIS

Il n'est cité que je préfere à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;
Car, sans compter l'Ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galloises,
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un Roi.
Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession ;
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grace à certain talent,
Très bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse

L'alloit trouver; et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'Histoire :
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le Sire avoit Donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.
Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laisserent leurrer
A l'entretien libre et gai de la Dame :
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer;
Sage sur-tout, mais aimant fort à rire :
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux Bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements Gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,

Que d'ordinaire en amour on soupire ;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bonheur part à l'autre feroit.
Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite :
Amour est mort ; le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon :
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le moi, je vous le recommande.
La Dame donc pour tromper ses voisins
Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire,
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
— Bon, dirent-ils ; nous viendrons sur la brune.

Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant Ville gagnée,
Un bruit survint, la fête fut troublée ;
On frappe à l'huis. Le logis aux verroux
Étoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant : Celui-là frappe en maître !
Seroit-ce point par malheur mon époux ?
Oui ; cachez-vous, dit-elle, c'est lui-même :
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vîte en certain Cabinet :
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, et voit au feu le membre
Accompagné de maint et maint pigeon ;
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh ! oh ! dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? Alis notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramene ici !
La compagnie en sera plus complete.
Madame Alis, madame Simonette,

N'y perdront rien. — Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir :
— J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étoient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventures,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement ;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du Cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le Peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des Dames :
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison : le vin ne dura guere.

L'Hôtesse, étant alors sans Chambriere,
Court à la cave, et, de peur des Esprits,
Mene avec soi Madame Simonette.
Le Peintre reste avec Madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin;
Puis, tout-à-coup levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusques-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages;
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame! ne vous déplaise,
Que le courroux lui montant au cerveau,

Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours;
Tenez-vous coi; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas;
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce Cabinet
Que bien à point, et tantôt quand cet homme
Étant au lit prendra son premier somme.
Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendroit aussi-bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit; le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? Et puis, comme personne sage,

Elle remit sa coeffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint : mais c'étoit peu de chose ;
Dame fleurette en pouvoit être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la Peintre. On se remit en train ;
On releva grillades et festin :
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui, la premiere, auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite et fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des Esprits
Chez les voisins. Ainsi Madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la Dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son ame ;
Mais on l'emmene, et par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévere,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais, se sentant par le Peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagere

Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit : Tout doux ;
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que Messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous :
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
Puisque le Peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut, bon gré mal gré,
Qu'elle entre en danse ; et, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pié :
Vouliez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc ; notre Peintre y pourvut
Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette derniere eut ce qu'il lui fallut ;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard ; et le Peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bon soir. Le drôle, satisfait,
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du Cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,

Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De son dessein, ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

Fragonard inv. P. Martial sc.

LA COURTISANE AMOUREUSE.

[illegible]

74. — La Courtisane amoureuse.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA COURTISANE AMOUREUSE

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphême,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa Nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau :
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent : Boccace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.

C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le leche, et tant, qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? Deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir apperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme :
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fiere, et bizarre sur-tout :
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce.
Mettre à ses pieds la Mitre avec la Crosse
C'étoit trop peu ; les simples Monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs :
Il lui falloit un homme du Conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un Cardinal neveu.
Le Pape enfin, s'il se fut piqué d'elle,

N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; et, pour un Gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux:
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux:
Sa beauté même y perdit quelque chose;

Bientôt le lis l'emporta sur la rose.
Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes :
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement ; car peu d'entre ces Dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le desire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?

Ce fut Camille : Hé quoi ! dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis !
Il la fit seoir. Et puis, s'étant remis :
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
— L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit, chose que ne font guere
Celles qui sont Prêtresses de Vénus ;
Le vermillon leur vient d'autre maniere.
Camille avoit déja quelque soupçon
Que l'on l'aimoit ; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire ;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser sans rougir ;
Car du métier de Nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.

Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zele me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau :
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; et toutefois, Madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement :
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?

Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit;
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguere, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints ces dons si précieux:
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux:
Si je l'étois, je serois assez sage.
— Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant. Il est tard, et voilà
Minuit qui sonne; il faut que je me couche.
Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyoit: mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut long-temps, puis dit: Comment ferai-je?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
— Eh bien! Monsieur, dit-elle, appellerai-je?
— Non, reprit-il; gardez-vous d'appeler;

Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
— Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici ; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de Laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche, elle le déboutonne ;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.
Quoi ! De sa main ? Quoi ! Constance elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement,
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :

Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

CAMILLE

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE

Quoi ! Sur ce siege ?

CAMILLE

Eh bien ! non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE

Je ne saurois ; il fait froid ; je suis nu ;
Délacez-vous. Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de Princesse et de Reine ;
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé périt en un moment,
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?

Je crois que non ; j'en suis sûr, et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.
La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagême
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble, allez vous mettre aux piés.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle ; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusques-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,

Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fiere !
Une beauté ; je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entiere :
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant ;
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.
Camille donc s'étend, et, sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode, et se fait un coussin ;
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle :
Je suis content, dit-il, de votre amour ;
Venez, venez, Constance ; c'est mon tour.
Elle se glisse, et lui, s'approchant d'elle :
M'avez-vous cru si dur et si brutal
Que d'avoir fait tout de bon le sévere ?

Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien je sais le fond de votre cœur ;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie ;
Elle le peut ; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux ; et ne sais nulle Dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire ;
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là ;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta :
Voulez-vous pas, en attendant le Prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui ?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.

A tout cela Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mysteres
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

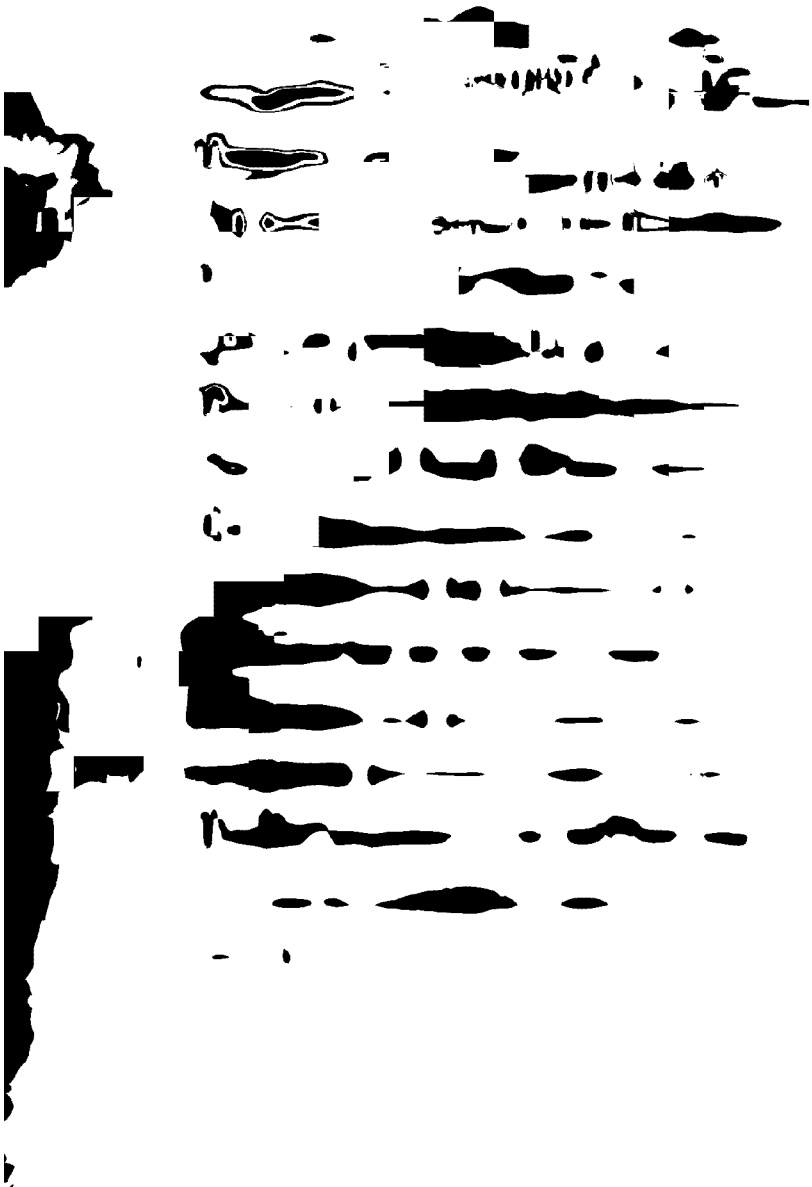
Or faites-en, Nymphes, votre profit.
Amour en a dans son Académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois, pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit,
Noviciat d'épreuves un peu dures.
Elle en reçut abondamment le fruit ;
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que possible on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai ? Je faux : Constance en étoit-elle
Aux éléments ? Oui, Constance en étoit

Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris et donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

Fragonard inv. P. Martial sc.

NICAISE.

Dorval Pinx.



75. — Nicaise.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

NICAISE

Un Apprenti Marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise on nommoit;
Garçon très neuf, hors sa boutique,
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons Bourgeois du temps de nos peres
S'avisoient tard d'être bons freres;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton;
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.

Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là :
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima ;
C'étoit la fille de son Maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot,
Soit par humeur franche et sincere,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Etant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer ; et moi, non :
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une Déesse,
Elle fait ces avances-là ;
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit :

Certain Dieu par fois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'Apprenti Marchand :
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais : ce sont trésors
Que ne méprise aucune Dame,
Tant soit son esprit précieux ;
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interpretes de ses desirs.
Tant fut, à ce que dit l'Histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,

Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure ;
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment ;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point ;
Je suis franche : n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire

Religieuse, à moins qu'un jour
L'Hymen ne suive notre amour.
Cet Hymen seroit bien mon compte,
N'en doutez point ; mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander ;
Mon pere est prêt de m'accorder :
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit Conseiller, soit Président,
Soit veille ou jour de Mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.
Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas.
La belle en étant sur ce cas,
On la promet ; on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.

Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, et rien de plus.
Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle differe le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mene au moûtier cependant
Notre galande encor pucelle :
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une Reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,

Perles, joyaux, et diamants :
Son épousé la faisoit Dame.
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin :
Ils devoient aller au jardin
Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystere.
La belle s'y rend la premiere,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.
Nicaise, après quelques moments,
La va trouver ; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau ; ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille querir un tapis.
— Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,
Dit la belle toute piquée ;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :

Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user : et périssent
Tous les vêtements du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart-d'heure ! un quart-d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guere ;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme, si je peux.
— En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chere
Ne sera point mal fait à nous :
Je cours ; c'est fait ; je suis à vous :
Deux minutes feront l'affaire.
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la dame ;
Un tel dédain lui vint en l'ame,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement

Elle avoit placé. Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon Ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse :
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari ; j'en fais vœu,
Et, de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaise en son lieu seroit.
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis,
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'Alphabet d'Amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.

Tous délais y font du dommage :
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi ! la dame au bel habit,
Mordant ses levres de dépit,
Retournoit voir la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose ? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois ; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose :
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne peche pas.
Grace à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant :

A quoi tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heure femme.
Retournons donc sans consulter :
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zele.
— Non pas cela, reprit la belle ;
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or respirez tout à votre aise ;
Vous êtes Apprenti Marchand,
Faites-vous Apprenti Galant :
Vous n'y serez pas sitôt Maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier :
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque Servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;

Mais ce que vaut l'occasion
Vous l'ignorez ; allez l'apprendre.

Fragonard inv. *P. Martial sc*

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Imp. Dorval Paris

76. — Comment l'esprit vient aux Filles.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

COMMENT L'ESPRIT VIENT

AUX FILLES

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;
Il divertit et la laide et la belle ;
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin et ne sert de deux clous :
Or devinez comment ce jeu s'appelle ?

Vous y jouez, comme aussi faisons-nous,
Soit jour, soit nuit ; à toute heure il est doux,
Car on y voit assez clair sans chandelle ;
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle :
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage :
Il fait venir l'esprit et la raison ;
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison ;
Coudre et filer c'étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée ;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mere lui disoit :
Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit ; à la fin on lui dit :
Allez trouver Pere Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion ;
Elle craignoit que ce ne fût dommage

De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.
Mon Révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir : des personnes m'ont dit
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'esprit ;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? Non pas pour grosse somme ;
A gros achat mon trésor ne suffit ;
Je reviendrai s'il m'en faut davantage,
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le Pere dit : Tout beau ;
Nous pourvoirons à ce qui vous amene,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous ;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend ;

Tous sont au Chœur ; le Portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion.
Elle le suit ; ils vont à sa cellule.
Mon Révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrette recule
Un peu la tête, et l'innocente dit :
Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
— Et vraiment oui, repart sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le teton.
Encore ainsi ? — Vraiment oui : comment donc ?
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau Pere étoit grande.
Eh bien ! dit-il, que vous semble du jeu ?
— A nous venir l'esprit tarde bien peu,
Reprit la belle. Et puis elle demande :
Mais s'il s'en va ? — S'il s'en va, nous verrons ;

D'autres secrets se mettent en usage.
— N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons.
— Soit fait, dit-il ; nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le Pater ; il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.
Lise songer ! Quoi ! Déja Lise songe !
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir ; pendant leur entretien
Lise rêvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystere,

Dimensions de l'esprit du beau Pere,
Et les encore, enfin tout le Phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre Frere Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
— Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frere ! Ah ! je suis bien surprise !
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
— Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en sais guere :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? Sache-le de ta mere ;
Elle est experte au fait dont il s'agit.
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l'esprit !
Lise s'en tint à ce seul témoignage
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disois fort bien
Quand je disois que ce jeu là rend sage.

Fragonard inv. *P. Martial sc*

L'ABBESSE MALADE.

Imp. Perrad, Paris

77. — L'Abbesse malade.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

L'ABBESSE MALADE

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici ?
Ce n'est mon fait : l'un dira que l'Abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens : bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de Nonnes,
Qu'ouailles sont la plupart des personnes :
Qu'il en passe une, il en passera cent,
Tant sur les gens est l'exemple puissant !
Je le repète, et dis, vaille que vaille :
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder ;
On est long temps à s'entre-regarder ;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,

Le reste suit et fait ce qu'il voit faire.
Qu'un seul mouton se jette en la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord ; tous se noieront à tas ;
Maître François en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas
Si, surseoyant ma principale Histoire,
Je te remets cette chose en mémoire.
Panurge alloit l'Oracle consulter ;
Il navigeoit, ayant dans la cervelle
Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe et « Médaille » l'appelle
« De vrai Cocu ». Dindenaut dans sa nef
Menoit moutons. Vendez m'en un, dit l'autre.
— Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef
D'assez priser ni vendre telle aumaille ?
Panurge dit : Notre ami, coûte et vaille,
Vendez m'en un pour or ou pour argent.
Un fut vendu. Panurge incontinent
Le jette en mer, et les autres de suivre ;
Au Diable l'un, à ce que dit le Livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, et le bélier l'entraîne ;

Adieu mon homme ; il va boire au godet.
Or revenons ; le Prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très grande
En rapportant la Moutonnière bande,
Car notre Histoire est d'ouailles encor ;
Une passa, puis une autre, et puis une :
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le Conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine Abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un Saint de Carême ;
Bonne d'ailleurs et gente, à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberoit
En fievre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,

A moins que de... (l'à moins est bien étrange,)
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
Jésus! reprit toute scandalisée
Madame Abbesse : Hé! que dites-vous là?
Fi! — Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important;
Et si bon n'est, deux en prendrez, Madame.
Ce fut bien pis : non pas que dans son ame
Ce bon ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa Communauté
Lui vînt sans peine approuver telle chose?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les;
Un tel remede est chose bien mauvaise;
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets;
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
— Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'Abbesse : or ça, par votre Dieu,
Le feriez-vous? Mettez-vous en mon lieu.

— Oui-da, Madame, et dis bien davantage :
Votre santé m'est chere jusques-là
Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançât. Mille remercîments
A Sœur Agnès donnés par son Abbesse,
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le Couvent se trouvoit en tristesse,
Quand Sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses Sœurs : Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ?
Cet avis fut approuvé de chacune ;
On l'applaudit ; il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit Nonne, soit Nonnette,
Mere Prieure, ancienne, ou discrete.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés. L'escadron, dit l'Histoire,

Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une Nonnain
Dans le desir de faire que Madame
Ne fût honteuse, ou bien eût dans son ame
Tel récipé, possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la premiere
A fait le saut qu'il suit une autre Sœur;
Une troisieme entre dans la carriere;
Nul ne veut demeurer en arriere.
Presse se met pour n'être la derniere
Qui feroit voir son zèle et sa ferveur
A Mere Abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette, ainsi que les Moutons
De Dindenaut, dont tantôt nous parlions,
S'alloient jetter chez la gent port'écaille.
Que dirai plus? Enfin l'impression
Qu'avoit l'Abbesse encontre ce remede,
Sage rendue, à tant d'exemples cede.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
OEillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux remede! O remede à donner!

Remede ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie ;
Dans ses écrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

F. Leonard inv. P. Martial sc.

LES TROQUEURS.

G. Jollet, Sc.

78. — Les Troqueurs.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES TROQUEURS

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en Hymen,
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi soit-il ! Semblable Indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds, car nos gens
Sont grands troqueurs ; Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de sapience,
Deux Villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guere,

Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des Prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le Notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des Manants lui dit : Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture ?
Notre Pasteur a bien changé de Cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et pargué non, car Messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire :
« Mes brebis sont ma femme » ; cependant
Il a changé ; changeons aussi, compere.
— Très volontiers, reprit l'autre Manant ;
Mais tu sais bien que notre ménagere
Est la plus belle. Or ça, sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour ? — Mon mulet ? eh ! parguenne !
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;

La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près :
Point de retour, vois-tu, compere Étienne.
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfere, et qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre ; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous.
Trop bien voilà Messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ni suros ni malandre,
Dit le second. — Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier ;

Ma foi, c'est bâme. — Et Tiennette est ambroise,
Dit son époux ; telle je la maintien.
L'autre reprit : Compere, tiens-toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?
L'autre Manant jura : Par la vertu,
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi, compere. Et de prendre la tasse,
Et de trinquer : Allons, sire Oudinet,
A Jeanne. Top. Puis : A Tiennette. Masse.
Somme qu'enfin la soute du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre Notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon Apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer ? Par Jeanne et par Tiennette :
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les Villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrete ;
Mais il en vint au Curé quelque vent.
Il prit aussi son droit ; je n'en assure,

Et n'y étois, mais la vérité pure
Est que Curés y manquent peu souvent.
Le Clerc non plus ne fit du sien remise :
Rien ne se perd entre les gens d'Église.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entredisoient en leur menus devis :
Bon fait troquer, commere ; à ton avis ?
Si nous troquions de Valet ? Que t'en semble ?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet ;
Le premier mois très bien ils s'en trouverent :
Mais à la fin nos gens se dégoûterent.
Compere Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette ; il y perdoit sans doute.
Compere Gille eut regret à sa soute :
Il ne voulut retroquer toutefois.

Qu'en avint-il ? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette.
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le Conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Belle demande ! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achete :
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four,
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chere : il ne s'y servit plat
Où Maître Amour, Cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est Maître Hyménée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compere Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : Gille a quelque secret ;

J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand;
Dédisons-nous, usons du Privilege.
Voilà l'Exploit qui trotte incontinent
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un Promoteur intervient pour le Siege
Épiscopal, et vendique le cas.
Grand bruit par-tout, ainsi que d'ordinaire;
Le Parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause,
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Etienne!
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car, s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la Chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille,
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson;

L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et, supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient
Sans le dédit ; c'étoit piece assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants,
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Auroit-on pris des Croquants pour troquants
En fait de femme ? Il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en Cour de Rome ;
Trop bien est-elle au Sénat de Rouen.
Là le Notaire aura du moins sa gamme
En plein Bureau. Dieu gard' sire Oudinet
D'un Rapporteur, barbon et bien en femme,
Qui fasse aller la chose du bonnet.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Imp. Porval Paris

[redacted]

79. — Le Cas de conscience.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE CAS DE CONSCIENCE

Les gens du Pays des Fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement ;
Cela ne leur coûte guere :
Tout leur est Nymphe ou Bergere,
Et Déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute :
Si la servante de l'Hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie ;
C'étoit la Nymphe Egérie ;
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le Monde
Apollon son serviteur,

Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : Te voilà ; nomme.
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du Roi.
De ce privilege insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi
Dans les Contes que voici,
Et, s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Silvanire,
Et, pour Messire Thomas,
Le grand Druïde Adamas,
Me mettroit-on à l'amende ?
Non ; mais, tout considéré,
Le présent Conte demande
Qu'on dise Anne et le Curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon.
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette étoit drue,
Honnête toutefois ; l'objet plut à sa vue.

Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés ;
Puis, dès auparavant aimé de la bergere,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la maniere.
Anne ne craignoit rien ; des saules la couvroient
Comme eût fait une jalousie :
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie ;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et droite,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrete
La fit quatre pas reculer ;
L'Amour, huit autres avancer.
Le scrupule survint, et pensa tout gâter ;
Anne avoit bonne conscience ;
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le desir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance :
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe ; et, très frot attentive,

Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
Puis force gens, assis comme notre bergere,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor si Guillot, c'est le sire,
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là :
Il comptoit pour siennes déja
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.
Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,

Comme un passe-volant mit en un coin ce cas,
Mais la chose fut apperçue.
Le curé Messire Thomas
Sut relever le fait, et, comme l'on peut croire,
En Confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.
Celui-ci mal-mena la belle :
Être dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très grand péché ;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée.
Je n'en parlerai point ; seulement on saura
Que Messieurs les Curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand ;
Tout aussitôt le jeune amant

Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé Messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire ; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires.
C'étoit jour de Calende (1), et nombre de confreres
Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent :
Ma Servante est un peu nouvelle.
Anne court ; et voilà les Prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte :
Aucuns des vins sont approuvés ;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table ; et le Doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.

(1) C'est un jour où les Curés du Diocese s'assemblent, pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement ; et cela se fait tous les mois. *(Note de La Fontaine.)*

Raconter leurs propos seroit chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien ! Chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potage, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'acheve
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légere de brochet la troupe enfin se leve.
Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge : il alla
Dire ceci, dire cela,
A Madame Anne, le jour même ;
L'appela cent fois sotte, et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre Curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs, sont-ce canailles ?
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au Prêtre outragé :
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

Fragonard inv *P. Martial sc*

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE.

Imp R. Taneur Paris

[redacted]

[redacted]

80. — Le Diable de Papefiguiere.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux :
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux ;
Nous n'en avons ici que la copie,
Et, par Saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une Province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince ;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,

Couleur vermeille et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
Cettui me semble, à le voir, Papimane.
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'Isle et Province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du Saint-Pere :
Punis en sont, rien chez eux ne prospere ;
Ainsi nous l'a conté Maître François.
L'Isle fut lors donnée en apanage
A Lucifer ; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses Commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux Messieurs
Vit un Manant rusé, des plus trompeurs,
Verser un champ dans l'Isle dessusdite.
Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le Manant avec peine et sueur
La retournoit et faisoit son labeur.

Survient un Diable, à titre de Seigneur ;
Ce Diable étoit des gens de l'Évangile,
Simple, ignorant, à tromper très facile,
Bon Gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux ;
Plus ne savoit apporter de dommage :
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent ; je suis un Diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, Vilain, que tous ces champs sont nôtres ;
Ils sont à nous dévolus par l'Édit
Qui mit jadis cette Isle en interdit ;
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, Vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le Manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle,
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
— Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le Lutin. Comment dis-tu ?... Touzelle ?...

Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or emplis-en ce lieu :
Touzelle soit, touzelle, de par Dieu !
J'en suis content. Fais donc vîte, et travaille ;
Manant, travaille, et travaille, Vilain :
Travailler est le fait de la canaille ;
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois Gentilhomme,
Né pour chommer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi.
L'août arrivé, la touzelle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du Diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le Laboureur vous la serra très bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :

Le pauvre Diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son co-partageant :
Le drôle avoit la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le Diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour ;
C'est ton métier : je suis Diable de Cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes ;
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
— Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le Lutin : mon lot sera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains ;
Je vais tenter quelques jeunes Nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les Nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le Manant prend raves belles et bonnes ;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au Diableteau, qui, l'épaule chargée,

Court au marché. Grande fut la risée ;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
Monsieur le Diable, où croît cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux, et vuide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le Manant, qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit.
Ah ! par la mort ! par la sang ! par la tête !
Dit le Démon, il le paîra, parbieu !
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête !
Çà, ça, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie ;
J'ai sur les bras une Dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas.
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la Confrérie
Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême

Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagême.
Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là, ceci sera mon arme.
Le Villageois, étourdi du vacarme,
Au Farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit : c'étoit sa ménagere,
Bonne galante en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle lui dit : Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce Diableteau : c'est un jeune Novice
Qui n'a rien vu; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun Démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,

S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le Clergé chante autour, à voix haute :
« Vade retro ». Perrette cependant
Est au logis le Lutin attendant.
Le Lutin vient ; Perrette, échevelée,
Sort et se plaint de Phlipot, en criant :
Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !
Il m'a perdue, il m'a toute affolée !
Au nom de Dieu ! Monseigneur, sauvez-vous ;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre votre Excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au Folet
Elle fait voir... Et quoi ? Chose terrible.
Le Diable en eut une peur tant horrible
Qu'il se signa, pensa presque tomber :
Onc n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il apperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.

Tous les voisins chommerent la défaite
De ce Démon ; le Clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

F. Naurard inv. P. Martial sc.

FÉRONDE

81. — Deuxième.

81. — Féronde.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

FÉRONDE

OU LE PURGATOIRE

Vers le Levant le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parcequ'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du Paradis
Un avant-goût à leur sens perceptible,
Du Paradis de son Législateur;
Rien n'en a dit ce Prophete menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.

En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux.
Ombrages frais, jardins délicieux,
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, et beaux par excellence;
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols. Il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis;
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement

Que quelque jour de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur Prince en toute occasion.
Par ce moyen leur Prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit Empire
Plus redouté que le sien ici-bas.
Or ai-je été prolixe sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche Manant, ayant soin du tracas,
Dixmes, et cens, revenus, et ménage
D'un Abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut Moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,

Les bons morceaux, et les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes Nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses Freres.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne; et dit-on
Que parentelle étoit entre la Dame
Et notre Abbé; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'ame,
En étoit pere, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse.
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le Prélat,
Et prétextoit ses allées et venues
Des soins divers de cet Économat.
Elle alléguoit mille affaires menues;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine;
Bref il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu

La Receveuse. Alors le Pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde;
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'imposer mains sur Madame Féronde;
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des Villes.
Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
Comme Prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
En amour dea, non en guerre; il ne faut
Prendre ceci pour guerriere bravade,
Ni m'enroler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'Histoire
Du Receveur, qu'on mit en Purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'Abbé le plonge en un très long sommeil.

On le croit mort ; on l'enterre ; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange maniere ;
Car il étoit au large dans sa biere,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela ? Songe-t-il ? Est-il mort ?
Seroit-ce point quelque espece de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, et qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux dit : Console-toi, Féronde ;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui, complets et bien comptés ;
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint Purgatoire :
Ton ame un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. L'Ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre Receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse et déplaisant à Dieu,
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.

Le Receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir : Mille ans ! c'est bien du temps !
Vous noterez que l'Ange étoit un drôle,
Un Frere Jean, Novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le Receveur requiert pardon, et dit :
Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grace ?
On la lui fait espérer, non si tôt ;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'Abbé,
Comme Prélat rempli de charité,
N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part ;
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'Ange en après lui fait un long sermon :

A tort, dit-il, tu conçus du soupçon :
Les gens d'Église ont-ils de ces pensées ?
Un Abbé blanc ! C'est trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? Cependant
Sire Prélat et Madame Féronde
Ne laisse perdre un seul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
— Ce qu'elle y fait ? Tout bien. Notre Prélat
L'a consolée, et ton Économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire.
— Dans le Couvent toujours a-t-elle affaire ?
— Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme,
Bon gré, mal gré, léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'Ame ;
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'Abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.

Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux ;
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater Abbas avec juste sujet
Appréhenda d'être pere en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa Paternité
Dit d'oraisons qu'on vit du Purgatoire
L'Ame sortir, légere, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour saint...
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta *Te Deum* à renfort ;
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'Abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfants.
A tant laissons l'Econome et sa femme,
Et ne soit dit que nous autres époux

Nous méritions ce qu'on fit à cette Ame
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

LE PSAUTIER.

p. Javaud Paris

82. — Le Pauvier.

82. — Le Psautier.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE PSAUTIER

Nonnes, souffrez pour la derniere fois
Qu'en ce Recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les Contes ne sont froids ;
Leur aventure a ne sais quelle grace
Qui n'est ailleurs ; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois ! Je faux d'un ; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien : Mazet le compagnon ;
L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce Conte-ci, qui n'est le moins frippon ;
Quant à Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous ; quatre, c'est compte rond.
Vous me direz : C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci.

Que voulez-vous? Je n'y saurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre Bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici,
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vîte à la présente Histoire.

Dans un Couvent de Nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante
Et se disoit sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le Conte dit que léans il n'étoit
Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soi;
Soupirs trottoient; bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant. Elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit

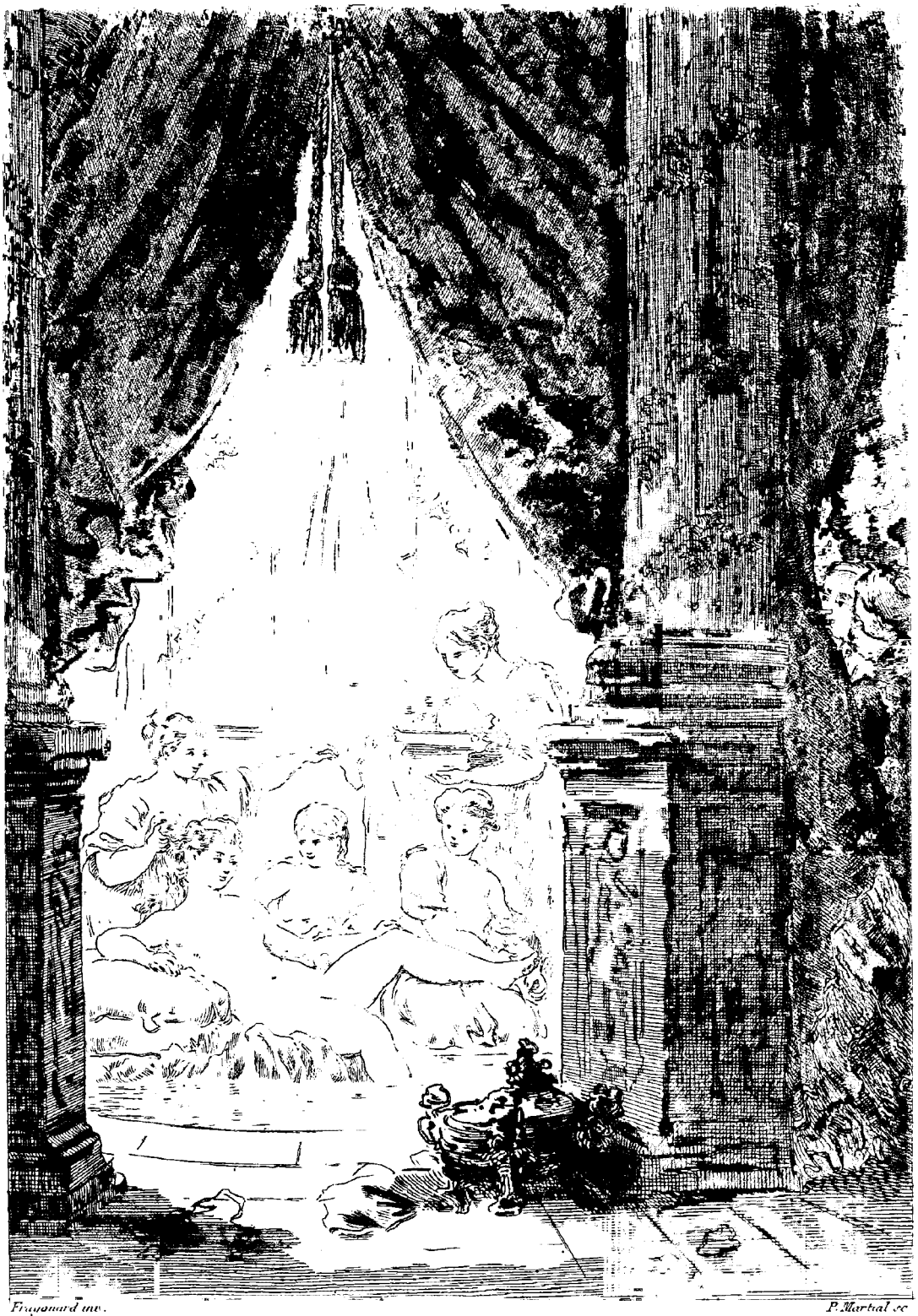
Pour deux raisons : son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit ;
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épierent les Sœurs
Qu'une nuit sombre, et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystere,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son Bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on ; il est pris :
Et de courir. L'alarme est aux esprits ;
L'essaim frémit ; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A Mere Abbesse ; et heurtant à grands coups
On lui cria : Madame, levez-vous ;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme !
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme ;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, Curé du voisinage.
Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,
Elle se leve en hâte, étourdiment,
Cherche son voile, et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage

Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux Nonnes familier,
Nommé pour lors entre elles leur Psautier.
La voilà donc de gregues affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du Diable, et qui nous gâtera
Notre Couvent! Si Dieu plaît, ne fera ;
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.
Chapitre donc, puisque Chapitre y a,
Fut assemblé. Mere Abbesse, entourée
De son Sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
Quoi! dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu!
Un tel scandale en la maison de Dieu!
N'êtes-vous point morte de honte encore?
Qui vous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie? Isabeau, savez-vous,

(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de Sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre Institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez avant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonnain,
Qui jusques-là, confuse et repentante,
N'osoit branler et la vue abaissoit,
Leve les yeux, par bonheur apperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en apperçût. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
Votre Psautier a ne sais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette ;
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse, et la jeune Nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit. Non pas que le Messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à-peu-près ; cela devoit suffire.

L'Abbesse dit : Elle ose encore rire !
Quelle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile, Esprit de Lucifer ;
Songez, songez, petit tison d'Enfer,
Comme on pourra raccommoder votre ame.
Pas ne finit Mere Abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
Raccommodez votre Psautier, Madame.
Tout le troupeau se met à regarder ;
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :
Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard ; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.
Le lendemain, ne fut tenu, pour cause,
Aucun Chapitre, et le jour ensuivant,

Tout aussi peu. Les sages du Couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire,
Car trop d'éclat eut pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque Nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils, le Pasteur à l'Abbesse,
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.



Fragonard inv. *P. Martial sc*

LE ROI CANDAULE.

Imp. Boulloi Paris.

[redacted]

83. — Le Roi Candaule et le Maître en droit.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE ROI CANDAULE

ET LE MAITRE EN DROIT

Force gens ont été l'instrument de leur mal :
Candaule en est un témoignage.
Ce Roi fut en sottise un très grand personnage ;
Il fit pour Gygès, son vassal,
Une galanterie imprudente et peu sage.
Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats dont la Reine est pourvue ;
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, et passe infiniment ;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,
Car j'en sais un très bon moyen ;
Mais à condition... Vous m'entendez fort bien
Sans que j'en dise davantage ;
Gygès, il vous faut être sage ;

Point de ridicule desir.
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine
Vous feroit faire pour la Reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée :
Vous êtes connoisseur ; venez être témoin
De ma félicité suprême.
Ils vont. Gygès admire. Admirer, c'est trop peu ;
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti,
Mais son silence eût fait soupçonner du mystere :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti,
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué :
Dieux ! disoit-il au Roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! et tout le reste !

De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage,
Car, en ce siecle ignorant,
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant ;
Et des louanges pareilles
De nos Dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau ;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le Prince, s'en doutant, l'emmena, mais son ame
Emporta cent traits de flamme ;
Chaque endroit lança le sien.
Hélas ! fuir n'y sert de rien ;
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du Prince, Gygès eut assez de conduite,
Mais de sa passion la Reine s'apperçut.
Elle sut
L'origine du mal ; le Roi, prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant ! Savoit-il point
Qu'une Reine sur ce point

N'ose entendre raillerie
Et, supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la Furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le desir très véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la Dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes!
Tels dons étoient pour des Dieux;
Pour des Rois, voulois-je dire:
L'un et l'autre y vient de cire;
Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout;
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence:

De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'est son mal,
Et les gens de ce caractere
Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?
Voilà le Roi haï, voilà Gygès aimé ;
Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue,
Dignité peu briguée et qui fleurit pourtant.
La sottise du Prince étoit d'un tel mérite
Qu'il fut fait in petto confrere de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre Roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte ;
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès

S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la Reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette Histoire ;
On la savoit assez ; mais je me sais bon gré,
Car l'exemple a très bien cadré ;
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le Docteur en Lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup-ci me fournira la scene ;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévere, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine,
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants :
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.
Rome donc eut naguere un Maître dans cet art
Qui du tien et du mien tire son origine,
Homme qui hors de là faisoit le goguenard ;

Tout passoit par son étamine ;
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissoit. Avint que le Légiste
Parmi ses Ecoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en Droit un cours
Qu'en amours.
Le Docteur un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais,
Car vous avez la mine, étant hors de l'École,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous ? Un François être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes !
Vous avez des talents, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'Etudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme,
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastere ;
Double porte, verroux, une matrone austere,
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,

Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
— Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le Docteur ;
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre Ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus ;
La chose est chez nous très commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune ;
Placez-vous dans l'Eglise auprès du bénitier ;
Présentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée,
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fut connu que de Dieu ;
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien.
Ne vous embarrassez de rien.

De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose :
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ;
Ici tous les moments sont chers et précieux :
Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux ;
Sans être Gascon, je puis dire
Que je suis un merveilleux sire.
Peut-être ne l'étoit-il point ;
Tout homme est Gascon sur ce point.
Les avis du Docteur furent bons ; le jeune homme
Se campe en une Église où venoit tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Graces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'Anges femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles ;
Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela.
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes ; cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un Ange, entre les autres,
En prit de bonne grace. Alors l'Étudiant

Dit en son cœur : Elle est des nôtres.
Il retourne au logis. Vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous ;
Il s'y fit nombre de folies.
La Dame étoit des plus jolies ;
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au Docteur. Discrétion Françoise
Est chose outre nature et d'un trop grand effort ;
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit,
Rit en Jurisconsulte, et des maris se raille :
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée,
Mais non pas impossible, et, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux Cieux,
Sa femme, encor que très rusée.
A ce discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce Conte
Fût propre femme du Docteur :

Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si, et des cas,
Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit, c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'Étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
A ce signe, ce n'est pas elle,
Disoit en soi le pauvre époux,
Mais les autres points y sont tous;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse,
Et celle-ci paroît causeuse
Et d'un agréable entretien;
Assurément c'en est une autre :
Mais du reste il n'y manque rien,
Taille, visage, traits, même poil; c'est la nôtre.
Après avoir bien dit tout bas :
Ce l'est, et puis : Ce ne l'est pas,
Force fut qu'au premier en demeurât le Sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire :
Vous vous êtes donnés un second rendez-vous?
Poursuivit-il. — Oui, reprit notre Apôtre;
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du premier
Pour n'en pas ménager un autre,
Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.
— La résolution, dit le Docteur, est belle.
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle.
L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir,
Mais qu'importe ? Il suffit que je sois content d'elle.
Dès-à-présent je vous réponds
Que l'époux de la Dame a toutes ses façons ;
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons,
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute ;
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais, aussitôt après, la vieille du message
M'a conduite en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'Amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi.
A ce discours jugez quels étoient les supplices
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain

Au lieu de l'Écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau Confrere,
Il n'étoit pas bien conseillé ;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remede au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un Récipiendaire
Au benoît état de Cocu,
S'il peut en sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;
Mais, quand il est déja reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en Cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage,
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,

Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde et, plus fine cent fois
Que le plus fin Docteur en Lois,
Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise,
Elle lui dit : Attendez là ;
Je vais trouver Madame Élise.
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre, et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,
C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir ;
Madame attend au lit. A ces mots, notre Maître
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome,
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal Préfet.
Le Docteur se dépouille ; et cette Gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le Sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire.
C'étoit en l'École de droit.
En l'École de Droit! Là même. Le pauvre homme,
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pamoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les Écoliers alors attendoient leur Régent :
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée et grand chuchillement,
Universel étonnement :
Est-il fou? Qu'est-ce là? Vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit fou; que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage,
Et puis la Dame se rendit
Belle et bonne Religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse;
Un Prélat lui donna l'habit.

Fragonard inv *P. Martial sc.*

LE DIABLE EN ENFER.

84. — Le Diable en enfer.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE DIABLE EN ENFER

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants ;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
Car pour ce point je l'excepte, et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là

Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit : Que n'est-ce un péché que cela !
Je la condamne, et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.
Alibech fut son nom, si j'ai mémoire ;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'Histoire.
Lisant un jour comme quoi certains Saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des Anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :
Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va sans dire adieu ;
Mere, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu ;
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre ;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,

Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre :
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris,
C'est d'être Sainte, et mériter pour prix
Qu'on me révere, et qu'on chomme ma Fête.
Oh ! quel plaisir j'aurois si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents !
Votre métier est-il si difficile ?
Je sais déja jeûner plus d'à demi.
— Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard' de mal fille et femme qui jeûne,
Sans pour cela guere mieux en valoir !
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me sont lettres closes,
Et qu'un Hermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.

Très sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.
Non loin de là notre Sainte apperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée,
C'étoit Rustic, jeune Saint très fervent ;
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être Sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué ;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé ;
Nous vous rendrons la chose familiere.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écoliere.
Il ne le fit ; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.

Qu'est-ce cela ? Moins que rien ; tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triomphes grands chez les Anges en sont :
Méritons-les ; retenons cette fille :
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair.
Il la retint, et fut si téméraire
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
Or sont nos Saints logés sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la Novice ;
Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? Elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut, pour tout service,
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consiste qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna ; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit ;
L'Hermite non. Une certaine bête,

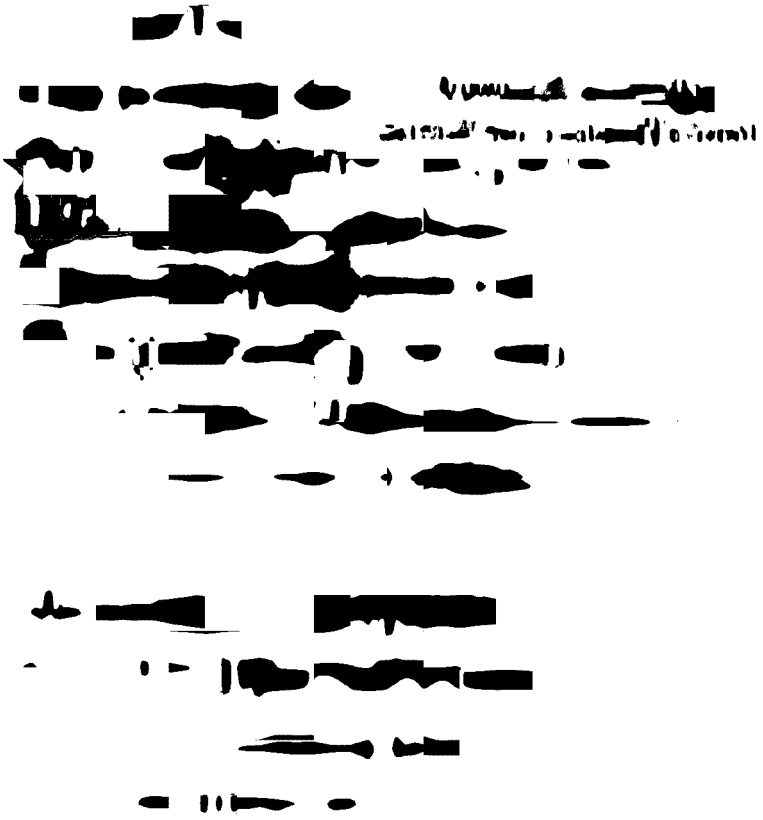
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grace et sa naïveté,
Et ses façons, et sa maniere douce,
L'âge, la taille, et sur-tout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant, sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clorre le bec,
Car toujours parle ; il va, vient, et respire :
C'est son patois ; Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre Hermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline ;
Et puis voilà de ma dévotion !
Voilà mes Saints ! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :
Ce n'est bien fait que de dormir si tôt,
Dit le Frater ; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en Enfer le Malin ;
Créé ne fut pour aucune autre fin :

Procédons-y. Tout-à-l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystere-là,
Et, ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce desir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grace au Frater ;
Sut ce que c'est que le Diable en Enfer.
Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que Sainte soit :
Frere Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : Il faut bien que le Diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise ;
Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. — Soit fait, ce dit le Frere.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,
Tant prit de soin, tant eut de charité
Qu'enfin l'Enfer s'accoutumant au Diable

Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'Enfer son prisonnier rappelle ;
Le Diable est sourd, le Diable n'entend point.
L'Enfer s'ennuie, autant en fait la belle ;
Ce grand desir d'être Sainte s'en va,
Rustic voudroit être dépêtré d'elle :
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le Sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.
Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents ; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mu d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être Sainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son Enfer on n'eût quelque soupçon ;

Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint Geolier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand' pompe.
L'Histoire dit que, par simplicité,
Elle conta la chose à ses compagnes :
Besoin n'étoit que votre Sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes ;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
— Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.
— Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin,
Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystere :
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un Enfer très suspect,
Usant des biens que l'Hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint pareille joie,
Ne plus ne moins qu'employoit au désert
Rustic son Diable, Alibech son Enfer.

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.



85. — La Jument du Compère Pierre.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA JUMENT

DU COMPERE PIERRE

Messire Jean, c'étoit certain Curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit; vous eussiez dit un Ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le Messire;
Et ce point-là, les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.

Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science;
Au demeurant, il n'étoit conscience

Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son Vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé Directeur,
Alloit par-tout, disant qu'un bon Pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compere Pierre,
Bon Villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont, pour tout ustensille,
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et belle et jeune encor,
Ferme sur-tout; le hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat; ce rustic ne m'eût plu;
Pour des Curés la pâte en étoit bonne
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête

De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs :
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs ;
Il s'inquiete, il trépigne, il remue
Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente,
A cet objet pour lui délicieux.
La Villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du Pasteur
Mystere aucun ; ni son regard flatteur,
Ni ses présents, ne touchoient Magdeleine ;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagême.
Pierre étoit lourd, sans esprit ; je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même,
Mais par-delà de lui demander rien
C'étoit abus et très grande sottise.
L'autre lui dit : Compere, mon ami,

Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit Roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond : Parbleu ! Messire Jean,
Je suis à vous ; disposez de mes peines,
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant ;
Il a mangé plus de son, par mon ame !
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau ;
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire,
Dit le Pasteur ; obliger mon compere,
Ce m'est assez ; je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,

Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vîte, et, si tôt que chez toi
Elle sera du marché revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi !
Messire Jean, vous êtes un sage homme ;
Voyez que c'est que d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,
Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.
Jean poursuivit : Or ça, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la maniere
Par où jument bien faite et pouliniere
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit,
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi sur-tout, car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement ;
Nous ne pourrions revenir au mystere
De notre vie. Encore un coup, motus,
Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus :
Toi-même après pratiqueras la chose.
Pierre promet de se taire ; et Jean dit :
Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,

Dépouiller nue et quitter cet habit :
Dégraffez-moi cet atour des dimanches.
Fort bien. Otez ce corset et ces manches.
Encore mieux. Défaites ce jupon.
Très bien cela. Quant vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme et juroit ses grands Dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : Voilà grande besogne !
Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre ? Eh ! las ! las ! Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange ?
Çà, dépêchons : c'est par trop marchandé.
Depuis le temps Monsieur notre Curé
Auroit déja parfait son entreprise.
Disant ces mots, il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main en disant :
Que ceci soit beau poitrail de jument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;
Car quant à ceux qui sur l'autre hemisphere
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guere.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours pour la cérémonie :
Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête ;
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc. Lors Pierre de crier,
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
Messire Jean, je n'y veux point de queue !

Vous l'attachez trop bas, Messire Jean !
Pierre à crier ne fut si diligent
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déja par le Prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été
Si, non content d'avoir déja parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le Curé Jean, qui lui dit : Foin de toi !
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi ?
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi ;
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : Malheureux !
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ! et puis viens-t'en me braire,
Viens me conter ta peine et ta douleur !
Voyez un peu ! Monsieur notre Pasteur
Veut de sa grace à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misere :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean, laissons là cet oison :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,

Sans l'avertir, venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument, m'amie :
Je suis content de n'avoir qu'un grison.

P. Martial sc

LES LUNETTES

86. — Les Lunettes.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.

[redacted]

LES LUNETTES

J'avois juré de laisser là les Nonnes ;
Car que toujours on voie en mes écrits
Mêmes sujets et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi ? guimpe, et puis guimpe sans cesse ;
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop : je veux que les Nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tous les sujets. Le moyen ? C'est un fait
Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait ;
Il n'est Greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner ;
Tant sur ce point mes vers font de rechûtes :

Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des Nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;
Dont le galant passa pour Sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le Sire
L'employa bien : Agnès en profita.
Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la Sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'Abbaye :
D'où cet enfant est-il plu ? Comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La Prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !

Bientôt on mit l'accouchée en prison,
Puis il fallut faire enquête du pere :
Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la touriere,
Double la grille, et le tour très petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la Prieure ; et, parmi nos brebis,
N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espere échapper d'un tel pas.
Nécessité, mere de stratagême,
Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier... Eh quoi ? Foin ! Je suis court moi-même :
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le pere de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux Médecins d'alors.

Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes sur-tout ;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mere,
Dame Nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout du lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte

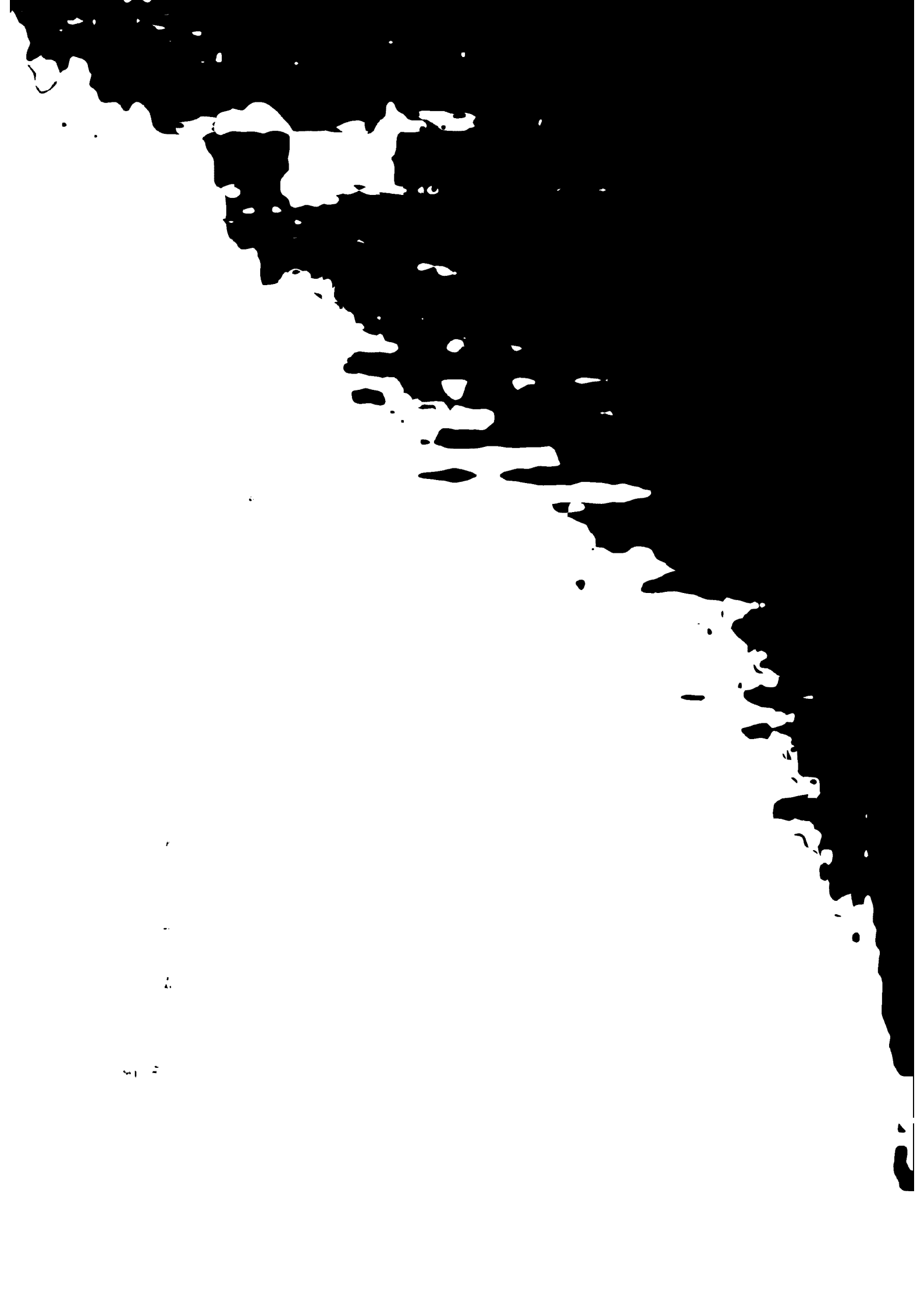
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des Saints ;
Amenez-moi, si vous voulez, des Anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt Nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends Nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches et fiers appas
Que le Soleil ne voit qu'au nouveau Monde,
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La Prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt Nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.
Figurez-vous la question qu'au Sire
On donna lors ; besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportions du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,

Et sauta droit au nez de la Prieure,
Faisant voler lunettes tout-à-l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunettiere.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint Chapitre; et, sur cette matiere,
Fut raisonné long-temps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elle vous l'empoignerent,
A certain arbre en leur cour l'attacherent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines,
Qu'une troisieme enferme à double tour
Les Sœurs qui sont jeunes et pitoyables;
Bref, que le Sort, ami du marjolet,
Écarte ainsi toutes les détestables;
Vient un Meûnier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles.

Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
Le plaisant Saint ! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là ? sont-ce ces Sœurs ? dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaisoit-elle ? Etoit-elle jolie ?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,
(Plus je regarde et mire ta personne,)
Tout le minois d'un vrai croqueur de Nonne.
L'autre répond : Hélas ! c'est le rebours ;
Ces Nonnes m'ont en vain prié d'amours :
Voilà mon mal. Dieu me doint patience !
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le Roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le Meunier rit et, sans autre mystere,
Vous le délie, et lui dit : Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre here !
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Notre Curé ne seroit pas si sot.
Vîte, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place ;
Car aussi-bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier et bon pour cet emploi ;
Je n'y veux point de quartier ni de grace :
Viennent ces Sœurs ; toutes, je te répond,

Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne se le fait redire ;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le Sire
Attendre nud les Nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du Meûnier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il, Mesdames,
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi, vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet je n'y vaux rien du tout.
— Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire ?
S'écria lors une de nos sans-dents :
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?
Tant pis pour toi, tu paîras pour le Sire :
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on desire.

A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meûnier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au Maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces Nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.



fragonard inv *P. Martinet sc*

LE CUVIER.

87. — Le Cuvier.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE CUVIER

Soyez amant, vous serez inventif ;
Tour ni détour, ruse ni stratagême,
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention ;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un Tonnelier et sa femme Nanon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,

Y conduisant un de ses bons amis,
C'est Cocuage ; il fut de la partie ;
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit Madame Anne ;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point ;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. — Combien ? dit madame Anne.
— Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle ; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le Marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte piece à piece,

Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme ?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'ame ;
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu : le galant a bon foie !
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié ! — Doucement, notre épouse,
Dit le bon-homme. Or sus, monsieur, sortez ;
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse ;
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort ; l'époux entre en sa place,
Racle par-tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :
Rien n'en put voir ; et, pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les Dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage

A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très bien prouvé ma these.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise ;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

Fragonard inv.

P. Martial sc.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

imp. h. Fanoux, rue.

[redacted]

88. — La Chose impossible.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Un Démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au Diable
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même ; et puis, sur la même heure,
Ton serviteur Lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement,
Que tu lui feras promptement ;
Toujours ainsi, sans nul retardement :

Sinon ni ton corps ni ton ame
N'appartiendront plus à ta dame ;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le galant s'accorde à cela.
Commander étoit-ce un mystere ?
Obéir est bien autre affaire.
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement ;
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles ;
Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment
Le Diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête ;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête :
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le Diable à Rome ;
Le Diable revenoit tout chargé de pardons ;
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose mal-aisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,

Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
Quoi ! ce n'est que cela ! lui repartit la Dame :
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le Diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz :
Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des Fées,
Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie,
Illustre et noble Confrérie
Moins pleine d'hommes que de Dieux.
L'amant dit au Démon : C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours.
Va-t'en y travailler, et cours.
L'Esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse ;
Tâche de l'applatir à grands coups de marteau,
Fait séjourner au fond de l'eau,

Sans que la ligne fût d'un seul point étendue ;
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps et peine perdue :
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure se lâchoit.
Qu'est-ce ci ? disoit-il ; je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe : il n'est point de Lutin
Qui n'y perdît tout son latin.
Messire Diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit : Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends ; tiens, le voilà.
Je suis *victus*, je le confesse.
— Notre ami, Monsieur le Luiton,
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE TABLEAU

89. — Le Tableau.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE TABLEAU

On m'engage à conter d'une maniere honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux :
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes.
Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute Matrone sage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
A ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,

Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grace
Fait tout passer ; car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors ; c'est elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi ? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela, Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient frippons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'Amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc ; seulement par bonté
Dites au Dieu des vers que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts.
C'est assez raisonner; venons à la peinture.
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythere
Avoit en l'un de ses Fauxbourgs
Un Monastere;
Vénus en fit un Séminaire :
Il étoit de Nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, Gens de Ville, et Sacrificateurs,
Et Docteurs,
Et Bacheliers sur-tout. Un de ce dernier Ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'est que deux des Nonnains alternativement

En tiroient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de Novice
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize :
Age propre à soutenir These,
These d'Amour; le Bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les Sœurs donnée à cet amant;
Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,
Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grace.
Tout passa par ses mains, et le vin, et la glace,
Et les carafes de crystal;
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre;
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'Amours, et le chiffre des Sœurs.

Leurs Cloîtrieres Excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de Nonne. Au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secretes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable ;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout étoit fait au tour ;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystere.
A ces Sœurs l'Enfant de Cythere
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mere.
Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir ? disoit l'une ; est-ce amour ?

Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre ; il aura son tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystere,
Passe un Mazet portant à la Dépositaire
Certain fardeau peu nécessaire :
Ce n'étoit qu'un prétexte ; et, selon qu'on m'a dit,
Cette Dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très court esprit,
A la cellule se méprit :
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.
On ouvre ; on est surpris ; on le maudit d'abord ;
Puis on voit que c'est un trésor.
Les Nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :
Servons-nous de ce maître sot ;
Il vaut bien l'autre : que t'en semble ?
La Professe ajouta : C'est très bien avisé.
Qu'attendions-nous ici ? Qu'il nous fût débité
De beaux discours ? Non, non, ni rien qui leur ressemble.

Ce pitaud doit valoir, pour le point souhaité,
Bachelier et Docteur ensemble.
Elle en jugeoit très bien : la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
Faisoient de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope ; il ne songeoit à rien ;
Mais il buvoit et mangeoit bien,
Et, si Xantus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire.
Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des Nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les Sœurs un brevet.
Ici la peinture commence ;
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers, ne me quitte point ;
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De Sœur Claude et de Sœur Thérese.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?
Il me semble déja que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau ; ces matieres
A fond ne s'examinent gueres.
J'entends, et l'Amour est un étrange garçon ;
J'ai tort d'ériger un fripon
En Maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Regles et lois en sont bannies ;
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt
Le galant cathédral. Ou soit par le défaut
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que Sœur Thérese eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune :
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.
Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme Sœur Claude mit
Un tel incident à profit.

Thérese en ce malheur perdit la tramontane :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérese, pire qu'un Démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous,
Thérese en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre :
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colere marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérese est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Quoique Bellone ait part ici,
Qu'un pitaud faisoit naistre un aussi grand procès,

Tint ici lieu d'Hélène, une foi sans excès
Le peut croire, et fort bien; troublez Nonne en sa joie,
Vous aurez la guerre de Troie.
J'y vois peu de corps de cuirasse :
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Thrace :
Cette armure a beaucoup de grace.
Belles, vous m'entendez; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables :
Les Cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables;
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.
Or ai-je des Nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action;
Et comme celle-ci déchoit dans la peinture,
La peinture déchoit dans ma description :
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles,
Ni les yeux ne sont les oreilles.
J'ai laissé long-temps au filet
Sœur Thérese la détrônée.
Elle eut son tour; notre Mazet
Partagea si bien sa journée

Que chacun fut content. L'Histoire finit là :
Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea ;
Ce fut l'intermede et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas, Sœur Claude et Sœur Thérese
Eurent à tout le moins de quoi se consoler :
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise ;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

Fragonard inv. P. Martial sc.

LE BÂT.

Imp. R. Lahure Paris

90. — Le Bât.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE BAT

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrere, amoureux de la Dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point :
Voyez, mon fils, dit la bonne commere;
L'âne est témoin de ma fidélité.
— Diantre soit fait, dit l'époux en colere,
Et du témoin, et de qui l'a bâté!

Fragonard inv. *P. Martinet sc.*

LE FAISEUR D'OREILLES.

[redacted]

91. — Le Faiseur d'oreilles.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE FAISEUR D'OREILLES

ET LE

RACCOMMODEUR DE MOULES

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES
ET D'UN CONTE DE BOCCACE

Sire Guillaume, allant en marchandise,
Laissa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du pays champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois :
A quel dessein ? Besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait. C'étoit un maître Sire ;
Il ne tendoit guere en vain ses filets ;
Ce n'étoit pas autrement sa coûtume :
Sage eût été l'oiseau qui de ses rêts
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.
Alix étoit fort neuve sur ce point ;
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point ;

De ce défaut on n'accusoit la belle :
Elle ignoroit les malices d'Amour;
La pauvre Dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui, sans long compliment,
La considere, et lui dit froidement :
Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compere Guillaume
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
— Bonté de Dieu! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous? Quoi! D'un enfant monaut
J'accoucherois! N'y savez-vous remede?
— Si dà, fit-il, je puis vous donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire :
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere;
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,

Si je suis maître à forger des oreilles.
— Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. — Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon :
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage,
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant et si bien qu'en ayez bonne issue.
— Je vous en suis, dit-elle, bien tenue :
Bon fait avoir ici-bas un ami.
Le lendemain, pareille heure venue,
Compere André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente :
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
— Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :

Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon Apôtre dit :
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
— Rien, rien, dit-il ; à cela j'ai soigné :
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille étoit encor,
Quand le mari revient de son voyage,
Caresse Alix, qui, du premier abord :
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage !
Nous en tenions sans le compere André,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente ;
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier ;
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit

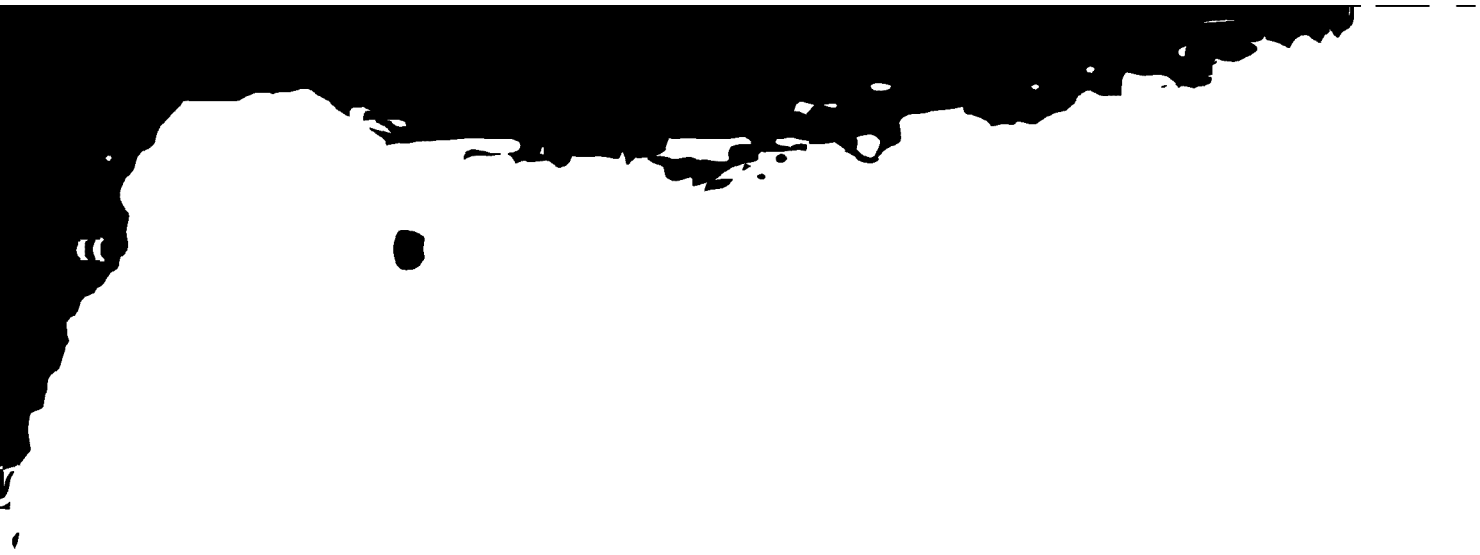
De tout le cas ; puis, outré de colere,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte appaiserent la noise.
Hélas ! Monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent,
Le compte y est ; et, quant au demeurant,
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir ; si je mens, tuez-moi ;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.
L'époux, sortant quelque peu de colere,
Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit ; vous avez cru bien faire ;
J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différend ;
Soyez secrete, ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement,

Me feindre absent, en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis de quelque propos
L'amuserez, sans toucher à l'oreille ;
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très bien
L'ordre donné : ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guere ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.
Le mari frappe : Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de sorte
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va querir main-forte,
Ne le voulant sans doute assassiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper,
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas ;

Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire;
Ferma très bien la porte sur le Sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit :
Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André; contez-lui votre cas
De bout en bout; courez; n'y manquez pas.
Pour l'amener, vous direz à la dame
Que son mari court un péril très grand;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir, en rencontres pareilles,
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête;
Que son époux est tout près d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez Sire André, dont la femme accourut
En diligence et quasi hors d'haleine ;
Puis monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
Comme la Dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mere de tout vice :
André m'a fait un notable service ;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
Me revancher ; et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court ;
Le moule en est assurément la cause :
Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commere,
Et, près d'André, la jeta sur le lit ;
Moitié raisin, moitié figue, en jouit.
La Dame prit le tout en patience ;

Bénit le Ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur Sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité!
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à son époux
Feves pour pois, et pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai que se venger est doux!
Très sage fut d'en user de la sorte;
Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer;
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire;
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles:
Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.



Fragonard inv *P. Martinet sc*

LE FLEUVE SCAMANDRE.

[redacted]

92. — Le Fleuve Scamandre.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE FLEUVE SCAMANDRE

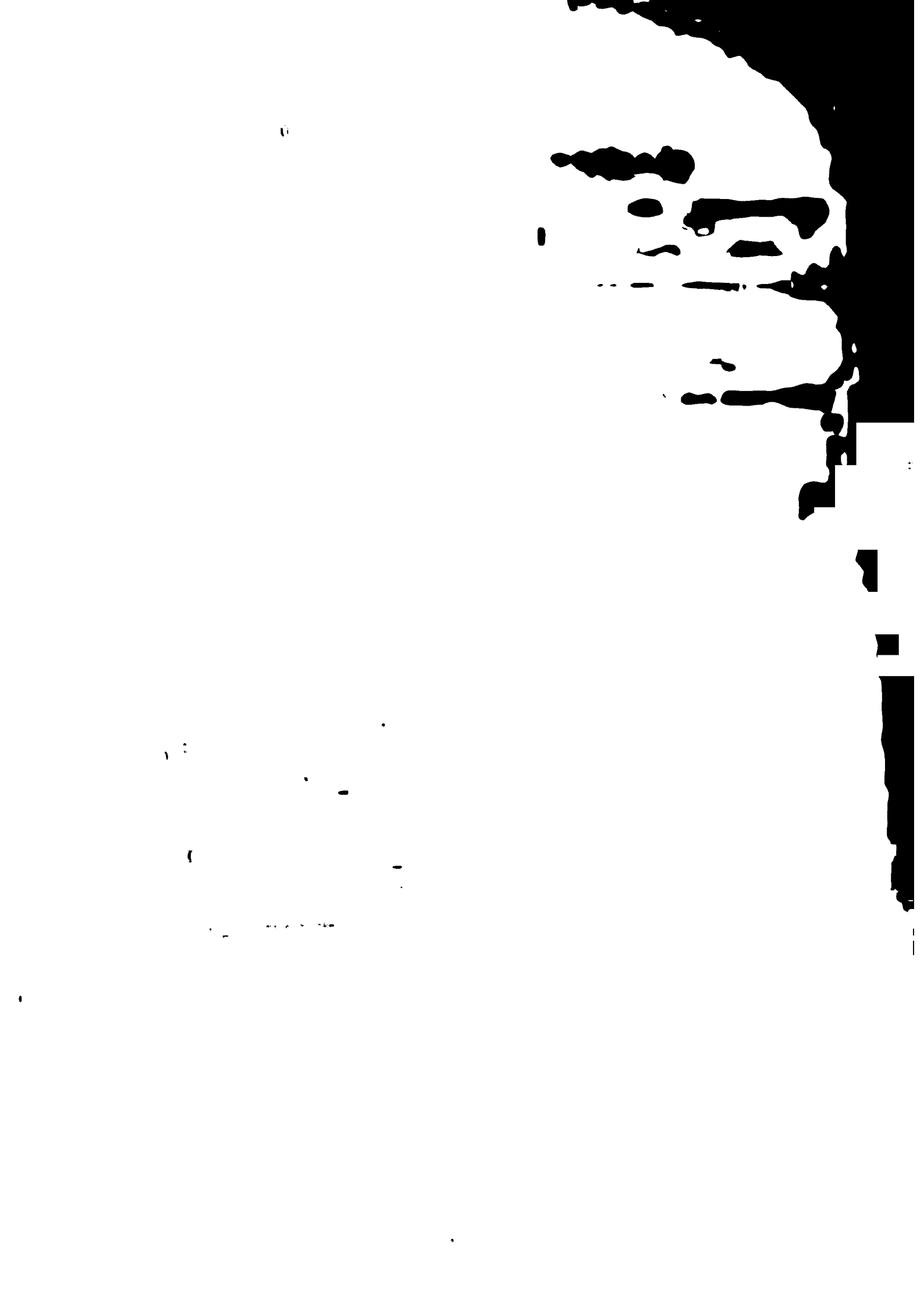
Me voilà prêt à conter de plus belle ;
Amour le veut, et rit de mon serment :
Hommes et Dieux, tout est sous sa tutelle ;
Tout obéit, tout cede à cet Enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose ;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus : que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder de ces pieges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un Orateur estimé dans la Grece,
Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie ;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là, Priam et sa Cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des Dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vint rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verds :
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille légere.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords

Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque Dieu malin,
L'inviterent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache ; il contemple, il admire,
Il ne sait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces Divinités
Que la Fable a dans son Empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;
Prend l'air d'un Dieu des eaux, mouille ses vêtements
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure et le Dieu des amants.
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée ;
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle ; elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je suis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde ;
Soyez-en la Déesse, et régnez avec moi :

Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon crystal est très pur ; mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer !
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit au bois ; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du Dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystere,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu :
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache ;
Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.
La nouvelle Déesse à ces mots se retire,
Contente, Amour le sait. Un mois se passe, et deux,
Sans que pas un du bourg s'apperçut de leurs jeux.

O mortels, est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus ! Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
La belle apperçoit l'homme, et crie en ce moment :
Ah ! voilà le Fleuve Scamandre !
On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au Firmament.
On en rit, car que faire ? Aucuns, à coups de pierre,
Poursuivirent le Dieu, qui s'enfuit à grande erre ;
D'autres rirent, sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.
En ce temps-là semblables crimes
S'excusoient aisément ; tous temps, toutes maximes.
L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin
Pour quelque trait de raillerie ;
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :
C'est un goût ; il s'offrit à lui donner la main.
Les Dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.



LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR.

[redacted]

93. — La Confidente sans le savoir ou le Stratagême.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR

OU

LE STRATAGÈME

Je ne connois Rhéteur ni Maître ès Arts
Tel que l'Amour ; il excelle en bien dire ;
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son Empire ;
Tantôt il met aux champs ses étendards ;
Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars ;
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien ;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde :
Amour tout nud fera rendre le sien ;

C'est l'inventeur des tours et stratagêmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris ;
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée ;
Elle avoit pris en cet homme un époux
Mal-gracieux, incommode, et jaloux.
Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallût ;
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment,
Mais, lorsqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins en une ame discrete.

Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend,
Mais l'appétit vient toujours en mangeant;
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable;
Pauvre ignorante! Elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien;
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime:
Plutôt la mort empêchât tel abus!
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystere;
Il en provient maint et maint accident;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon;
Ceci me sert de preuve et de leçon.
Cléon avoit une vieille parente,
Sévere et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte:

Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;
Lettres, billets, pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu : je le tais pour raison.
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite ;
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus ;
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alis le lendemain ;
Elle lui parle, et le pauvre homme nie,
Avec serment, qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du Diable :
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi

Mériteroient qu'on vous fît votre sauce.
Laissons cela. La chose est vraie ou fausse,
Mais, fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte.
Renoncez-y. — Je le puis aisément,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui songer à cette affaire ;
Rien ne lui peut débrouiller le mystere.
Trois jours n'étoient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle :
Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudroit une langue de fer
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir ; tout l'Enfer
Fut employé dans cette réprimande :
Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande

Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire ; avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant qu'enfin il dit en soi :
Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte !
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : « O Cléon, aime-moi,
Aime-moi donc », en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagême
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte,
Mais à présent je ne fais aucun doute ;
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir, et, plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? Offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.
Trois autres jours n'étoient passés encor
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire

Son cher Cléon du bonheur de son sort :
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents ! C'est bien choisir sa femme !
Tenez, voilà rubis et diamants :
Voilà bien pis ; c'est mon portrait, Madame :
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colere.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espere-t-il ? Pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! Est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Géronte,

Je poserois tantôt un si bon guet
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, Madame Aminte sort.
Une heure après, Cléon vint, et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte ;
On l'auroit pris à la gorge au besoin :
Eh bien, cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien ; vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa derniere plainte.
Cléon se tint pour dûment averti :
J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
— Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué ;
Le rendez-vous étoit bien expliqué ;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte ;
Un profond somme occupoit tous les yeux ;

Même ceux-là qui brillent dans les Cieux
Etoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vîte, et, sans autre discours,
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais, dites-moi, de grace, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour ;
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zele,
Il la loua. Ne fit-il que louer ?

Fragonard inv. P. Martial sc.

LE REMÈDE.

94. — Le Remède.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE REMEDE

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même !
J'en fais souvent dans mes Contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms ; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser,
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire,
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguere un amant
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune sur-tout ; à peine son menton

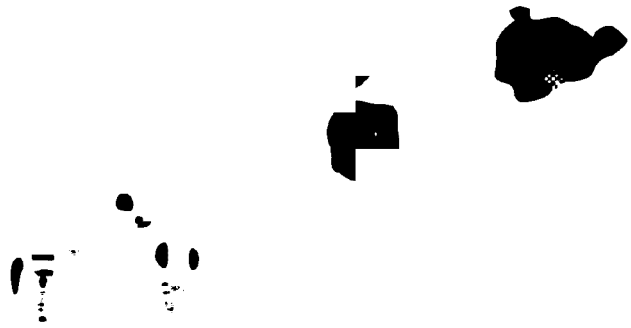
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit un parti d'importance ;
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit,
Tant et si bien que chacun s'appliquoit
A la gagner. Tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain, car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau ;
Les seuls parents, par un esprit Manceau,
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa Noblesse,
Les fit changer ; que sais-je quoi ? Tout duit
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'amant le fut ; les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zele.
C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor ?
Force comptant ; les biens du siecle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux, je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine !
Ton innocence eût secondé l'ardeur

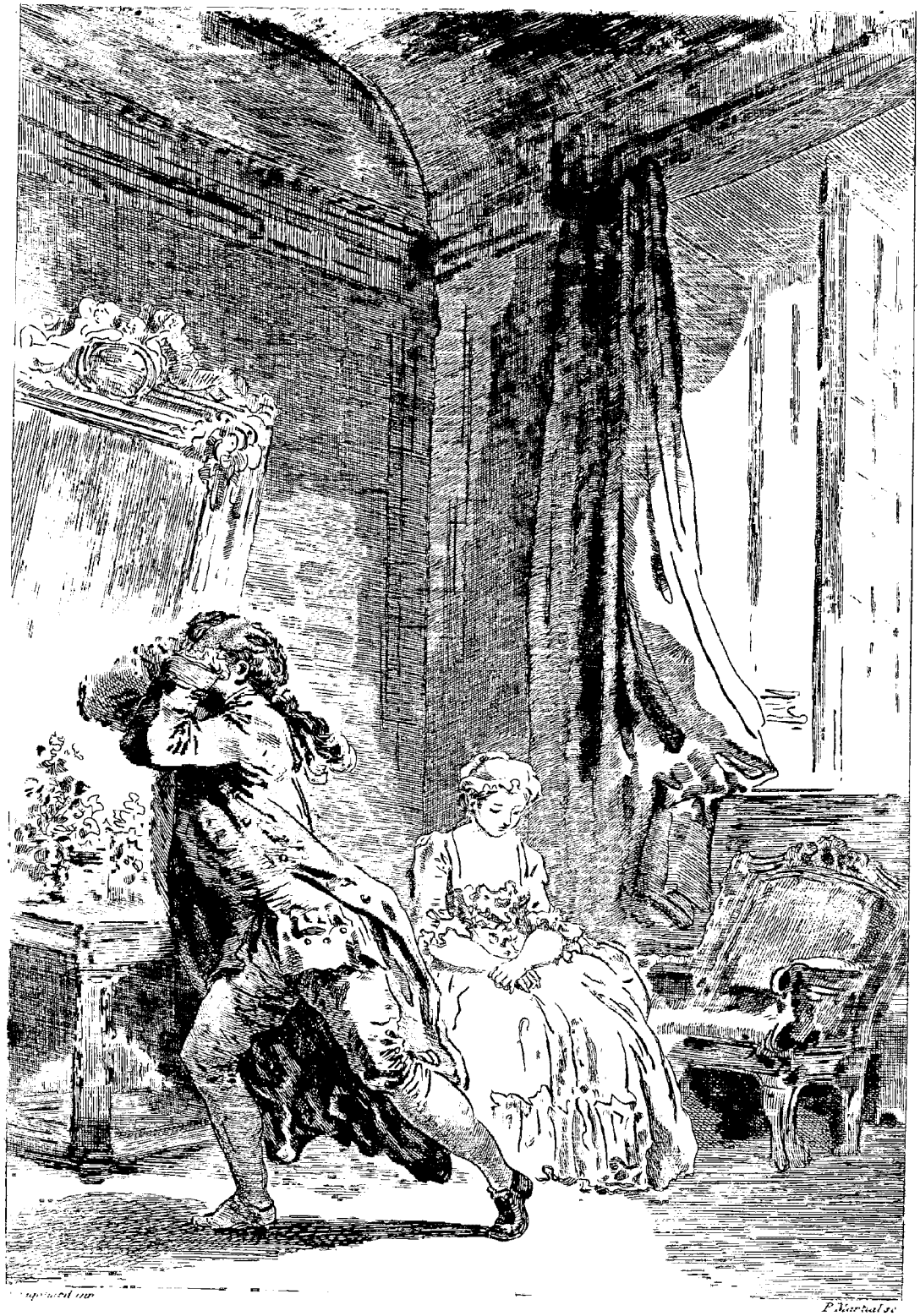
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystere
Selon les us de l'isle de Cythere.
Nos vieux Romans, en leur style plaisant,
Nomment cela paroles de présent.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen ;
Prêtre et parent, tout ensemble, et Notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire :
L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée ;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la Soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrete.
Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa Gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante :

Je me sens mal ; n'y sauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit : Il vous faut un remede ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux mal-à-propos,
Tout plein encor du feu qui le possede,
Vient de sa part chercher soulagement,
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil,
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'Orient,
La Gouvernante ouvrit tout en riant,
Remede en main, les portes de la chambre.
Par grand bonheur il s'en rencontra deux ;
Car la saison approchoit de Septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle ;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.

L'amant fut sage; il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La Gouvernante, ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secretes!
Si tout ceci passoit pour des sornettes,
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévere;
Ils me diront : Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit;
Vous lui donnez un autre caractere;
Cela nous rend suspecte cette affaire;
Nous avons lieu d'en douter, auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que sert de répondre?
C'est un procès qui n'auroit point de fin.
Par cent raisons j'aurois beau les confondre;
Cicéron même y perdroit son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi;

J'ai mes garants. Que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.





P. Martinet sc

LES AVEUX INDISCRETS.

[redacted]

95. — Les Aveux indiscrets.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES AVEUX INDISCRETS

Paris sans pair n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle aimable et jeune Aminte,
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mere encor la tenoit sous son aile;
Son pere avoit du comptant et du bien;
Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur.
Il fit si bien l'esclave de la belle
Qu'il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d'hyménée;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant,
(Vous eussiez dit la premiere journée),

Se promettoit la vigne de l'Abbé;
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme : Un point trouble mon ame;
Je suis épris d'une si douce flamme
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux :
J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient; la Nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois l'Amour seul avec nous;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
Que de ce fait il me reste une fille.
— Voilà mon sort, dit Aminte à Damon.
J'étois un jour seulette à la maison;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon :
J'en eus pitié, mon naturel est bon,
Et, pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole
Que du mari l'ame jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt :

Il sort plein d'ire, il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
Je suis bâté ! Chacun au bruit accourt,
Les pere et mere et toute la mégnie,
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique,
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mere donc s'en va trouver sa fille ;
Le pere suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte ; il s'approche ;
Bref, il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille, en ces mots :
Vous avez tort. J'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes en ma vie :
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,
Qui l'auroit cru ? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit ? Quelle obligation
De révéler une chose semblable ?

Plus d'une fille a forligné. Le Diable
Est bien subtil ; bien malins sont les gens :
Non pour cela que l'on soit excusable ;
Il nous faudroit toutes dans des Couvents
Claquemurer jusqu'à notre hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée ;
J'en garde au cœur un sensible regret ;
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre pere ai-je dit ce secret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?
Ce discours fut à peine proféré
Que l'écoutant s'en court, et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant par-tout : Je suis sanglé !
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à sa maniere,
Bâté le gendre, et sanglé le beau-pere.
On doutera de ce dernier point-ci,
Mais il ne faut telle chose mécroire,
Et, par exemple, écoutez bien ceci.
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avoit eus son rival,

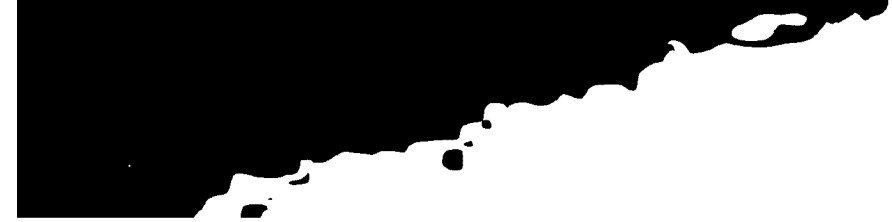
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos,
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
Je suis bâté, sanglé ! car il n'importe,
Tous deux sont bons ? Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez, cela ne doit suffire ;
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit : je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre Sire;
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari,
Quelle folie ! Imprudence est un terme
Foible à mon sens pour exprimer ceci.
Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté ;
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de maniere et de sorte

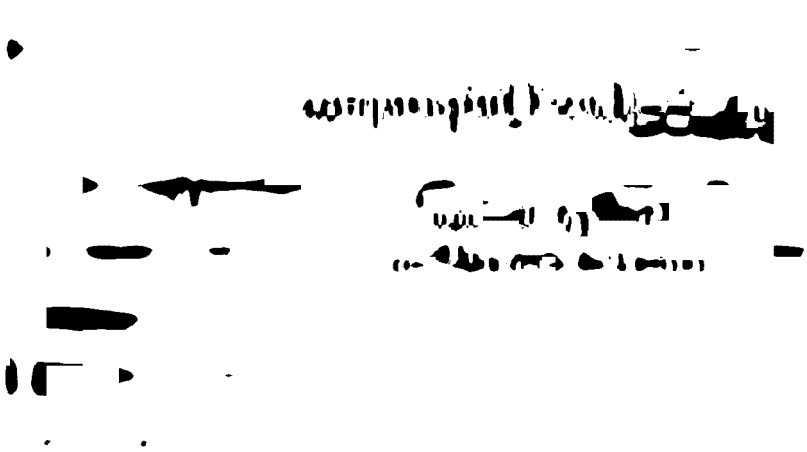
Que ce secret ne soit point éventé.
Gardez de faire aux égards banqueroute;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

Fragonard inv. P. Martial sc.

LES QUIPROQUOS

Imp. Dorval Paris





97. — Les Quiproquos.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LES QUIPROQUO

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer ;
Ce sont ses jeux. J'en parle à juste cause ;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Cloris et moi, nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement ;
C'étoit son but, mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant ;
L'époux étoit aux champs heureusement,
Mais il revint, la nuit à peine close.

Point de Cloris. Le dédommagement
Fut que le Sort en sa place suppose
Une Soubrette à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la Dame.
Disons un troc où réciproquement
Pour la Soubrette on employa la Femme;
De pareils traits tous les livres sont pleins.
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose aussi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer, et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle Enfant, joueur de passe-passe
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là du berceau
Leve la paille à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé ;

Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la Dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le Diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piege aussi facile
Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une Suivante, ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps ; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La Dame avoit un peu plus d'agrément,
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plutôt
Madame Alix, c'étoit cette Soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,

Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
En la Suivante, étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là qu'eût coûté la Maîtresse ?
Peut-être moins, car le hasard y fait.
Mais je me trompe, et la Dame étoit telle
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?
Las ! ce n'est plus le siecle de nos peres :
Amour vend tout, et Nymphes, et Bergeres ;
Il met le taux à maint objet divin :
C'étoit un Dieu ; ce n'est qu'un Échevin.
O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée et puis s'appaise enfin,
Change de ton, dit que le lendemain,
Comme Madame avoit dessein de prendre
Certain remede, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;

Et la Soubrette ayant le tout conté
A sa Maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame :
Puis, supposé qu'il reconnût la Femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.
Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu ;
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : Eh bien ! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun.
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons ;
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence ? Y consentiroit-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons !
Se tairoient-ils d'une telle fortune,
Et devoit-on la leur rendre commune ?

L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée :
Une plus fine y seroit attrapée :
Il suffiroit que tous deux, tour-à-tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit ;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence :
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence ?
Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là, dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la Soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva : les amis contesterent
Touchant le pas, et long-temps disputerent.

L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglerent
Le précurseur, ainsi que de raison :
Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement.
Trop bien la Dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre ; et sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie;
La Dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scene achevée
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la Dame en quelque étonnement ;
Car, comme époux, comme Clidamant même,

Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la Soubrette, et la Dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut en certain vestibule :
Mais, quand l'époux vit sa Femme monter
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens ;
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage,
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris ; femmes savent mentir ;
La moins habile en connoît la science.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte

Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confreres,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la Dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mysteres.
L'autre point est touchant le talion,
Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette Dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La Dame fut toujours inconsolable.
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler!
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Du temps des Grecs deux sœurs disoient avoir
Aussi beau cul que filles de leur sorte ;
La question ne fut que de savoir
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.
Pour en juger un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis, l'épousant, lui fait don de son âme.
A son exemple un sien frere est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.
Tant fut entre eux à la fin procédé
Que par les sœurs un Temple fut fondé
Dessous le nom de Vénus belle-fesse,
Je ne sais pas à quelle intention,
Mais c'eût été le Temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

IMITATION D'UN LIVRE

INTITULÉ

LES ARRESTS D'AMOUR

Les Gens tenant le Parlement d'Amours
Informoient pendant les Grands Jours
D'aucuns abus commis en l'Isle de Cythère.
Par devant eux se plaint un Amant mal traité,
Disant que de long temps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté ;
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts et des promenades,
Item maint collation,
Maint bal et mainte Comédie ;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion ;
S'est tourmenté le corps et l'âme
Sans pouvoir obliger la Dame
A payer seulement d'un souris son amour ;
Partant, conclut que cette belle

Soit condamnée à l'aimer à son tour.
Fut allégué, d'autre part, à la Cour
Que, plus la Dame étoit cruelle,
Plus elle avoit d'embonpoint et d'attraits;
Que, perdant ses appas, Amour perdoit ses traits;
Qu'il avoit intérêt au repos de son ame;
Que, quand on a le cœur en flamme,
Le teint n'en est jamais si frais;
Qu'il étoit à propos pour la grandeur du Prince,
Qu'elle traitât ainsi toute cette Province,
Fît mille soupirants sans faire un bienheureux,
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'Empire Amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes;
Que souffrir tel procès étoit un grand abus
Et que le cas méritoit une amende,
Concluant pour le surplus
Au renvoi de la Demande.
Le Procureur d'Amours intervint là dessus
Et conclut aussi pour la Belle.
La Cour, leurs moyens entendus,
La renvoya, permis d'être cruelle,
Avec dépens et tout ce qui s'en suit.
Cet arrêt fit un peu de bruit

Parmi les gens de la Province.
La raison de douter étoit tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux ;
Qui prend se vend ; mais l'intérêt du Prince,
Souvent plus fort qu'aucunes Loix,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS

FRAGMENT DU SONGE DE VAUX

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire ;
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fiere.
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois,
On ne le verroit pas vêtu d'autre maniere.

L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour ;
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussiere,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la Dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés !
Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes ;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes ;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la Déesse avoit même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un Dieu pourvu de cent charmes divers.
Il étoit beau ; mais il faisoit des vers,

Avoit un peu trop de doctrine,
Et qui pis est, savoit la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère ;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la Reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints :
Son marteau lui tombe des mains ;
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,

Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La Dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour!
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir;
Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté les délices d'amour,
Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa Dame :
Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.

Considérez plus bas les trois Graces pleurantes :
La Maîtresse a failli, l'on punit les suivantes ;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels Dragons veillants
Pourroient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chere ?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;
Et, se prenant au fils des péchés de la mere,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au Monarque des Dieux,
Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé :
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose

D'envelopper nos amants bien et beau;
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit;
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé?
Ce fut, je crois, le Galant et la Belle.

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE

FAITE PAR LUI-MÊME

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

FIN

CONTES

ATTRIBUÉS

A LA FONTAINE

Fragonard inv *P. Martial sc*

LE CONTRÀT.

Imp. Bonnel Paris

96. — Le Contrat.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

CONTES

ATTRIBUÉS

A LA FONTAINE

LE CONTRAT*

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès,
Ont été de tout temps le sujet de la fable :
Ce fertile sujet ne tarira jamais,
C'est une source inépuisable.
A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
Tel rit d'une ruse d'amour,
Qui doit devenir à son tour
Le risible sujet d'une semblable histoire.
D'un tel revers se laisser accabler
Est à mon gré sottise toute pure.

* Ce conte et tous ceux qui suivent ne sont pas de La Fontaine ; mais comme ils ont été insérés dans des éditions précédentes, nous ne les avons pas rejetés de celle-ci.

Celui dont j'écris l'aventure
Trouva dans son malheur de quoi se consoler.
Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-temps
Les doux fruits du mariage;
Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
Le fils, devenu grand, fut mis sous la conduite
D'un Précepteur, non pas de ces Pédants
Dont l'aspect est rude et sauvage;
Celui-ci, gentil personnage,
Grand Maître ès Arts, sur-tout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque usage,
Chantoit bien, et savoit charmer;
Et, s'il faut déclarer tout le secret mystere,
Amour, dit-on, l'avoit fait Précepteur.
Il ne s'étoit introduit près du frere
Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu'il desire
Sous ce trompeur déguisement:
Bon précepteur, fidele amant,
Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
Il réussit également.
Déja son jeune pupile

Explique Horace et Virgile ;
Et déja la beauté qui fait tous ses desirs
Sait le langage des soupirs.
Notre Maître en galanterie
Très bien lui fit pratiquer ses leçons :
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le pere irrité
Menace, tempête, crie ;
Le Docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.
La belle volontiers l'auroit pris pour époux ;
Pour femme volontiers il auroit pris la belle.
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux ;
Leur tendresse étoit mutuelle,
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;
L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.
Elle étoit riche, il étoit gueux ;
C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.
Quelle corruption ! ô siecle ! ô temps ! ô mœurs !
Conformité de biens, différence d'humeurs !
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,

Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours ?
Mais faisons treve à la morale,
Et reprenons notre discours.
Le pere bien fâché, la fille bien marrie ;
Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur,
Et mettre à couvert son honneur.
Quel remede ? On la marie,
Non au galant, j'en ai dit les raisons,
Mais à certain quidam, amoureux des testons
Plus que de fillette gentille,
Riche suffisamment, et de bonne famille,
Au surplus bon enfant ; sot, je ne le dis pas,
Puisqu'il ignoroit tout le cas.
Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette ?
On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouse, et besogne faite.
Combien de gens, avec semblable dot,
Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot !
Et celui-ci crut prendre une pucelle.
Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons ;
Mais, quatre mois après, la savante donzelle
Montra le prix de ses leçons :
Elle mit au monde une fille.

Quoi ! Déja pere de famille !
Dit l'époux, étant bien surpris ;
Au bout de quatre mois ! C'est trop tôt ; je suis pris ;
Quatre mois, ce n'est pas mon compte.
Sans tarder, au beau-pere il va conter sa honte,
Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.
Le beau-pere sourit, et lui dit : Parlons bas ;
Quelqu'un pourroit bien nous entendre :
Comme vous jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas ;
Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme ;
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-pere défunt, Dieu veuille avoir son ame !
Il étoit honnête homme, et me remit l'esprit.
La pilule, à vrai dire, étoit assez amere,
Mais il sut la dorer, et, pour me satisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire
Il avoit eu de son beau-pere,
Il augmenta la dot ; je ne m'en plaignis plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille :
Je le gardois exprès ; ayez-en même soin.
Vous pourrez en avoir besoin,
Si vous mariez votre fille.

A ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat, et fait la révérence.
Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
On console à meilleur marché !

LA COUTURIÈRE

PAR M. AUTEREAU

Certaine Sœur dans un Couvent
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas souvent;
La chose, comme on sait, est assez difficile :
Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins;
Tous deux à s'entrevoir apportoient tous leurs soins.
Notre Sœur en trouva le secret la premiere :
Nonnettes en ceci manquent peu de talent.
Elle introduisit le galant
Sous le titre de Couturiere,
Sous le titre et l'habit aussi.
Le tour ayant bien réussi,
Sans causer le moindre scrupule,
Nos amants eurent soin de fermer la cellule,
Et passerent le jour assez tranquillement
A coudre, mais Dieu sait comment.

La nuit vint : c'étoit grand dommage,
Quand on a le cœur à l'ouvrage.
Il fallut le quitter : Adieu, ma Sœur, bon soir.
— Couturiere, jusqu'au revoir.
Et ma Sœur fut au réfectoire
Un peu tard, et c'est là le fâcheux de l'histoire.
L'Abbesse l'apperçut, et lui dit en courroux :
Pourquoi donc venir la derniere ?
— Madame, dit la Sœur, j'avois la Couturiere.
— Vos guimpes ont donc bien des trous,
Pour la tenir une journée entiere ?
Quelle besogne avez-vous tant chez vous,
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?
— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller.
Au métier qu'elle a fait on a beau travailler,
On y trouve toujours à faire.

LE GASCON

PAR LE MÊME AUTEUR

Je soupçonne fort une histoire,
Quand le héros en est l'auteur ;
L'amour-propre et la vaine gloire
Rendent souvent l'homme vanteur :
On fait toujours si bien son compte
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,
A table, au cabaret, avec un camarade,
De gasconnade en gasconnade,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire !
Une grosse Servante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.

A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris
De Cloris
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs.
Son air étoit le trébuchet des cœurs.
Il aimoit celle-là parcequ'elle étoit belle ;
Celle-ci payoit ses douceurs,
Il avoit chaque jour des garnitures d'elle :
De plus s'il étoit fort heureux,
Il n'étoit pas moins vigoureux ;
Telle Dame en étoit amplement assurée ;
A telle autre, en une soirée,
Il avoit su donner jusqu'à dix fois l'assaut.
Ah ! pour le coup notre Servante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
Malepeste ! Comme il se vante !
Par ma foi, je voudrois avoir ce qu'il s'en faut !

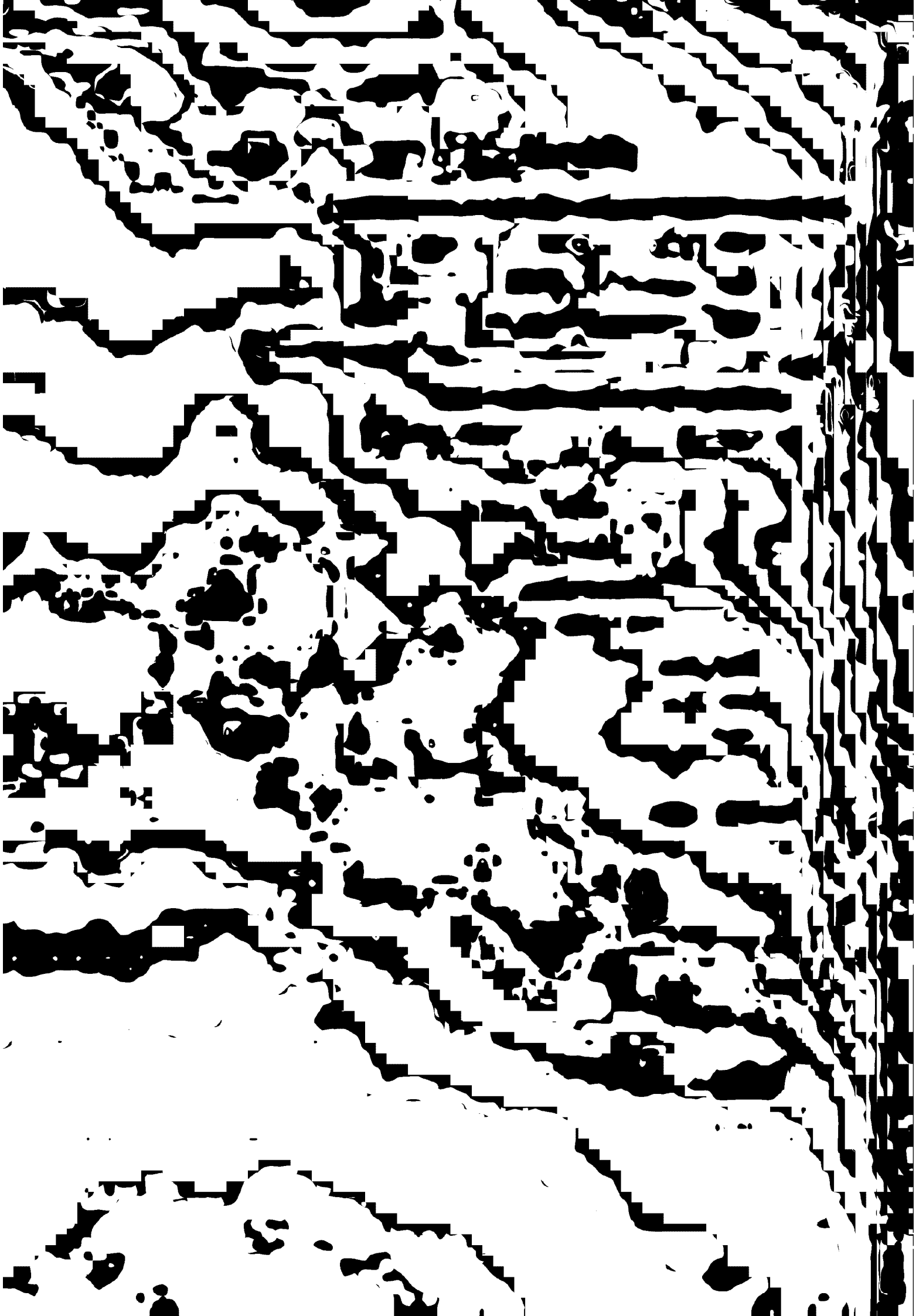
LA CRUCHE

PAR LE MÊME AUTEUR

Un de ces jours Dame Germaine,
Pour certain besoin qu'elle avoit,
Envoya Jeanne à la fontaine.
Elle y courut, cela pressoit ;
Mais en courant, la pauvre créature
Eut une fâcheuse aventure ;
Un malheureux caillou, qu'elle n'apperçut pas,
Vint se rencontrer sous ses pas.
A ce caillou Jeanne trébuche,
Tombe enfin, et casse sa cruche.
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.
Casser une cruche si belle !
Que faire ? Que deviendra-t-elle ?
Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.

Quel bruit va faire sa Maîtresse,
De sa nature très diablesse!
Comment éviter son courroux?
Quel emportement! Que de coups!
Oserais-je jamais me r'offrir à sa vue?
Non, non, dit-elle; enfin il faut que je me tue:
Tuons-nous. Par bonheur un voisin près de là
Accourut, entendant cela;
Et, pour consoler l'affligée,
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put.
Mais pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point soulagée;
Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux,
Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux;
Enfin vouloit mourir; la chose étoit conclue.
Eh bien! veux-tu que je te tue?
Lui dit-il. — Volontiers. Lui, sans autre façon,
Vous la jette sur le gazon,
Obéit à ce qu'elle ordonne;
A la tuer des mieux apprête ses efforts,
Leve sa cotte, et puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raison de dire
Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs.

Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire ;
Mais après les derniers soupirs,
Elle remercia le Sire.
Oh ! le brave homme que voilà ;
Grand merci, Jean : je suis la plus humble des vôtres.
Les tuez-vous comme cela ?
Vraiment, j'en casserai bien d'autres.



PROMETTRE EST UN

ET

TENIR EST UN AUTRE

Jean, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, serments, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont souvent plus de force
Que soins, soupirs, et que tendre serment.
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois;
Plus de fierté, l'amour a pris sa place;

Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit, on le pince parfois ;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus avant, et si bien s'insinue,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts ;
Passe au second, au tiers, au quatrieme ;
Reprend haleine, et fournit le cinquieme.
Mais qui pourroit aller toujours de même ?
Ce n'est pas moi jà, quoique d'âge à cela ;
Ne Jean aussi, car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci,
Car j'en connois mainte plus haute huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis et de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir répond, en la quittant :

Promettre est un, et tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix ;
En attendant, Perrette, adieu vous dis.

Fragonard pin *P. Martial sc.*

LE ROSSIGNOL.

[redacted]

98. — Le Rossignol.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.

LE ROSSIGNOL

PAR M. LAMBLIN, CONSEILLER AU PARLEMENT DE DIJON

ou

PAR M. DU TROUSSET DE VALINCOURT
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Pour garder certaine toison
On a beau faire sentinelle ;
C'est temps perdu, lorsqu'une belle
Y sent grande démangeaison :
Un adroit et charmant Jason,
Avec l'aide de la donzelle
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement et taureaux et dragon.
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :
Les surveillants, les verroux et les grilles,
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui point d'Agnès ; à cet âge

Fillette nuit et jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de son pucelage.
Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai point davantage,
Lecteur; regardez seulement
La finette Cataut jouer son personnage,
Et comment elle met le rossignol en cage;
Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais su le nom,
Fut une fille assez jolie:
Son pere étoit Messire Varambon:
Boccace ne dit point comme on nommoit sa mere;
Aussi cela n'est pas fort utile à savoir:
La fille s'appeloit Catherine, et pour plaire
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir,
Age de quatorze ans, teint de lis et de roses,
Beaux yeux, belle gorge, et beaux bras;
Grands préjugés pour les secrets appas.
Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses

Fillette manque rarement
D'un amant :
Aussi n'en manqua la pucelle.
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.
L'un de l'autre déja faisoit tous les plaisirs ;
Déja mêmes langueurs, déja mêmes desirs :
Desirs de quoi ? besoin n'ai de le dire,
On le peut deviner sans trop d'habileté ;
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
D'un autre soi-même enchanté,
On sait assez ce qu'il desire.
Un point de nos amants retardoit le bonheur :
La mere aimoit sa fille avecque tant d'ardeur
Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ;
Le jour elle l'avoit pendue à son côté ;
Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle.
Un peu moins de tendresse, et plus de liberté,
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Est bon pour les petits enfants ;
Mais fillette de quatorze ans

Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.
Catherine un jour de sa vie
Ne pouvoit disposer d'un seul petit moment
Pour entretenir son amant;
C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux;
Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux,
Langage, à mon sens, ennuyeux
Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.
Quelquefois par hasard il lui serroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée;
Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Nos gens étoient trop fins pour en demeurer là.
Or voici comme il en alla.
Un jour, par un bonheur extrême,
Ils se trouverent seuls, sans pere, sans jaloux:
Que vous sert, dit Richard, hélas, que je vous aime?
Que me sert d'être aimé de vous?
Loin de rendre mon sort plus doux,
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre;
Je vous vois sans vous voir; je n'ose vous parler;
Si je me plains, si je soupire,

Il me faut tout dissimuler.
Ne sauroit-on jamais vous voir sans votre mere ?
Ne sauriez-vous enfin trouver quelque moyen ?
Hélas! vous le pourriez, si vous le vouliez bien :
Mais vous ne m'aimez pas. — Si j'étois moins sincere,
Je vous répondrois autrement,
Dit Catherine à son amant :
Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.
— Il faudroit donc, reprit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans une chambre à part,
Par exemple, en la galerie ;
On vous y pourroit aller voir
Sur le soir,
Alors que chacun se retire :
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi ;
Et j'ai cent choses à vous dire,
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la belle sourire ;
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit :
Elle promit pourtant au sire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile,
Mais l'amour donne de l'esprit,

Et sait rendre une Agnès habile.
Voici comment elle s'y prit.
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que se tourner, et mena tant de bruit,
Que ni son pere ni sa mere
Ne purent fermer la paupiere
Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille ;
Fille qui pense à son amant
Absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin Cataut se plaint de l'insomnie,
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit.
On ne sauroit dormir ; maman, s'il vous plaisoit
Me faire tendre un lit dans notre galerie
Qui regarde sur le jardin :
Il y fait frais ; et puis, soir et matin,
D'un rossignol qui vient chanter sous ce feuillage
J'entendrois le ramage.
J'en dormirois bien mieux. La mere y consentit,
Va trouver son homme, et lui dit :
Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais, et d'entendre

Le rossignol. — Oh ! qu'est-ce ci ?
Dit le bon homme, y peut-on rien comprendre ?
Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi,
Avec son rossignol. Qu'elle se tienne ici ;
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit passée :
Puis elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi ;
J'y couche bien. Cataut se tint fort offensée
De ce refus ; et, la seconde nuit,
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avoit fait la premiere ;
Pleura, gémit, se dépita,
Et dans son lit se tourmenta
D'une si terrible maniere,
Que la mere s'en affligea,
Et dit à son mari : Vous êtes bien maussade,
Et n'aimez guere votre enfant ;
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade :
Je la trouve déja tout je ne sais comment.
Demandez-moi, quelle bizarrerie
De ne pas la coucher dans cette galerie ?
Elle est tout aussi près de nous.

— A la bonne heure, dit l'époux ;
Je ne saurois tenir contre femme qui crie :
Vous me feriez devenir fou :
Passez-en votre fantaisie,
Et qu'elle entende tout son soul
Le rossignol et la fauvette.
Sans délai la chose fut faite ;
Catherine à son pere obéit promptement,
Se fit dresser un lit, fit signe à son amant
Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux cette journée,
Chaque moment une heure, et chaque heure une année,
C'est tout au moins. Mais enfin la nuit vint ;
Et Richard fit si bien qu'à l'aide d'une échelle,
Qu'un frippon de valet lui tint,
Il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
En combien de façons l'amant et la maîtresse
Se témoignerent leur tendresse,
Ce seroit temps perdu : les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Enfin le rossignol chanta toute la nuit ;
Et quoiqu'il ne fît pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante au bois son amoureux souci
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.
Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardents desirs,
Accablés du grand chaud, d'amour et de plaisirs,
S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore
Commençoit à s'appercevoir.
Le pere, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.
Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit.
Il entre dans la galerie ;
Et s'étant approché sans bruit,
Il trouve sa fille endormie.
A cause du grand chaud nos deux amants dormants
Étoient sans draps ni couverture,
En état de pure nature,
Justement comme on peint nos deux premiers parents ;
Excepté qu'au lieu de la pomme
Catherine avoit en sa main
Ce qui servit au premier homme

A conserver le genre humain,
Ce que vous n'oseriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,
Et dont vous vous servez pourtant très volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.
Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi ;
Mais, enfin renfermant son chagrin dans son ame,
Il rentre dans sa chambre, il éveille sa femme :
Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi :
Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand desir d'entendre
Le rossignol. Vraiment ce n'étoit pas en vain ;
Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.
La mere se leva, pleurant presque de joie :
Un rossignol ! Vraiment il faut que je le voie.
Est-il grand ? Chante-t-il ? Fera-t-il des petits ?
Hélas ! la pauvre enfant ! Comment l'a-t-elle pris ?
— Vous allez voir, reprit le pere :
Mais sur-tout songez à vous taire ;
Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu ;
Vous gâteriez tout le mystere.
Qui fut surpris ? Ce fut la mere,
Aussitôt qu'elle eut apperçu

Le rossignol que tenoit Catherine.
Elle voulut crier, et l'appeler mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira,
Peut-être pis ; l'époux l'en empêcha.
Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire :
Le mal est fait, dit-il ; quand on s'emportera,
Ni plus ni moins il n'en sera.
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on m'aille querir un Notaire,
Le Curé, le Commissaire ;
Avec leur bon secours tout s'accommodera.
Pendant tout ce discours notre amant s'éveilla ;
Et voyant le soleil : Hélas ! dit-il, ma chere,
Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire
Pour m'en aller. — Tout ira bien,
Lui répondit alors le pere.
Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colere.
Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'appaiser et pour me satisfaire ;
C'est qu'il faut ici devant nous
Épouser Catherine ; elle est bien Demoiselle ;
Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,
Pour le moins elle est jeune, et vous la trouvez belle.

Il le faut sur-le-champ, sans délai ni refus ;
Sinon dites votre « In manus. »
S'exposer à souffrir une mort très cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De recevoir pour femme une fille qu'on aime,
Ce seroit à mon sens être mal-avisé.
Aussi, dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, et ne balança pas
Entre la fille et le trépas.
Sa maîtresse avoit des appas ;
Il venoit de goûter, la nuit, entre ses bras
Les plus doux plaisirs de la vie ;
Ce n'est pas pour avoir envie
D'en partir ainsi brusquement.
Or, cependant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut, se réveillant à la voix de son pere,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi,
Et, du mieux qu'elle put, tirant le drap sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.
Le Notaire arrivé mit fin à leurs alarmes ;
On écrivit, et l'on signa.
Ainsi se fit le mariage ;
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.

Le pere en les quittant leur dit : Prenez courage,
Enfants ; le rossignol est maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

MIAULEMENT DES CHATTES*

Jadis une Chatte, animée
D'une amoureuse et pétulante ardeur,
Cherchoit partout un Chat vigoureux et ribleur,
Pour éteindre le feu qui l'avoit enflammée.
A cet effet, parcourant les greniers,
Les galetas, les caves, les celliers,
Par mille cris elle se fait entendre,

* Ce conte et les quatre suivants sont tirés d'une mauvaise édition des Contes, imprimée en France, peut-être à Rouen, sans date et sans nom de libraire, avec le privilège du roi de 1667. Selon l'opinion du savant Walckenaer, cette édition qui forme un volume en deux parties in-12, serait une contre façon de celle que La Fontaine avait publiée lui-même en 1669 pour faire tomber les éditions de Hollande. Mais rien ne prouve à notre avis, que ce soit là une contre façon, et que les cinq contes nouveaux qui s'y trouvent, quoique assez imparfaits, ne soient pas de La Fontaine. Nous nous sommes permis toutefois de corriger plusieurs vers, dénaturés par des fautes d'impression grossières. *Paul Lacroix.*

Lorsqu'en même temps va descendre
Du toit voisin un Chat aventurier,
Qui, serviteur d'un trop avare maître,
Cherchoit partout de quoi repaître,
Ne pouvant au logis, quoique adroit au métier,
Tromper l'œil vigilant d'une habile servante.
Ce chat, dis-je, poussé par une faim pressante,
Ne songeant rien moins qu'à l'amour,
Trouva cependant notre Chatte,
Qui l'étreint, le baise, le flatte,
Le caresse et lui fait la cour.
L'Aventurier, voyant cette Chatte importune
Qui le presse pour le déduit,
Se sert de sa bonne fortune,
Et la grimpe sans faire bruit.
Elle-même, observant un paisible silence,
Et songeant seulement d'assouvir son desir,
Attend avec impatience
Le doux moment de l'amoureux plaisir.
Mais la faim, sur l'amour remportant l'avantage,
Fit quitter au matou le plaisant badinage ;
Car, pendant ce même moment,
Un Rat passant, le Chat quitte la Chatte,
Poursuit le Rat et l'atteint de sa patte,

Et loin de là le mange goulument.
La Chatte, se voyant ainsi vilipendée,
De honte et de rage obsédée,
Se sauve, et court, de maison en maison,
Aux chattes d'alentour conter son aventure;
Se plaint du fait et de l'injure,
Et demande conseil pour en avoir raison.
Entre elles sur-le-champ se fit une assemblée,
Où l'on donna conseil à la Chatte troublée,
De dissimuler son tourment;
Mais, afin d'éviter désormais telle injure,
D'un mutuel consentement
On prit dès lors cette mesure,
Savoir : qu'en l'amoureux déduit,
Et lorsque le plaisir chatouille, presse, flatte,
A l'avenir grande et petite chatte
Pousseroit de grands cris, et feroit un tel bruit
Qu'aucun rat, le jour ni la nuit,
Par sa téméraire présence,
N'oseroit de leurs doux desirs
Et de leurs amoureux plaisirs
Troubler l'aimable jouissance.
Cela dit et conclu, chacune, sur sa foi,
Jura d'observer cette loi,

Et d'en avertir les absentes,
Bonnes amies et parentes.
Ainsi, depuis ce remarquable jour,
Les Chattes, dans le fort du plaisir de l'amour,
Par mille cris se font entendre,
Sans que jusqu'à présent personne ait pu comprendre
L'extravagant sujet de leurs miaulements,
Qui les met à couvert de tels évenements.

L'ENFANT

Un Châtelain ou Juge de village,
Homme ribaud et vigoureux,
Entretenoit un commerce amoureux,
Sous prétexte de compérage,
Avec la femme d'un paysan,
Femme blanche, ferme, rablée,
Grasse, dodue et potelée,
Trop belle enfin pour un manant,
Puisque dessous la grosse bure
Elle cachoit certains appas,
Que souvent on ne trouve pas
A des femmes qui font figure
Et qui portent le taffetas.
Le rusé Châtelain avoit la prévoyance
De ménager le temps et la saison,
Car du Manant il épioit l'absence,

Pour faire avec toute assurance
La besogne de la maison.
Ainsi prenant les affaires à l'aise,
Dessus le lit un enfant de cinq ans,
Qui regardoit le passe-temps,
Il appaisoit son amoureuse braise.
Avint un jour (il ne me souvient pas
Si c'étoit ou dimanche ou fête),
Que notre Châtelain à son logis s'arrête,
Sans doute pour quelque embarras,
Ou par un effet de paresse,
Si bien, qu'il vient tard à la messe;
Et, tout le peuple étant à deux genoux,
Il fallut, pour prendre sa place,
Qu'il passât au milieu de cette populace,
Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous.
La femme du Manant, dedans la même Église,
Tenoit par la main son enfant,
Et, sans témoigner de surprise,
S'apperçut bien de son galant,
Et de rien ne fit pas semblant.
Mais pour l'Enfant, regardant le compere,
Crut bonnement que son parrain
Feroit ce qu'au logis il le vit souvent faire.

A cet effet, il s'écria soudain :

Mettez-vous sur le lit, ma mere,
Voilà monsieur le Châtelain !

COLIN

Colin, faisant préparer sa maison
Pour recevoir son épousée,
Trouva sa servante Alison
Au plaisir de l'amour fortement disposée.
Sans perdre le temps à songer,
Il se servit de l'heure du berger,
Et commençoit l'amoureux badinage,
Quand sa mere, arrivant, le surprit sur le fait,
Et lui dit : Insolent! Ce soir, à ton souhait,
N'auras-tu pas un joli pucelage?
Colin, sans s'étonner, dit : Ma mere, tout beau!
Ne vous mettez pas en colere.
Je ne gâte point le mystere;
J'aiguise seulement pour ce soir mon couteau.

L'ESPAGNOL

Un Espagnol avoit dans sa maison
Une peste, une fausse lame,
Un diable familier, c'est-à-dire une femme
Qui n'entendoit ni rime ni raison.
En vain, pour la rendre docile,
Ce mari, passable escrimeur,
Employoit dans le lit sa force et sa vigueur;
Il trouvoit cependant son remede inutile.
Il consultoit ses amis, ses parents,
Qui, juges de leurs différents,
Terminoient parfois leurs querelles,
Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler
Des riottes continuelles,
Ne voulurent plus s'en mêler.
Il fut contraint de prendre patience,
Et d'imiter ces oiseaux passagers

Qui, bâtissant leurs nids même dans les clochers,
Ont une si forte assurance
Que, sans s'étonner du grand bruit,
Ils entendent le son des cloches,
Et ne craignent pas les approches
Des gens qui sonnent jour et nuit.
Notre Espagnol, en savant politique,
Méditant donc un remede à ses maux,
Dissimuloit sa peine et ses travaux,
Et caressoit son diable domestique,
Quand il lui vint un affaire pressant
Qui le contraignit d'entreprendre,
Sans différer et sans attendre,
Un voyage vers le Levant.
Il dresse, à cet effet, son petit équipage,
Et prépare, pour son voyage,
Tout ce qu'il croit qui lui fera besoin.
Mais sa femme, par un caprice,
Dit qu'elle veut l'accompagner si loin,
Et ne le point quitter, pour lui rendre service.
L'Espagnol, étonné du dessein surprenant,
S'oppose en vain, dit qu'elle est une bête,
Mais les femmes ont une tête ;
Il fallut consentir, malgré son sentiment.

Les voilà donc qui quittent le rivage,
Embarqués dans un bon vaisseau,
Qui par sa vitesse fend l'eau,
Et semble terminer promptement le voyage ;
Lorsque les vents, en augmentant les flots,
Forment une telle tourmente,
Que les plus hardis matelots
Chancellent en voyant une perte évidente.
Le Commandant, pour sauver le vaisseau,
Ordonne de jeter en l'eau
Toutes les choses plus pesantes.
La crainte d'une affreuse mort
Fait obéir, et l'on jette d'abord
Les hardes bonnes et méchantes.
Notre Espagnol, bien plus obéissant,
Voyant l'occasion favorable et propice,
Jette dans la mer, à l'instant,
Sa femme ou bien son étui de malice.
Le vent et le trouble cessé,
Le Commandant prend connoissance,
Avec raison, de ce qui s'est passé,
Et veut d'un tel mari punir la violence ;
Mais L'Espagnol, interrogé, répond
Que c'est à tort qu'on lui veut faire affront,

Et jouant bien son personnage,
Il dit : Ayant jeté ma femme dans la mer,
J'ai obéi ! Me faut-il donc blâmer ?
Rien ne me pesoit davantage.

IL VAUT MIEUX MANGER DU LARD

QUE MOURIR DE FAIM

Fabrice, dès long-temps,
Près d'une belle dame,
Tiroit de la poudre aux moineaux;
Et quoiqu'il fît et festins et cadeaux,
L'ingrate cependant se moquoit de sa flamme.
Exagérant sa forte passion,
L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine,
Il la trouvoit plus inhumaine,
Et son amour tournoit à sa confusion.
Un jour enfin, lassé de sa persévérance,
Voulant de son amour avoir la récompense,
Chez elle il s'en alla pour la pousser à bout,
Mais il y rencontra seulement la Servante,
Qui, plus douce et plus indulgente,

Facilement lui permit tout.
Ce doux combat, cette amoureuse lice
Plut tant au vigoureux Fabrice
Qu'il ne manquoit, ou de jour ou de nuit,
Sous prétexte de voir son ingrate Maîtresse,
De faire naître avec adresse
Un rendez-vous pour l'amoureux déduit;
Mais, quoiqu'il eût les yeux à l'erte,
L'affaire, par malheur, fut un jour découverte,
Et la maîtresse, avec juste raison :
Quoi! vous venez, ô Fabrice, dit-elle,
Me faire tenir la chandelle
Pour vos plaisirs, jusque dans ma maison!
Encore, si cette Servante
Étoit d'une beauté charmante,
J'excuserois peut-être votre erreur;
Mais une petite souillarde,
Une laidron, une bavarde!
Il y va trop de votre honneur!
Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme,
Poussé d'un dépit amoureux,
Répondit : Il est vrai, j'ai failli; mais, Madame,
Ne suis-je pas bien malheureux?
Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse,

Sans obtenir une seule caresse ;
M'avez-vous soulagé même d'un doux regard ?
Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande ?
Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard,
Que de mourir de faim près d'une bonne viande ?

LES DEUX COMPÈRES

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES *

L'amitié, de tous temps, fut le lien des hommes ;
De tous temps, on a vu des illustres amis
Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis,
Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes.
Mais l'on n'est pas toujours heureux
Lorsque l'on est si généreux,
Car celui qui, par pure offrande,
Donne plus qu'on ne lui demande,
Est fort sujet à recevoir
Bien plus qu'il ne vouloit avoir :
Témoin Compere George et le Compere Blaise,

* Ce Conte et les trois suivants ne se trouvent que dans l'édition ou contrefaçon de 1710, *Amsterdam, Henri Desbordes,* 2 vol. petit in-8°. L'indication « conte tiré des Cent Nouvelles » est fausse ; il en est de même pour les prétendues pièces des Contes suivants, qui n'ont rien de commun avec Boccace, Marot, Machiavel, etc. — P. L.

Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise
Des avis qu'ils s'étoient donnés,
Dont ils furent fort étonnés
Et dont ils eurent de la honte.
Je vais vous en faire le conte.
Les filles bien souvent se dérangent un peu,
Surtout à certain âge où le sang leur pétille,
Où dans le front les yeux leur brille,
Enfin lorsque l'amour leur fait sentir son feu.
Compere Blaise en avoit une,
Qui cherchoit déja sa fortune,
Et qui mangeoit des yeux les venants et allants,
Pour se procurer des galants,
Non pas de ceux desquels on joue à la toupie,
Mais dont l'on joue à d'autres jeux
Que savent bien les amoureux.
Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux
Et qui n'avoit pas la roupie.
George s'en apperçut, et les vit plusieurs fois
Qui s'entre-chatouilloient les doigts.
Il crut devoir en avertir le pere :
Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon Compere,
Pour ne pas vous donner avis
De tout ce qui vous touche et qui peut avoir suite :

Votre fille a plusieurs amis ;
Mais surtout un, qu'il faudra qu'elle évite :
Richard est riche ; il n'est que trop bien fait ;
Mais ce n'est pas là votre fait,
Car vous savez bien que ce drille
N'est pas dans le dessein d'épouser votre fille :
Elle n'est pas de sa condition ;
Vous devriez empêcher la conversation.
J'ai pourtant apperçu qu'elle en étoit coëffée :
Richard pourroit avoir été trouver la Fée
Pour un Philtre amoureux, pour un Sort, que sait-on ?
Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on ;
Votre fille est coquette un peu, ne vous déplaise.
— Grand merci de l'avis, répond compere Blaise,
Je suivrai vos conseils. A quelques jours de là,
Blaise rencontra George, et ainsi lui parla :
Vous m'avez averti des amours de ma fille ;
Je vous suis obligé des soins de ma famille,
Et je serois ingrat, en ne vous disant pas
Un certain cas
Qui grandement vous touche ;
Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez la mouche,
Car, en effet,
Il n'est plus de remede, et le mal est tout fait.

— Non, parlez hardiment, dit le Compere George
Je ne sonnerai mot, ou le Diable m'égorge!
— Puisque vous me le permettez,
Dit Blaise, et que vous promettez
De n'en avoir jamais contre moi de rancune,
Je vous dirai, sans fourbe aucune,
Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps.
Chez la grosse Cataut, souvent, à la maraude,
Elle s'en va prendre ses passe-temps.
Vous connoissez bien la Ribaude?
Mettez-y l'ordre, ou bien vous vous déshonorez;
Je vous en avertis, Compere.
— Vous en avez menti, répond George en colere,
Et vous me prouverez
Que ma femme a hanté chez une Maquerelle,
Ou vous éprouverez
La vigueur de mon bras! — Vous me cherchez querelle
Dit Blaise, et vous fâchez, contre votre serment?
Si je la vis moi-même avecque son amant,
Que direz-vous?

GEORGE

Pour un époux,
Cela passe le mot pour rire.

Il faut me le prouver et me le faire dire ;
Autrement, point d'amis.

BLAISE

Je suis d'un autre avis,
Et, si vous voulez faire
Ce que je vous dirai, dès cette même nuit,
Elle même fera le détail de l'affaire,
Et nous éviterons le bruit.
— Je le veux, répond George. Et s'étant bien instruit
Du personnage qu'il doit faire,
Ils attendent la nuit
Pour découvrir tout le mystere.
Blaise se cache sous le lit,
Avant que Jeanne fût couchée ;
Jeanne vient et se couche, et son époux aussi,
Mais d'une posture fâchée,
Comme un homme plein de souci :
Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse,
Elle veut l'embrasser, alors il la repousse.

JEANNE

Qu'avez-vous donc, mon cher époux ?
Vous trouveriez-vous mal ? Vous prenez des airs mornes.

GEORGE

Va, n'augmente pas mon courroux,
Ou je pourrois passer les bornes,
Et te rouer de mille coups !

JEANNE

Eh ! quoi donc ? Êtes-vous jaloux ?

GEORGE

Je suis bien pis, car j'ai des cornes,
Puisque tu cours le guilledou.

JEANNE

Quoi ! mon époux, êtes-vous fou ?

GEORGE

C'est toi, mordieu ! sur ma parole,
Qui n'es qu'une impudique folle !
Chez la grosse Cataut, vas-tu pas au Bocan ?

JEANNE

Ah ! Quoi ? Comment ? Avec qui ? Quand ?
Je n'y fus jamais de ma vie.
Je suis une femme d'honneur...
Je vous défie
De me nommer le rapporteur ?

GEORGE

Jures-en donc, mais de la bonne sorte ?

JEANNE

Non je n'y fus jamais, ou le Diable m'emporte !

GEORGE

Menteuse ! Après un tel serment,
Oserois-tu tant seulement
Aller d'ici jusqu'à la porte ?

JEANNE

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas.
Cela dit, elle met un de ses pieds à bas,
D'une effronterie incroyable ;
Blaise saisit la jambe, et l'empoigne bien fort ;
Elle, plus pâle que la mort,
Se croit entre les mains du Diable,
Saute au cou du mari, lui demande pardon,
S'accroche à lui, le mouille de ses larmes,
Car c'étoient là les seules armes
Qu'elle avoit pour sortir des griffes du démon
Et de ses cruelles alarmes :
Hélas ! dit-elle en rehaussant sa voix,
Je n'y fus jamais qu'une fois ;

Encore, n'y fus-je pas trop aise ;
J'y pris peu de contentement ;
Et j'y allois tant seulement
Pour tenir compagnie à la femme de Blaise,
Qui tous les jours y va pour y voir son amant.
Jugez un peu de la surprise
Du pauvre Blaise sous le lit,
Quand clairement il entendit
Ce que la Commere avoit dit !
Le cœur lui faut : il lâche prise ;
Lors, Jeanne délivrée approche son époux,
Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse :
Mon mari raccommodons-nous ?
Une premiere faute est digne d'une grâce ;
Je n'aimerai jamais que vous
Dans tout le reste de ma vie.
Pardonnez-moi, je vous en prie !
Cependant George est toujours sourd,
Et dès le matin qu'il fit jour,
L'on vit l'un et l'autre Compere
S'accoster de grande colere :
George dit : Qu'aviez-vous sur ma femme à chercher ?
Et vous, repondit Blaise, à vouloir rechercher
Sur la conduite de mes filles ?

Laissons les secrets des familles ;
J'en tiens bien plus que vous ;
Cependant vengeons-nous
Sur la grosse Cataut, qui tient bordel infâme ;
Il faut couper le nez de cette sale Dame ?

GEORGE

Allons, je le veux bien.

BLAISE

Mais attendez, n'en faisons rien ;
Un procès on nous pourroit faire.
Allons plutôt au Commissaire ;
Nous lui conterons notre affaire ;
Il réparera notre honneur.

GEORGE

Allons chercher un Procureur ;
Disons-lui nos raisons.

BLAISE

Oui-da, je vous en prie,
Faut-il à tant de gens dire notre infamie ?
Croyez-moi, nous ferons bien mieux
De laisser la vengeance aux Dieux,
Pour ne pas apprêter au public à médire

Et de nous à s'en rire,
Car vous savez bien qu'en tel cas
Le voisin ne s'épargne pas.
Il faut mettre en repos nos ames
Sur la conduite de nos femmes.
Allons-nous-en, ne disons rien ;
Car j'ai lu d'autrefois dans certaine sentence,
Ou traité de l'art de prudence,
Qu'en tel cas le meilleur est de ne dire mot ;
Car qui de son malheur a pleine connoissance,
S'il se tait, est cocu ; s'il éclate, est un sot.

LES NOCES DE GUILLOT

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL

Dans les noces toujours se disent les bons mots,
Car la joie et l'amour vont d'une même route :
Tous deux ouvrent l'esprit sans doute ;
Et si dans ces endroits il s'y fait quelques sots,
Si l'on y voit germer les têtes
Des bêtes,
C'est pour le compte des traitants ;
Car le reste des assistants
Ne songe qu' à manger et rire.
Sur ce sujet, il me souvient
D'un Conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient,
Et tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.
Aux noces d'un certain Guillot,
Je sais s'il y fut fait sot ;
Mais je sais que grosse cohorte
De gens de différente sorte

Et de différent sexe aussi,
Y goba maint chasse-souci
Sourtout de certaines Commeres,
Fort friandes des bonnes cheres,
Et de certains encolletés,
S'y tinrent tous pour invités,
Car la fête jamais ne se trouveroit bonne,
Surtout quand femme il y a,
Si quelque Abbé n'assistoit en personne
Pour entonner l'Alleluia,
Ou pour cajoler. Tant y a,
Que dans cette noce-ci
Trois Commeres sans souci;
Un homme et sa femme aussi,
Et certain Porte-soutane,
S'y trouverent en caravane.
L'Abbé étoit rêveur, triste comme la mort;
Mais il n'avoit pas tout le tort,
Puisque l'on enleve sa mie:
C'est sa tonton qui se marie.
C'étoit assez pour en devenir fol
Et pour s'aller casser le col.
Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chere,
La femme parla la premiere;

De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,
La dot qu'elle porte à l'époux,
Ses fonds, ses biens et ses chevances,
Ses qualités, ses alliances,
Enfin que les conjoints sont à jamais heureux :
Il n'est que moi de malheureux,
Dit le mari d'un ton fort pitoyable ;
Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul Diable...
— Ecoutez-le ! dit la femme en courroux ;
Sachez, mon très-ingrat époux,
Que je n'ai pas porté la corne d'un seul Diable,
Mais mille cornes d'autres gens,
Dont nous tirons bien de l'argent.
Cependant la Commere Aimée,
Du jus de Bacchus animée,
Lors s'écrie en riant : Je vois en ce réduit
Un lit,
Qui servira, toute la nuit,
De champ à sanglante bataille,
Mais pourtant de celles qu'on baille
Sans grand courroux et sans grand bruit.
Nos champions déja semblent se mettre en ordre ;
Leurs yeux commencent leur débat ;
Ils se défient au combat,

Ils enragent de s'entre-mordre,
Et, comme de vrais inhumains,
Ils desirent d'en être aux mains.
Voyez comme les yeux leur brillent!
Pour le combat comme ils pétillent!
Je crains qu'en cette occasion
Il n'y ait quelque effusion
De sang humain ou de quelque autre chose,
Qu'ici vous étaler je n'ose.
— Oh! pour moi, Lucrèce reprit,
Je n'ai pas beaucoup de l'esprit;
Mais je n'ai jamais pu comprendre
Comme une jeune fille, et délicate et tendre,
Peut se resoudre de coucher
Avec un garçon en chemise,
Et je serois bien entreprise
S'il me venoit ainsi toucher.
— Voyez-vous la sainte Nitouche!
Interrompit Clarisse à ce moment:
Vous ne diriez pas qu'elle y touche!
Elle fait la petite bouche,
Mais on sait bien ses sentiments;
Elle préfere les serments
De ses amants

A tous les actes de Notaire.
Mais ce n'est pas là tout l'affaire,
Continua Clarisse, et d'un ton goguenard ;
Car je gage une grosse somme
Qu'elle va refuser un parfait honnête homme,
De peur d'épouser un cornard !
— Eh ! tout doux, ma bonne Commere ?
Répondit Lucrèce en colere ;
Retenez mieux votre courroux :
Que mon fait point ne vous tourmente !
Je n'en agis point comme vous,
Qui, dès lors que le cocu chante,
N'oseriez approcher un bois,
Sans prendre une grande épouvante,
Croyant de votre époux entendre alors la voix.
Aussitôt la Commere Aimée,
En voyant les fers s'échauffer,
Que leur bile étoit enflammée,
Qu'elles alloient se décoëffer,
S'avisa, en femme de bien,
D'y mettre ordre en rompant le chien :
Quoi ! vous ne dites rien, dit-elle, mon Compere,
(En s'adressant à Messire l'Abbé) ?
Oh ! vous ne nous estimez guere !

Vous n'avez point encor parlé ?
Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne ;
Car, à vous voir ne dire mot,
L'on vous prendroit bien pour un sot ;
Oui, l'on diroit d'abord que vous avez pris corne.
Quittez-moi cet air de soupir !
Çà, çà, pour me faire plaisir,
Faites-moi vite un petit Conte !....
— Madame, dit l'Abbé, trop d'honneur me fait honte,
Et sans doute vous vous trompez :
Je ne suis ni Marquis ni Comte ;
Faire je ne vous puis que des petits Abbés.
Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose.
A tant finit ici la glose,
Car l'on finit bientôt ; bientôt on s'en alla,
Et de ceci ni de cela
Jamais personne ne parla.

LES OPILATIONS DE SYLVIE

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Sylvie, autrefois opilée,
Avoit repris un teint si frais
Que Cloris, en étant charmée,
S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès.
Cloris a ses raisons pour consulter Sylvie :
Elle sentoit venir la même maladie,
Et vouloit y trouver un remede certain.
Que vous avez changé ! lui dit-elle, ma mie,
Et que je vous trouvai jolie,
En vous rencontrant ce matin !
Depuis que vous voyez l'épouse de Climène,
Sans doute, par sa belle humeur
Elle aura ramené la joie en votre cœur ?
Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine ?
— Mon mal, répond Sylvie, est à présent guéri ;
Ce n'est pas, grand merci ! l'enjouement de Climène,
Mais la vigueur de son mari.

LE DUC D'ALBE

NOUVELLE TIRÉE DE MAROT

Le Duc d'Albe, dit-on, homme à grand'bigotaire,
(J'entends parler du favori
Du fameux Charles-Quint), fut d'humeur tant austere
Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais ri.
Si sais-je bien pourtant tout le contraire,
Puisque j'ai lu, dans certain commentaire,
Ou vieux grimoire
D'histoire,
Qu'un jour il a ri fortement,
Et je vais vous dire comment.

Certain jour de fête, en Décembre,
Son Valet, son homme de chambre,
Jeune homme à ne pas mépriser,
Étant venu pour le raser
Et sa bigotaire friser,

L'ayant placé bien à son aise
Sur une riche et molle chaise,
Sous son menton attache un linge blanc et net,
Met ses cheveux sous son bonnet,
Puis descend à l'Office y chercher de l'eau chaude,
Mais il n'y trouva, ce dit-on,
Ni Cuisinier ni Marmiton :
Tous étoient allés à maraude ;
Ce fut à lui d'aller au potager
Faire chauffer son eau. Pendant qu'elle y pétille,
Tournant la tête, au travers d'une grille
Qui répond au garde-manger,
Il voit certain objet qui n'est pas étranger,
Car du Maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille,
Qui le fait souvent enrager.
Lora, c'étoit son nom ; son humeur, fort coquette,
Et Joseph lui faisoit l'amour ;
Mais la fine Soubrette
Lui jouoit toujours quelque tour,
Lorsqu'il s'en approchoit pour lui conter fleurette.
Lora, de son côté,
Regardoit du poisson qu'on avoit apporté ;
Et prenant un brochet d'une fort belle taille :
Voyez, ce dit-elle au garçon ;

Voilà-t-il pas un beau poisson ?
— Il est beau, répond-il ; mais il est plein d'écailles.
J'en porte un qui n'est pas ni si grand ni si gros,
Mais qui n'a point plus d'écaille que d'os ;
Aussi, vaut-il bien mieux... Ne crois pas que je raille ?
Il est plus savoureux que ni perdrix ni caille ;
Jamais on ne peut voir un morceau si friand.
— Vous avez un poisson ? dit la belle en riant :
Montrez-le-moi, je vous en prie,
Car, de le voir, je meurs d'envie.
Joseph, sans faire de façon,
De la grille s'approche,
Et, tout à côté de sa poche,
Va sortir un certain poisson,
Que bientôt le brochet accroche :
Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le Duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre,
S'avisa de descendre,
Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon,
Jurant entre ses dents qu'il l'alloit faire pendre ;
Mais, quand il vit la plaisante façon
Dont le drôle étoit pris, d'abord il se retire,
Ne pouvant s'empêcher de rire.

Ainsi, cet homme tant vanté
Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :
Aussi, dans pareille aventure,
Un hypocondre eût ri, ne fût-il qu'en peinture.

LE COUP DE CORNE *

Il n'est cabane ni palais,
Où l'Amour ne lance ses traits ;
Il n'est fort, ni château, ni maison bien cloîtrée,
Où l'Amour n'ait entrée.
Parcourez l'univers de l'un à l'autre bout ;
L'Amour est bienvenu partout.

Belles, à qui ce Dieu, peut-être, ne peut plaire
Qu'enveloppé d'un voile épais,
Je ne puis aujourd'hui l'offrir avec ses traits,
Que sous une gaze très-claire.
S'il m'eût fallu représenter l'Amour
Tel qu'on le voit à la ville, à la Cour,
Je n'aurois pu vous le faire paroître

* Ce Conte ne se trouve que dans l'édition de 1732, en deux volumes in-12 *(Amsterdam, Etienne Lucas)*. — P. L.

Sans un peu de déguisement,
Mais il est ici sous un hêtre ;
Vous l'allez voir tout naturellement.

Lucas, avec gentille et tendre ménagere,
Vivoit content dans sa chaumiere.
Ils avoient une vache ; elle donnoit du lait,
Et sur le produit du laitage,
Ainsi que celui du vêlage,
Les bonnes gens, aidés d'un seul Valet,
Trouvoient assez de quoi faire aller le ménage ;
Bien entendu, que Nature parfois
Les secouroit encor de raisins et de noix.

Il faut savoir qu'en cet endroit champêtre
Nul n'habitoit séparément ;
La vache, le Valet, la Maîtresse, le Maître,
Tous avoient même logement :
O gens de Cour, dont la fortune est belle,
S'écrioit quelquefois Lucas,
Vous croyez posséder tous les biens d'ici-bas ;
Erreur ! J'ai plus que vous, dessus mon escabelle,
Car j'ai femme fidele,
Et vous ne l'avez pas.

Sur ces réflexions, notre époux, d'ordinaire,
Se couchoit et ronfloit auprès de sa moitié.
Blaise, leur bon Valet, gaillard, vigoureux Frere,
Du conjugal lien n'ayant nulle pitié,
Au premier ronflement, enfiloit la ruelle,
Et, de concert, venoit jouir de Péronnelle,
Sans parler ; un seul mot eût troublé leurs plaisirs.
Que le sexe est prudent au fort de ses desirs !
Il a raison ; dans l'amoureux mystere,
Tout gît en ces deux points : se prêter et se taire.
Mais, comme de tels passe-temps
Ne règnent pas toujours sans quelques accidents,
Et que l'amour, d'une ardeur indiscrete,
S'exprime quelquefois trop haut,
Lucas, au bruit de la couchette,
Une nuit, s'éveille en sursaut :
Que diable faites-vous ? dit-il à Péronnelle ;
Vous remuez sans cesse, et depuis quelque temps
J'entends toujours pareils trémoussements.
— C'est la vache, répondit-elle,
Qui, chaque nuit, se plaît à me lécher le cu :
Toutes les fois que sa langue elle passe,
C'est un chatouillement qui rend mon cœur ému.
— Parbieu ! de ce plaisir je serai convaincu !

Dit aussitôt Lucas ; mettez-vous à ma place ?
Péronnelle obéit, mais, hélas ! en tremblant.
Elle ne put du cas avertir son amant,
Qui, dès qu'il eut ouï son Maître,
Adroitement avoit su disparoître ;
Mais il revint au bruit du ronflement
(Car c'étoit le signal du serviteur fidele).
Il s'approche du lit, sent une croupe à l'air,
La croit à Péronnelle,
Et plus prompt qu'un éclair,
L'attaque de plus belle.
Ah ! s'écria Lucas, au diable l'animal !
— Eh ! qu'as-tu donc ? lui répondit sa femme,
Qui de frayeur trembloit dans l'âme ;
C'est de sa langue un coup... Est-ce qu'il t'a fait mal ?
— Oh ! de pardieu ! dit-il, ce coup est trop brutal :
C'est bien un coup de corne, et non un coup de langue,
Mais, continua-t-il, finissons la harangue ;
Reprends la place auprès de l'animal velu :
Je ne prétends jouter avec telles especes ;
Souffre, si tu le peux, la corne entre tes fesses,
Je ne veux plus l'avoir au cu.

Péronnelle reprit sa place en diligence ;

Sans demander pourquoi, ni sans mordre ses doigts,
Car, pour se faire dire une chose deux fois,
Elle avoit trop de complaisance.
Blaise, au cri de Lucas, connoissant son erreur,
Demeura dans un trouble extreme;
Mais, jugeant bien que quelque stratageme
Avoit pu donner jour à ce coup de malheur,
Ainsi qu'au changement de place,
Il fut atteint d'une nouvelle audace,
Et, voulant regagner ce qu'il avoit perdu,
Il s'achemine à la ruelle,
Et tâte et reconnoît sa chere Péronnelle,
Dont la moitié du corps au bord du lit tendu,
Et la chemise avec soin relevée,
Lui firent aisément voir, à son arrivée,
Qu'avec impatience il étoit attendu.

C'est alors que l'Amour, piquant à toute bride,
Des plaisirs égarés vient ramener le guide;
Tout cède aux efforts de ce Dieu :
Il tonne, il met en feu
La rustique ruelle :
Le lit semble fendre en éclats,
Et la tête de Péronnelle

Donne dans le dos de Lucas.
Lui se réveillant, dit : Parbieu ! j'en suis bien aise !
Sur mon honneur ! la corne a fait jouer son jeu.
— Je n'en sens point de mal, reprit notre Niaise.
— C'est jouer de bonheur, dit-il. Bonsoir, adieu !
C'est de cette façon que Blaise et Péronnelle
Prirent ensemble leurs ébats,
Et, lorsqu'au remûment se réveilloit Lucas :
C'est la vache, lui disoit-elle.
— Prends bien garde à la corne ? — Oh ! je ne la crains pas.

Lucas, vous pouvez bien, avec Seigneurs et Princes
Vous mettre à présent de niveau,
A leur richesse près, témoin votre escabeau ;
Mais, sans tous leurs châteaux et toutes leurs provinces,
Je vous estime autant heureux :
Vous avez des cornes comme eux.

LES DEUX TESTAMENTS*

Une femme aimoit son mari ;
Telles femmes ne vivent gueres.
Celle-ci, qui n'avoit enfants, ni sœurs, ni freres,
Sur le point de mourir, fait venir un Notaire ;
Elle veut tout donner à son époux chéri,
Mais le moyen ; la loi, la coutume est contraire.
On songe. Il faut, dit-on, quelque ami généreux
Dont on fasse un dépositaire,
Sous le titre de légataire :
Moi, dit le mari, j'en ai deux :
L'un, d'une sagesse exemplaire,
D'une exemplaire piété,
L'autre, moins dévot, moins sévere,

* Ce Conte inédit se trouve dans les manuscrits de Trallage à la Bibliothèque de l'Arsenal. — P. L.

Mais fort homme de probité ;
Le choix fait la difficulté.
— Faites mieux, dit quelqu'un ; pour plus de sûreté
(On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire),
Faites deux testaments en fidéicommis,
Tous deux chargés du nom de vos amis,
L'un fait dans la forme ordinaire,
L'autre fait pour le révoquer,
Car que sait-on ? Tout se peut faire.
Ainsi dit, ainsi fait. Le mal, rendu plus fort,
Réduit en peu de temps la malade à la mort.
On scelle ; les parents, ardents à l'héritage,
Déja par souche entre eux en régloient le partage,
Mais l'un des testaments, bien en forme produit,
De leur partage vain fait perdre tout le fruit.
On avoit déclaré pour légataire unique
Un homme de vertu, de sagesse authentique,
Un grave Magistrat, qui, nouvel héritier,
Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier.
Le mari, cependant, après quelques journées,
A la cérémonie, à sa douleur donnée,
Va trouver son ami pour tâcher à peu près
De savoir quel usage il veut faire du legs.
Dès qu'il en touche un mot, le Magistrat en garde :

Dieu, dit-il, par sa grâce, en pitié me regarde.
J'étois chargé d'enfants dans sa crainte élevés ;
Mais vous voyez, par moi, jusqu'où ses soins atteignent
Et comme il est prodigue envers ceux qui le craignent.
Il a, par sa bonté, prévenu mes besoins,
Et cela, du côté que j'espérois le moins.
C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de pere,
Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espere.
Attachons-nous à lui ; c'est l'unique moyen
D'être riche. Avec Dieu, l'on ne manque de rien.
Le sermon achevé, le mari, sans mot dire,
Mal content du prêcheur, se leve, se retire,
Puis, chez lui de retour, il cherche à profiter
Des leçons qu'on lui donne et qu'il vient d'écouter.
D'un second testament il voit alors l'usage,
Et combien le conseil en fut prudent et sage.
Sous de fideles clefs, il l'avoit enfermé ;
Il l'en tire et le donne à l'héritier nommé,
Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose,
Entend à demi-mot et voit où va la chose ;
Qui, muni de la pièce, actif et diligent,
En charge à l'heure même un habile Sergent.
Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille,
Dont souvent aux plaideurs l'accès est difficile,

Le jeton à la main, le grave Magistrat,
Des biens de la défunte examinoit l'état ;
Il a dessus sa table un ample et long mémoire,
Qu'il lit avec plaisir et qu'il a peine à croire.
Tant de biens différents, qu'il y voit contenus,
L'étonnent par le fonds et par les revenus ;
Il en fait plusieurs parts en pere de famille ;
Il en destinoit une à marier sa fille,
Il achète de l'autre une charge à son fils,
Et déja, par avance, il se débat du prix.
De cent autres projets il flattoit sa pensée,
Et calculoit la somme à ses besoins laissée,
Lorsque, par un papier, sur la table apporté,
Les projets, le calcul, tout est déconcerté.
Il y voit, au moyen d'un dernier codicille,
Tout autre Testament devenir inutile.
Le mal est sans remede : il cède à sa douleur,
Et le deuil désormais n'est plus que dans le cœur.

LES EFFETS DE LA NATURE*

Quel est l'époux exempt de cocuage ?
Il n'en est point, ou très-peu, je le gage.
Ainsi tranchons des discours superflus.
Quoique l'on ait une femme fort sage,
Par elle on se voit mis au rang des fronts cornus.
La chair sur la sagesse eut toujours le dessus.

Dans un canton de la Champagne,
Étoit un jeune gars habitant de campagne.
Un Champenois ou cruche, on dit que c'est tout un.
Celui-ci, du pays, étoit tout le plus bête;
Jamais marque d'esprit ne sortit de sa tête,
Mais, de tout l'univers, c'étoit le plus beau brun.

* Ce Conte a paru dans l'ouvrage anonyme intitulé : *Le Voyage de M. de Cléville*, Londres, 1750, in-12, avec l'indication que ce Conte serait le premier qu'aurait rimé La Fontaine. — P. L.

A peine notre aimable rustre
Entroit sur son cinquième lustre
Qu'il éprouva des mouvements d'amour
Qu'il prit pour une maladie
Qui pourroit lui coûter la vie;
Il ne dormoit ni nuit ni jour.
Il se met dans la fantaisie
De consulter un Médecin
Sur son douloureux mal, que mainte belle Dame
Auroit voulu guerir, du meilleur de son ame.
Il prend son essor, un matin;
Il va chez un Docteur et lui conte sa peine :
Pargué! Monsieur, dit-il, daignez me secourir.
J'ai certain mal qu'il vous faut me guarir,
Mal pis cent fois que la fièvre quartaine,
Et dont je tremble de mourir.
— Donnez-moi votre pouls ?.. Grande est la maladie?
— Morgué! ce n'est pas là... Mon bras n'a point de mal
Mais j'ons dans cet endroit un çartain animal
Qui me fait enrager ma vie;
Il s'anime avec tant d'ardeur
Qu'il me fait à moi-même peur.
Tenez, guarissez-moi cela, je vous en prie?
Le Médecin, riant, lui dit : Eh bien!

Je vous guérirai cette enflure,
Mais payez-moi ? Sinon, je ne commence rien.
— Combien vous faut-il d'aventure ?
— Dix écus ! Je ne puis pas à moins, je vous jure ;
Peut-être encore y mettrai-je du mien.
— Notre Monsieur, prendrez-vous bien,
Pour vous nantir, ces deux écus à compte ?
— Donnez ! Mais dès demain apportez le restant.
Il mouille dans l'eau froide un grand linge à l'instant,
Dont il couvre le mal, et l'enflure fut prompte
A déguerpir. Que vous êtes savant !
S'écria le pauvre ignorant.
Grand Médecin, Dieu vous bénisse !
Vartigué, l'excellent onguent !
— Allez, mon bon ami, le Seigneur vous guérisse !
Venez encor demain, qu'on vous en fasse autant.
Surtout, n'oubliez pas le reste de l'argent ?
Le Médecin, le cœur plein d'aise,
Courut conter à sa moitié
L'innocence du pauvre Blaise ;
Pas un mot ne fut oublié.
L'Hippocrate pour elle avoit de l'amitié,
Même jusqu'à la jalousie,
Mal qu'à l'hymen on voit toujours lié,

Lorsque l'on a femme jolie.

La belle avoit été sage toute sa vie,
De nul amant jamais elle n'eut de pitié,
Mais il lui vint en fantaisie
De guerir du beau gars la tendre maladie.
On eût vu notre Médecin
S'en aller trouver maint voisin,
Et de conter à tous l'histoire de l'enflure,
Et la croustilleuse façon
De sa subite guerison.
Il fut bien ri de l'aventure.
La femme cependant rouloit dans son esprit
Du garçon la grande innocence,
Et de son mal la corpulence.
Voici ce que la Dame fit,
Pour en avoir la jouissance.

Le soir, son époux de retour,
Elle lui dit : Mon cher amour,
Pour un malade d'importance
On est venu tantôt implorer ta science;
Cours-y demain, d'abord qu'il sera jour,
On te promet très-grande récompense.
Elle lui dit des noms en l'air,

Et mit à bien grande distance
L'endroit où le mari ne manqueroit d'aller :
Pas n'y faudrai, ma bonne, ma chere ame,
Quoique ce soit bien loin d'ici.
Mais, si notre nigaud alloit venir aussi,
Qu'y ferois-tu, petite femme ?
— Allez, mon poulet de mari !
Sur moi j'en prends tout le souci.

Le Dieu qui répand la lumiere
A peine commençoit sa brillante carriere,
Que voilà notre Médecin,
Bien botté, la bride à la main,
Qui, sur sa jument pouliniere,
Enfile au trot le grand chemin.
Sitôt qu'il fut parti, notre amoureuse Dame
Sortit du lit, toute de flamme,
Mit aussitôt du linge blanc ;
La propreté sied beaucoup à la femme.
Dès qu'elle fut coëffée, arrive le manant ;
La belle tressaillit de joie, en le voyant.

Serviteur, lui dit-il, Madame !
Je voudrions parler au Médecin,

Qui me médicinit si bien hier au matin.
La Dame, qui sentoit tout Paphos dans son ame,
Trouva ce rustre jouvenceau
Mille fois encore plus beau
Que n'étoit la belle peinture,
Dont son époux lui fit le dangereux tableau;
J'entends pour lui, non pour la créature.
Elle fit faire au gars le récit de nouveau
De son épouvantable enflure.
Il le lui fit, Dieu sait comment,
Sans garder nulle modestie.
La Belle, à son discours, brûloit d'un feu charmant :
Que je plains votre maladie!
Dit-elle au gars, le flattant doucement;
Je vous aime, et je veux vous guerir promptement.
Là-dessus, on eût vu la Belle
Le conduire dans sa ruelle,
Et là, sans aucun compliment,
Elle l'embrasse tendrement;
Elle caresse son enflure,
Qui grossissoit même à mesure
Qu'elle y touchoit légerement.

Bornons ici cette peinture,

Il faut garder en tout quelque ménagement.
Notre rustre n'eut pas, sur si douce monture,
Fait trois voyages seulement
Qu'il sentit du soulagement.

Quand Madame fut satisfaite...
Que dis-je! satisfaite? En a-t-on satisfait?
Quand le gars ne put plus fournir aucune traite,
Elle le renvoya, le priant du secret.
Mais en a-t-on dans l'amoureux mystere?
On risque tout, plutôt que de se taire;
Même j'en connois sur ce point,
Qui disent bien souvent ce qu'ils ne savent point.
Le gars, s'en allant plein de joie,
Rencontra dans sa même voie
Le Médecin fort en courroux
De n'avoir point trouvé sa proie;
Il n'avoit pas tort, entre nous.

Monsieur, dit le Paysan, je reviens de cheu vous
Où votre femme, sur ma vie,
A d'un remede des plus doux
Mis bon ordre à ma maladie?
Je pensons bien que de longtemps

Je n'aurons pas besoin de vos vilains onguents.
Votre femme a pensé nous faire mourir d'aise,
Quatre ou cinq fois ; elle est, morgué, toute amiquié.
De dépit, le cornard alloit assommer Blaise,
Mais le gaillard leva le pié.

Que d'hommes sont cocus d'un rustre, d'un Nicaise !
Mais qu'importe de qui, dès le moment qu'on l'est !
Au cocuage encor je n'ai point d'intérêt ;
Que j'y vienne, voici ma thèse :
Que le sot en murmure et le sage se taise !

Le Médecin, de retour au logis,
Fit, dit-on, d'effroyables bruits.
Les voisins surent l'aventure,
Et maint conte fut fait au sujet de l'enflure.
Vous qui tremblez pour votre front,
Maris jaloux, cessez de tourmenter vos ames ;
Que vous importe tant que l'on aime vos femmes ?
Un mal commun n'est pas affront.

FIN

PLACEMENT DES ESTAMPES

DU DEUXIÈME VOLUME

60. — Portrait de Fragonard. —
61. — Vignette pour le titre, gravée à l'eau-forte par Martial. —
62. — Les Oies de Frère Philippe. Dessin de Fragonard, gravé par Martial. 1
63. — Richard Minutolo. Dessin gravé par Martial. 9
64. — Les Cordeliers de Catalogne. 19
65. — Le Berceau. 31
66. — L'Oraison de Saint-Julien. 41
67. — Le Villageois qui cherche son veau. 57
68. — L'anneau d'Hans Carvel. 59
69. — L'Hermite. Dessin gravé par Martial. 63
70. — L'Hermite. Eau-forte. 70
71. — Mazet de Lamporechio. Dessin. 73
72. — La Mandragore. 83
73. — Les Rémois. 97
74. — La Courtisane amoureuse. 107
75. — Nicaise. 121
76. — Comment l'esprit vient aux Filles. 133
77. — L'Abbesse malade. 139
78. — Les Troqueurs. 147

79. — Le Cas de conscience. 155
80. — Le Diable de Papefiguière. 163
81. — Féronde ou le Purgatoire. 173
82. — Le Psautier. 183
83. — Le Roi Candaule, et le maître en droit. 191
84. — Le Diable en Enfer. 207
85. — La Jument du compère Pierre. 217
86. — Les Lunettes. 227
87. — Le Cuvier. 237
88. — La Chose impossible. 241
89. — Le Tableau. 245
90. — Le Bât. 257
91. — Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules. 259
92. — Le Fleuve Scamandre. 269
93. — La Confidente sans le savoir ou le Stratagême. 275
94. — Le Remede. 285
95. — Les Aveux indiscrets. 291
96. — Le Contrat. 323
97. — Les Quiproquo. 297
98. — Le Rossignol. 341
99. — Cul-de-lampe pour la fin du deuxième volume. 418
100. — Vignette pour la Table. Eau-forte de Martial. 415

TABLE DES CONTES

DU TOME SECOND

Les Oies de Frere Philippe. *Nouvelle tirée de Boccace.* Page 1
Richard Minutolo. *Nouvelle tirée de Boccace.* 9
Les Cordeliers de Catalogne. *Nouvelle tirée des Cent Nouvelles nouvelles.* 19
Le Berceau. *Nouvelle tirée de Boccace.* 31
L'Oraison de Saint-Julien. *Nouvelle tirée de Boccace.* 41
Le Villageois qui cherche son veau. *Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.* 57

L'Anneau d'Hans Carvel. *Conte tiré de Rabelais.* 59
L'Hermite, ou Frere Luce. *Nouvelle tirée de Boccace.* 63
Mazet de Lamporechio. *Nouvelle tirée de Boccace.* 73
La Mandragore. *Nouvelle tirée de Machiavel.* 83
Les Rémois. 97
La Courtisane amoureuse. 107
Nicaise. 121
Comment l'esprit vient aux filles. 133
L'Abbesse malade. 139
Les Troqueurs. 147
Le Cas de conscience. 155
Le Diable de Papefiguiere. 163
Féronde, ou le Purgatoire. 173
Le Psautier. 183
Le Roi Candaule, et le Maître en droit. 191
Le Diable en Enfer. 207
La Jument du compere Pierre. 217
Les Lunettes. 227
Le Cuvier. 237
La Chose impossible. 241
Le Tableau. 245
Le Bât. 257
Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules. *Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles, et d'un Conte de Boccace.* 259
Le Fleuve Scamandre. 269
La Confidente sans le savoir, ou le Stratagême. 275
Le Remede. 285
Les Aveux indiscrets. 291
Les Quiproquo. 297
Conte tiré d'Athénée. 307
Imitation d'un livre intitulé: *Les Arrests d'Amour.* 309

Les Amours de Mars et de Vénus. 313
Epitaphe de La Fontaine, *faite par lui-même.* 319

CONTES

ATTRIBUÉS A LA FONTAINE

Le Contrat. 323
La Couturière, *par M. Autereau.* 329
Le Gascon, *par le même auteur.* 331
La Cruche, *par le même auteur.* 333
Promettre est un et tenir est un autre. 337
Le Rossignol, *par M. Lamblin, conseiller au Parlement de Dijon et par M. du Trousset de Valincourt, de l'Académie française.* 341
Miaulement des Chattes. 355
L'Enfant. 359
Colin. 363
L'Espagnol. 365
Il vaut mieux manger du lard que mourir de faim. 369
Les deux Compères, *conte tirée des Cent Nouvelles nouvelles.* 373
Les Noces de Guillot, *conte tiré de Machiavel.* 383
Les Opilations de Sylvie, *conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.* 389

Le Duc d'Albe, *nouvelle tirée de Marot.* 391
Le Coup de Corne. 395
Les deux Testaments. 401
Les Effets de la Nature. 405

Achevé d'imprimer à Evreux
Le 31 octobre 1882, par Charles Hérissey
Pour le compte
De J. Lemonnyer, éditeur à Paris.